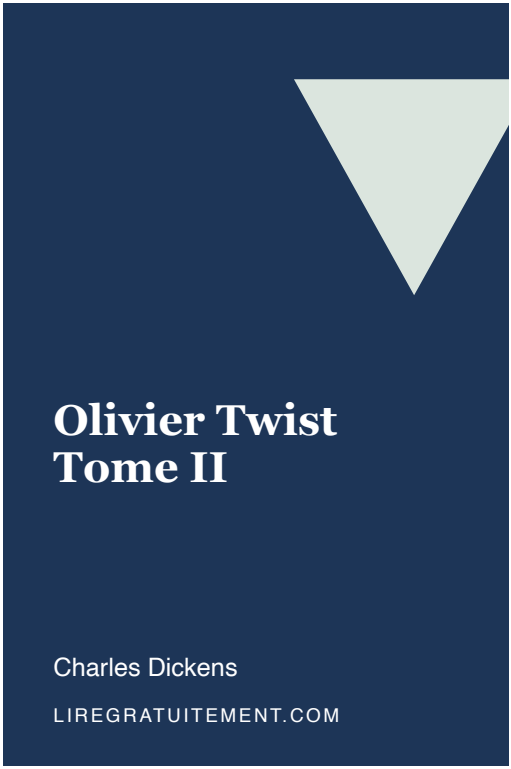


Olivier Twist Tome II

Charles Dickens

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 30 Ce que pensent d'Olivier ses nouveaux visiteurs.

Après avoir réitéré à ces dames l'assurance qu'elles seraient agréablement surprises à la vue du criminel, le docteur prit le bras de la jeune demoiselle, offrit la main à Mme Maylie, et les conduisit, avec beaucoup de cérémonie, au haut de l'escalier.

« Maintenant, dit-il à voix basse en tournant doucement la clef dans la serrure, vous allez me dire ce que vous en pensez. Quoique sa barbe ne soit pas fraîchement rasée, il n'en a pas l'air plus féroce. Attendez… laissez-moi voir si vous pouvez entrer. »

Le docteur entra le premier, jeta un coup d'œil dans la chambre et fit signe aux dames d'avancer : puis il ferma la porte derrière elles, et écarta doucement les rideaux du lit. Sur ce lit, au lieu du scélérat à mine repoussante qu'elles s'attendaient à voir, était étendu un pauvre enfant, épuisé de fatigue et de souffrance, et plongé dans un profond sommeil. Il avait un bras en écharpe, replié sur la poitrine, et il appuyait sur l'autre sa tête à demi cachée par une longue chevelure qui flottait sur l'oreiller.

L'honnête docteur, tenant le rideau soulevé, resta une minute environ à regarder en silence le pauvre blessé. Tandis qu'il l'examinait, la jeune fille se glissa doucement près de lui, s'assit à côté du lit et écarta les cheveux qui couvraient la figure d'Olivier ; en se penchant sur lui, elle laissa tomber des larmes sur son front.

L'enfant tressaillit et sourit dans son sommeil, comme si ces marques de pitié et de compassion l'eussent fait rêver d'amour et d'affection qu'il n'avait jamais connus ; de même que les sons d'une musique harmonieuse, le murmure de l'eau dans le silence des bois, le parfum d'une fleur, ou même l'emploi d'un mot qui nous est familier, rappellent parfois à notre imagination le vague souvenir de scènes sans réalité dans notre vie ; souvenir qui se dissipe comme un souffle, et qui semble se rattacher à une existence plus heureuse et passée depuis longtemps : car l'esprit humain est impuissant à le reproduire et à le fixer.

« Qu'est-ce à dire ? s'écria la vieille dame. Il est impossible que ce pauvre enfant ait été complice des voleurs.

— Le vice, dit le docteur avec un soupir en laissant retomber le rideau, le vice fait sa demeure dans bien des temples : qui sait s'il ne se cache pas sous cet extérieur séduisant ?

— Mais il est si jeune ! se hâta de dire Rose.

— Ma chère demoiselle, continua le chirurgien en secouant tristement la tête, le crime est comme la mort : il n'est pas seulement le partage de la vieillesse et de la décrépitude ; la jeunesse et la beauté sont trop souvent les victimes qu'il choisit de préférence.

— Mais, monsieur, ce n'est pas possible, dit Rose ; vous ne pouvez pas croire que cet enfant si délicat se soit associé volontairement à des scélérats. »

Le chirurgien hocha la tête de manière à montrer qu'il ne voyait à cela rien d'impossible ; puis il fit observer que la conver-

sation pourrait troubler le sommeil du blessé, et conduisit les dames dans une chambre voisine.

« Mais quand même il serait coupable, continua Rose, songez combien il est jeune ; songez que peut-être il n'a jamais connu l'amour d'une mère, le bien-être du foyer domestique ; que les mauvais traitements, les coups, la faim, l'ont peut-être entraîné à s'associer à des hommes qui l'ont forcé au crime. Ma tante, ma bonne tante, je vous en conjure, pensez à tout cela avant de laisser mener en prison ce pauvre enfant blessé, ce serait d'ailleurs renoncer pour lui à tout espoir de devenir meilleur. Vous qui m'aimez tant ; qui par votre bonté et votre affection m'avez tenu lieu de mère, et préservée de l'abandon où j'aurais pu tomber comme ce pauvre enfant ; je vous en prie, ayez pitié de lui quand il en est temps encore.

— Chère enfant ! dit la vieille dame en pressant sur son cœur la jeune fille qui fondait en larmes ; crois-tu que je voudrais faire tomber un cheveu de sa tête ?

— Oh ! non, répondit Rose avec vivacité ; pas vous, ma tante !

— Non, dit Mme Maylie d'une voix émue. Mes jours sont sur leur déclin ; puisse Dieu avoir pitié de moi comme j'ai pitié des autres ! Que puis-je faire pour le sauver, monsieur ?

— Laissez-moi réfléchir, madame, dit le docteur ; laissez-moi réfléchir. »

M. Losberne se mit à se promener de long en large dans la chambre, les mains dans les poches, s'arrêtant parfois et fronçant le sourcil. Après s'être écrié à plusieurs reprises : « J'y suis ! » puis : « Non ! ce n'est pas cela », et avoir recommencé autant de

fois à se promener et à froncer le sourcil, il s'arrêta définitivement et parla en ces termes :

« Je pense que, si vous m'accordez l'autorisation pleine et entière de malmener Giles et ce gamin de Brittles, je viendrai à bout d'arranger l'affaire. C'est un vieux serviteur dévoué, je le sais ; mais, vous pourrez compenser cela de mille manières et récompenser autrement son adresse au pistolet. Vous ne vous y opposez pas ?

— Non, répondit Mme Maylie, s'il n'y a pas d'autre moyen de sauver l'enfant.

— Il n'y en a pas d'autre, dit le docteur ; pas d'autre, croyez-moi sur parole.

— Ma tante vous remet ses pleins pouvoirs, dit Rose en souriant malgré ses larmes ; mais, je vous en prie, ne traitez durement ces pauvres gens qu'autant que cela sera rigoureusement nécessaire.

— Vous avez l'air de croire, répondit le docteur, que tout le monde, excepté vous, est porté aujourd'hui à la dureté ; je souhaite seulement que, lorsqu'un jeune homme digne de votre choix fera appel à votre compassion, il vous trouve dans ces dispositions tendres et bienveillantes ; je regrette, en vérité, de n'être plus jeune et de perdre une si belle occasion de les mettre à l'épreuve.

— Vous êtes aussi enfant que Brittles, dit Rose en rougissant.

— Bah ! dit le docteur en riant, ce n'est pas difficile ; mais revenons à notre blessé : il nous reste à stipuler une importante condition. Il s'éveillera dans une heure environ, je le prévois ; et

quoique j'aie dit en bas à cet imbécile de constable que l'enfant ne peut ni remuer ni parler sans danger pour sa vie, je pense que nous pourrons causer avec lui sans inconvénient. Maintenant, je pose une condition ; c'est que je l'examinerai en votre présence et que si, d'après ses réponses, nous jugeons qu'il est tout à fait perverti (ce qui n'est que trop probable), nous l'abandonnerons à sa destinée, et je ne me mêlerai plus de rien, quoi qu'il arrive.

— Oh ! non, ma tante, dit Rose d'un ton suppliant.

— Oh si, ma tante, dit le docteur. Est-ce convenu ?

— Il ne peut pas être endurci dans le vice, dit Rose, c'est impossible.

— Fort bien, répliqua le docteur ; alors, raison de plus pour accepter ma proposition. »

Finalement, le traité fut conclu, et les parties contractantes s'assirent en attendant avec quelque impatience le réveil d'Olivier.

La patience des dames fut mise à une épreuve plus longue qu'elles ne pensaient, d'après les prévisions de M. Losberne. Plusieurs heures s'écoulèrent, et Olivier dormait toujours profondément. Il était déjà tard, quand le bon docteur vint leur annoncer que l'enfant était assez éveillé pour qu'on pût lui parler.

« Il est très souffrant, dit-il, et affaibli par la perte de sang, résultat de sa blessure ; mais il paraît si préoccupé du désir de révéler quelque chose, que je préfère condescendre à ce désir plutôt que d'insister, comme je l'aurais fait sans cela, pour qu'il se tienne tranquille jusqu'à demain matin. »

L'entretien fut long : Olivier raconta toute son histoire ; son état de souffrance et de faiblesse le força souvent d'interrompre son récit. Il y avait quelque chose de solennel à entendre, dans cette chambre sombre, la faible voix de cet enfant blessé, racontant la longue suite de malheurs et de souffrances que des hommes cruels lui avaient fait endurer. Oh ! si nous songions, quand nous accablons nos semblables, aux fatales erreurs de la justice humaine, aux iniquités qui crient vengeance au ciel, et attirent tôt ou tard le châtiment sur nos têtes ; si nous pouvions entendre la voix de tant de victimes, s'élevant du fond des tombeaux ; voix plaintive que nulle puissance ne peut forcer au silence, le monde offrirait-il chaque jour tant d'exemples d'injustice et de violence, tant de misère et de cruautés ?

Ce soir-là, ce fut la main d'une femme qui soigna Olivier. La beauté et la vertu veillèrent sur son sommeil ; il se sentit calme et heureux : il serait mort sans se plaindre.

Dès que ce touchant entretien fut terminé et qu'Olivier se disposa à se rendormir, le docteur s'essaya les yeux et descendit pour s'attaquer à M. Giles ; ne trouvant personne dans l'appartement, il réfléchit qu'il valait peut-être mieux commencer les hostilités en pleine cuisine, et que cela ferait plus d'effet : en conséquence il se dirigea vers la cuisine, véritable chambre délibérante de la gent domestique. Il y trouva réunis les servantes, M. Brittles, M. Giles, le chaudronnier, qui, en récompense de ses services, avait été invité à se régaler, et le constable. Ce dernier avait un gros bâton, une grosse tête, de gros traits, de grosses bottes, et paraissait avoir bu une dose de bière en rapport avec sa grosseur.

Les événements de la nuit faisaient encore le sujet de la conversation ; M. Giles parlait avec complaisance de la présence

d'esprit dont il avait fait preuve, et M. Brittles, un pot de bière à la main, appuyait toutes les paroles de son chef quand le docteur entra.

« Ne vous dérangez pas, dit-il en faisant un signe de la main.

— Merci, monsieur, dit M. Giles. Madame m'a ordonné de donner de la bière, et comme je n'étais nullement disposé à rester seul dans ma chambre, je suis venu me mêler ici à la compagnie. »

Brittles et toute l'assistance témoignèrent par un murmure approbateur du gré que l'on savait à M. Giles de sa condescendance ; et celui-ci, promenant autour de lui un regard protecteur, avait l'air de dire que, tant que la société se conduirait comme il faut, il ne la quitterait pas.

« Comment va le blessé, ce soir ? demanda Giles.

— Pas trop bien, répondit le docteur. Je crains que vous ne vous soyez embarqué là dans une fâcheuse affaire, monsieur Giles.

— J'espère bien, monsieur, qu'il ne mourra pas, dit Giles tout tremblant. Si je le croyais, je ne m'en consolerais jamais. Je ne voudrais pas, pour toute l'argenterie du monde, être cause de la mort d'un enfant.

— Ce n'est pas là la question, dit le docteur d'un air mystérieux. Êtes-vous protestant, monsieur Giles ?

— Sans doute, monsieur, balbutia M. Giles, qui était devenu très pâle.

— Et vous ? demanda le docteur en s'adressant à Brittles d'un ton sévère.

— Mon Dieu ! monsieur, répondit Brittles en se redressant vivement, je suis comme M. Giles.

— Eh bien ! alors, répondez-moi tous deux, reprit le docteur d'une voix courroucée. Pouvez-vous affirmer sous serment que l'enfant qui est là-haut est bien celui qui a passé la nuit dernière par la petite fenêtre ? Voyons, répondez ! je vous écoute. »

Le docteur, dont la douceur de caractère était universellement connue, fit cette demande d'un ton si irrité, que Giles et Brittles, étourdis par la bière et la chaleur de la conversation, se regardèrent l'un l'autre, ébahis et stupéfaits.

« Constable, faites attention à leur réponse, reprit le docteur. Avant peu on verra ce qui en résultera. »

Le constable se donna l'air le plus magistral qu'il put, et saisit le bâton, insigne de ses fonctions.

« Remarquez que c'est une simple question d'identité, dit le docteur.

— Comme vous dites, monsieur, répondit le constable en toussant très fort : car, dans sa précipitation à finir de boire sa bière, il avait failli s'étrangler.

— Voici une maison que l'on force, dit le docteur… Troublés par cette attaque, deux hommes entrevoient un enfant dans l'obscurité, et à travers la fumée de la poudre. Le lendemain un enfant se présente dans cette même maison, et parce qu'il a le bras en écharpe, ces hommes se saisissent de lui avec violence.

En agissant ainsi, ils mettent sa vie en grand danger, et ils jurent ensuite que c'est le voleur. Maintenant, reste à savoir si les faits leur donnent raison, et, dans le cas contraire, dans quelle situation ils se mettent.

— Voilà bien la loi, ou je ne m'y connais pas, dit le constable en faisant un signe de tête respectueux.

— Je vous le demande encore, s'écria le docteur d'une voix de tonnerre : pouvez-vous affirmer solennellement, par serment, l'identité de l'enfant ? »

Brittles et Giles se regardaient d'un air indécis. Le constable mit la main derrière son oreille pour mieux saisir leur réponse. Les deux servantes et le chaudronnier se penchèrent en avant pour écouter, et le docteur promenait autour de lui un regard pénétrant, quand on entendit sonner à la porte, et en même temps le bruit d'une voiture.

« Voici la police ! s'écria Brittles, soulagé par cet incident imprévu.

— Quelle police ? dit le docteur, troublé à son tour.

— Les agents de Bow-Street, ajouta Brittles en prenant une chandelle. M. Giles et moi nous les avons fait prévenir ce matin.

— Comment ! s'écria le docteur.

— Oui, monsieur, dit Brittles, j'ai envoyé un mot par la diligence, et je m'étonnais qu'ils ne fussent pas encore ici.

— Ah ! vous avez écrit ? Au diable les diligences ! » dit le docteur en s'en allant.

q

Chapitre 31 La situation devient critique.

« Qui est là ? demanda Brittles en entrouvrant la porte sans ôter la chaîne, et en mettant la main devant la chandelle pour mieux voir.

— Ouvrez, répondit une voix ; ce sont les officiers de police de Bow-Street qu'on a mandés ce matin. »

Rassuré par ces paroles, Brittles ouvrit la porte toute grande, et se trouva en face d'un homme d'un port majestueux, vêtu d'une longue redingote, lequel entra sans mot dire, et alla s'essuyer les pieds sur le paillasson avec autant de sans-gêne que s'il fut entré chez lui.

« Envoyez tout de suite quelqu'un pour aider mon collègue, n'est-ce pas, jeune homme ? dit l'agent de police. Il garde la voiture : avez-vous une remise où on puisse la mettre pour quelques minutes ? »

Brittles répondit affirmativement et montra du doigt la remise. L'homme retourna sur ses pas, et aida son camarade à remiser la voiture, tandis que Brittles les éclairait et les contemplait avec admiration ; cela fait, ils se dirigèrent vers la maison ; on les introduisit dans une salle où ils se débarrassèrent de leur grande redingote et de leur chapeau, et se montrèrent pour ce qu'ils étaient. Celui qui avait frappé à la porte était un homme robuste, de taille moyenne, de cinquante ans environ ; il avait les cheveux noirs et luisants, des favoris, la figure ronde et les yeux perçants.

L'autre était roux, trapu, d'un extérieur peu agréable, avec un nez retroussé et un regard sinistre.

« Dites à votre maître que Blathers et Duff sont ici, dit le premier en se passant la main dans les cheveux et en posant sur la table une paire de menottes… Ah ! bonjour, mon bourgeois. Puis-je vous dire deux mots en particulier ? »

Ces paroles s'adressaient à M. Losberne, qui parut en ce moment. Il fit signe à Brittles de sortir, fit entrer les deux dames, et ferma la porte.

« Voici la maîtresse de la maison », dit-il en se tournant vers Mme Maylie.

M. Blathers salua ; on le pria de s'asseoir ; il prit une chaise, posa son chapeau sur le plancher, et fit signe à Duff d'en faire autant. Ce dernier, qui ne paraissait pas aussi habitué à fréquenter la bonne société, ou qui n'était pas aussi à son aise devant elle, s'assit tout d'une pièce, et, pour se donner une contenance, se fourra dans la bouche la pomme de sa canne.

« Maintenant parlons du crime, dit Blathers. Quelles en sont les circonstances ? »

M. Losberne, qui désirait gagner du temps, raconta l'affaire tout au long et dans les plus minutieux détails, tandis que MM. Blathers et Duff semblaient parfaitement saisir la chose, et échangeaient parfois un signe d'intelligence.

« Je ne puis rien affirmer avant l'inspection des lieux, dit Blathers ; mais j'ai dans l'idée, et en cela je ne crois pas trop m'avancer, que ce n'est pas un pègre qui a fait le coup. Qu'en dites-vous, Duff ?

— Non, certainement, répondit Duff.

— Pour faire comprendre à ces dames le mot de pègre, je suppose que vous entendez par là que le voleur n'est pas de la campagne, dit M. Losberne en souriant.

— Justement, mon bourgeois, répondit Blathers. Vous n'avez pas d'autres détails à nous donner ?

— Aucun, dit le docteur.

— Qu'est-ce donc que ce jeune garçon dont parlent les domestiques ? demanda Blathers.

— Sottise que cela ! dit le docteur. Un domestique effrayé s'est mis dans la tête que cet enfant était pour quelque chose dans la tentative d'effraction ; mais c'est absurde.

— C'est bien facile à dire, remarqua Duff.

— Ce qu'il dit là est plein de sens, observa Blathers, en approuvant d'un signe de tête le mot de son camarade, et en jouant négligemment avec ses menottes comme on ferait avec des castagnettes. Qui est cet enfant ? quels renseignements donne-t-il sur lui-même ? d'où vient-il ? Il n'est pas tombé du ciel, n'est-ce pas, mon bourgeois ?

— Non, assurément, répondit le docteur, en lançant aux dames un coup d'œil expressif ; je connais toute son histoire, mais nous en reparlerons plus tard ; vous tenez, je suppose, à voir d'abord l'endroit par lequel les voleurs ont tenté de pénétrer.

— Certainement, répondit M. Blathers ; il nous faut d'abord examiner les localités, puis interroger les domestiques. C'est la manière de procéder habituelle. »

On apporta des lumières, et MM. Blathers et Duff, accompagnés du constable, de Brittles, de Giles, en un mot de toute la maison, se rendirent au petit cellier, au bout du passage, visitèrent la fenêtre en dedans, puis faisant le tour par la pelouse, la visitèrent en dehors : ils prirent une chandelle pour examiner le volet, une lanterne pour suivre les traces des pas, une fourche pour fouiller les buissons. Cela fait, au milieu du silence religieux de tous les assistants, ils rentrèrent, et MM. Giles et Brittles furent requis de donner une représentation du rôle qu'ils avaient joué dans les événements de la veille ; ils s'en acquittèrent au moins six fois de suite ; ils ne furent d'abord en désaccord que sur un seul point important, et à la fin sur une douzaine seulement. Ensuite Blathers et Duff firent sortir tout le monde, et délibérèrent longuement ensemble avec tant de mystère et de solennité, qu'une consultation de grands médecins sur un cas difficile ne serait qu'un jeu d'enfants, comparée à cette délibération.

Pendant ce colloque, le docteur se promenait de long en large dans la pièce voisine, extrêmement agité, tandis que Mme Maylie et Rose se regardaient avec inquiétude.

« Sur ma parole, dit M. Losberne, en s'arrêtant tout à coup après avoir parcouru la salle à grands pas, je ne sais vraiment que faire.

— Il me semble, dit Rose, que l'histoire de ce pauvre enfant, contée fidèlement à ces hommes, suffirait pour éloigner de lui les soupçons.

— J'en doute, ma chère demoiselle, dit le docteur en secouant la tête. Je ne crois pas que cela pût suffire pour le rendre innocent aux yeux de ces hommes, ni même aux yeux de fonction-

naires d'un ordre plus élevé. « Après tout, diraient-ils, qu'est-ce que cet enfant ? Un vagabond. » D'ailleurs, à ne juger son histoire que d'après les considérations et les probabilités ordinaires, elle est bien invraisemblable.

— Vous y ajoutez foi, cependant, se hâta de dire Rose.

— Moi, je l'accepte, tout étrange qu'elle est, continua le docteur ; et peut-être, en agissant ainsi, fais-je preuve de sottise : mais je ne crois pas qu'elle eût la même valeur aux yeux d'un agent de police exercé.

— Pourquoi donc ? demanda Rose.

— Pourquoi ? ma belle enfant, répondit le docteur ; parce que cette histoire, examinée à leur point de vue, a plus d'un côté louche ; il ne peut prouver que ce qui est contre lui et rien de ce qui est en sa faveur. Or, ces gens-là veulent toujours savoir les si et les pourquoi, et n'admettent rien sans preuves. De son propre aveu, vous voyez que, depuis quelque temps, il vit avec des voleurs ; il a été arrêté et mené devant un commissaire de police, sous la prévention d'avoir volé un mouchoir dans la poche d'un monsieur ; il a été enlevé de force de la demeure de ce monsieur, et entraîné dans un lieu qu'il ne peut indiquer et dont il ignore complètement la situation. Puis, il est amené à Chertsey par des hommes qui semblent tenir à lui singulièrement, et qui, de gré ou de force, le font passer par une fenêtre pour dévaliser une maison ; et juste au moment où il veut donner l'alarme, ce qui eût été la seule preuve de son innocence, il reçoit un coup de pistolet, comme si tout conspirait à l'empêcher, de faire une bonne action. Tout cela ne vous frappe-t-il pas ?

— C'est assez singulier, j'en conviens, dit Rose en riant de la vivacité du docteur ; mais enfin je ne vois rien là qui prouve la culpabilité de ce pauvre enfant.

— Non, sans doute, répondit le docteur. Voilà bien les femmes ! leurs beaux yeux ne voient jamais, soit en bien, soit en mal, qu'un côté de la question, et toujours celui qui s'est présenté le premier à leur esprit. »

Après avoir formulé cette maxime, le docteur, les mains dans ses poches, se remit à arpenter la chambre de long en large.

« Plus j'y réfléchis, dit-il, et plus je suis convaincu que mettre ces hommes au courant de l'histoire de l'enfant ne ferait qu'embrouiller tout et aggraver la difficulté. Je suis sûr qu'ils n'y croiraient pas, et, même en admettant que l'enfant ne fût pas condamné, la publicité donnée aux soupçons qui pèseraient sur lui serait un obstacle à vos intentions généreuses à son égard, et à votre désir de le tirer de la misère.

— Mon dieu, cher docteur, comment allons-nous faire ? dit Rose. Pourquoi faut-il qu'on ait appelé ces gens-là ?

— C'est bien vrai ! s'écria Mme Maylie. Je voudrais pour tout au monde les voir loin d'ici.

— Il n'y a qu'un moyen, dit enfin M. Losberne en s'asseyant d'un air découragé ; c'est de payer d'audace. Le but que nous nous proposons est louable, c'est là notre excuse. L'enfant a beaucoup de fièvre et est hors d'état de soutenir une conversation, c'est toujours cela de gagné ; faisons de notre mieux, et, si nous ne réussissons pas, du moins ce ne sera pas notre faute… Entrez !

— Eh bien, mon bourgeois, dit Blathers en entrant dans la chambre avec son collègue et en fermant soigneusement la porte avant d'ajouter un mot, ce n'était pas un coup monté.

— Que diable appelez-vous un coup monté ? demanda le docteur avec impatience.

— Nous disons qu'il y a coup monté, mesdames, dit Blathers en se tournant vers Mme Maylie et Rose, comme s'il avait compassion de leur ignorance, tandis qu'il méprisait celle du docteur ; nous disons qu'il y a coup monté, quand les domestiques en sont.

— Personne ne les a soupçonnés, dit Mme Maylie.

— C'est possible, madame, répondit Blathers ; mais ils auraient pu tout de même y être pour quelque chose.

— D'autant plus qu'on avait confiance en eux, ajouta Duff.

— Nous pensons, continua Blathers, que le coup part de Londres ; car il était combiné dans le grand genre.

— Oui, pas mal comme ça, remarqua Duff à voix basse.

— Ils étaient deux, ajouta Blathers, et ils avaient avec eux un enfant, c'est évident, rien qu'à voir la fenêtre ; voilà tout ce qu'on peut dire pour le moment. Maintenant nous allons, s'il vous plaît, visiter tout de suite le garçon qui est là-haut.

— Ils prendront bien d'abord quelque chose, madame Maylie ? dit le docteur d'un air enchanté, comme si une inspiration soudaine lui traversait l'esprit.

— Oh ! certainement, dit Rose avec empressement ; tout de suite si vous voulez.

— Volontiers, mademoiselle, dit Blathers en passant sa manche sur ses lèvres ; on a soif à faire cette besogne-là. N'importe quoi, mademoiselle ; ne vous dérangez pas pour nous.

— Que voulez-vous prendre ? demanda le docteur en suivant la jeune fille au buffet.

— Une goutte de liqueur, mon bourgeois, si ça vous est égal, répondit Blathers. Il ne faisait pas chaud sur la route, voyez-vous, madame, et je trouve qu'il n'y a rien comme un petit verre pour vous réchauffer le tempérament. »

C'est à Mme Maylie qu'il faisait cette confidence pleine d'intérêt ; celle-ci l'accueillit avec grâce, et le docteur profita du moment pour s'esquiver.

« Ah ! mesdames, dit M. Blathers en prenant son verre à pleine main et en le portant à sa bouche, j'en ai terriblement vu dans ma vie, de ces affaires-là.

— Blathers, vous souvenez-vous de ce vol avec effraction, commis à Edmonton ? dit M. Duff, venant en aide à la mémoire de son collègue.

— Tenez, c'était un vol dans le genre de celui d'hier, reprit Blathers ; c'est Conkey Chickweed qui avait fait le coup, n'est-ce pas ?

— Vous le mettez toujours sur son compte, répondit Duff ; mais c'était la famille Pet, j'en suis sûr, et Conkey y était comme moi.

— Allons donc ! repartit M. Blathers, je le sais bien, peut-être. Vous rappelez-vous le temps où Conkey fut volé ? Quel vacarme cela fit ! c'était pis qu'un roman.

— Qu'était-ce donc ? demanda Rose, désireuse de mettre en belle humeur ces désagréables visiteurs.

— C'est un vol comme on n'en avait jamais vu, mademoiselle, dit Blathers. Ledit Conkey Chickweed…

— Conkey veut dire long nez, madame, interrompit Duff.

— Mais madame le sait bien, n'est-ce pas ? demanda M. Blathers. Vous m'interrompez toujours, Duff. Ce Conkey Chickweed tenait une taverne sur la route de Battlebridge, où beaucoup de jeunes lords venaient voir des combats de coqs, etc. Moi qui y allais souvent, je puis vous assurer qu'il entendait joliment son affaire. Voilà qu'une nuit on lui vola trois cent vingt-sept guinées, dans un sac de toile ; elles lui furent dérobées dans sa chambre à coucher, à la fin de la nuit, par un homme de six pieds avec un emplâtre sur l'œil, qui s'était caché sous son lit et qui, le vol commis, sauta par la fenêtre, laquelle était au premier étage. Il se sauva au plus vite ; mais Conkey était alerte, il s'éveilla au bruit, sauta en bas de son lit, fit feu sur le voleur et éveilla tout le voisinage. Voilà tout le monde debout en un instant ; on cherche partout, et on trouve que Conkey a blessé son voleur, car il y avait des traces de sang jusqu'à un mur de clôture assez éloigné, et puis plus rien. La perte du magot ruina Chickweed, et son nom figura sur la Gazette parmi ceux des banqueroutiers. On fit une souscription pour venir en aide à ce pauvre homme, auquel cet événement avait fait tourner la tête, et qui pendant trois ou quatre jours courut les rues en s'arrachant les cheveux, et dans

un désespoir tel, que bien des gens craignaient qu'il n'en finît avec la vie. Un jour, il arrive tout effaré au bureau de police, il a un entretien particulier avec le magistrat, lequel, après bien des paroles, sonne, mande Jacques Spyers (ce Spyers était un agent actif), et lui dit d'aller aider M. Chickweed à se saisir du voleur. « Croiriez-vous, Spyers, dit Chickweed, que je l'ai vu hier matin passer devant ma porte ? – Et pourquoi ne l'avez-vous pas pris au collet ? dit Spyers. – J'étais si saisi, que je crois qu'on aurait pu m'assommer avec un cure-dent, répondit le pauvre homme ; mais, nous le tenons, car je l'ai encore vu passer le soir entre dix et onze heures. »

« Sur-le-champ, Spyers se munit d'une chemise blanche et d'un peigne, pour le cas où il serait absent deux ou trois jours ; il part, il va se poster à une des fenêtres de la taverne, derrière un petit rideau rouge, le chapeau sur la tête, et prêt à s'élancer en un clin d'œil sur le voleur. Il était là, le soir, sur le tard, à fumer sa pipe, quand tout à coup Chickweed s'écrie : « Le voilà ! au voleur ! à l'assassin ! » Jacques Spyers se précipite dehors et voit Chickweed courir à toutes jambes en criant à tue-tête. Il le suit, la foule s'amasse, tout le monde crie : « Au voleur ! » et Chickweed de courir toujours en criant comme un possédé. Spyers le perd de vue un instant au détour d'une rue ; il le rejoint, voit un groupe, s'y jette en s'écriant : « Où est le voleur ? – Morbleu ! dit Chickweed, il m'a encore échappé. »

« Une chose digne de remarque, c'est qu'on ne put le trouver nulle part, et on s'en revint à la taverne. Le lendemain matin, Spyers se remet à son poste, derrière le rideau, guettant au passage l'homme de six pieds, avec un emplâtre noir sur l'œil ; à force de regarder il en eut la vue trouble, et au moment où il se

frottait les yeux, voilà Chickweed qui recommence à crier : « Au voleur ! » et qui part à toutes jambes : Spyers s'élance derrière lui, fait deux fois plus de chemin que la veille, et du voleur point de nouvelles. Une fois ou deux encore, pareille scène se renouvela. Dans le voisinage, les uns disaient que c'était le diable qui avait volé Chickweed et qui venait ensuite lui faire des tours ; les autres que le pauvre Chickweed était devenu fou de chagrin.

— Et Jacques Spyers, que dit-il ? demanda le docteur, qui était rentré dès le commencement du récit.

— Pendant longtemps, reprit Blathers, Jacques Spyers ne dit rien de tout, mais il était aux écoutes sans faire semblant de rien, preuve qu'il entendait son métier. Mais un beau matin, il s'approcha du comptoir et ouvrant sa tabatière : « Chickweed, dit-il, j'ai découvert le voleur. – Vous l'avez découvert ? répond Chickweed, oh ! mon cher Spyers, que je sois vengé et je mourrai content ; où est-il, le brigand ? – Tenez, dit Spyers en lui offrant une prise, assez joué comme ça ! c'est vous même qui vous êtes volé. »

« C'était vrai, et il s'était procuré de la sorte une grosse somme, et on n'aurait jamais découvert la ruse, s'il avait mis moins d'empressement à sauver les apparences.

« C'est un peu fort, hein ? dit M. Blathers en posant son verre et en agitant les menottes.

— C'est très drôle, en effet, observa le docteur ; maintenant, si vous voulez, montons en haut.

— À vos ordres, monsieur », répondit M. Blathers. Et les deux officiers de police, précédés de Giles qui les éclairait, montèrent derrière M. Losberne à la chambre d'Olivier.

Olivier avait dormi ; mais il paraissait plus mal, et sa fièvre avait redoublé. Aidé par le docteur, il parvint à s'asseoir sur son lit et se mit à regarder les nouveaux venus, sans rien comprendre à ce qui se faisait autour de lui, et sans avoir l'air de se souvenir de ce qui s'était passé, ni de l'endroit où il se trouvait.

« Voici, dit M. Losberne en parlant doucement, quoique avec une certaine véhémence, voici ce jeune garçon, qui ayant été blessé par mégarde d'un coup de fusil en passant sur la propriété de monsieur… comment s'appelle-t-il déjà ? là derrière… est venu ici ce matin demander du secours, et a été sur-le-champ empoigné et maltraité par cet ingénieux personnage qui nous éclaire, lequel a mis par là en grand danger la vie de cet enfant, comme je puis le certifier en vertu de ma profession. »

MM. Blathers et Duff regardèrent M. Giles, que l'on signalait ainsi à leur attention. Dans son embarras, M. Giles détourna les yeux vers Olivier, puis vers M. Losberne, d'un air irrésolu et effrayé.

« Vous n'avez pas l'intention de le nier, je suppose ? dit le docteur en recouchant doucement Olivier.

— J'ai fait tout pour… pour le mieux, monsieur, répondit Giles ; je croyais fermement que c'était le jeune garçon en question : autrement, je me serais bien gardé de le maltraiter ; je ne suis pas d'humeur cruelle, monsieur.

— Quel garçon pensiez-vous que c'était ? demanda M. Duff.

— L'enfant d'un des voleurs, répondit Giles ; ils en avaient un avec eux, cela n'est pas douteux.

— Et quelle est votre opinion à présent ? demanda Blathers.

— À présent ? mon opinion ? dit Giles en regardant l'agent de police d'un air effaré.

— Pensez-vous que ce soit l'enfant que voici, imbécile ? reprit M. Blathers avec impatience.

— Je ne sais pas ; vrai, je ne sais pas, dit Giles tout décontenancé ; je n'en jurerais pas.

— Mais enfin quelle est votre opinion ? demanda M. Blathers.

— Je ne sais que penser, répondit le pauvre Giles, je ne crois pas que ce soit l'enfant ; je suis presque certain que ce n'est pas lui ; vous savez bien que ce ne peut pas être lui.

— Est-ce que cet homme a bu ? demanda Blathers en se tournant vers le docteur.

— Quel imbécile vous faites ! » dit Duff à Giles avec un profond dédain.

Pendant ce court dialogue, M. Losberne avait tâté le pouls du malade ; puis il quitta la chaise qu'il occupait près du lit et observa que, si les agents de police avaient quelque doute à ce sujet, il leur conviendrait peut-être de passer dans la pièce voisine et d'interroger Brittles.

Ils acceptèrent la proposition, passèrent dans une autre chambre, et firent comparaître devant eux M. Brittles : celui-ci, par ses réponses, ne fit qu'embrouiller l'affaire ; il entassa contradictions sur contradictions ; il déclara qu'il ne pourrait reconnaître l'enfant, quand même il l'aurait sous les yeux en ce moment ; qu'il avait cru que c'était Olivier, parce que M. Giles l'avait dit ; mais que M. Giles, cinq minutes auparavant, avait avoué

dans la cuisine qu'il avait bien peur d'avoir été un peu trop vite en besogne.

Entre autres conjectures ingénieuses, on agita la question de savoir si M. Giles avait réellement blessé quelqu'un : on examina le second pistolet, et il se trouva qu'il n'était chargé qu'à poudre et bourré de papier gris. Cette découverte fit une grande impression sur tout le monde, sauf sur le docteur, qui avait retiré la balle dix minutes auparavant ; mais elle ne fit sur personne autant d'impression que sur M. Giles, qui, après avoir été pendant plusieurs heures tourmenté de la crainte d'avoir blessé un de ses semblables, s'attacha avec ardeur à l'idée que le pistolet n'était pas chargé. Enfin, les agents de police, sans s'inquiéter beaucoup d'Olivier, laissèrent dans la maison le constable de Chertsey, et s'en allèrent coucher en ville, après avoir promis de revenir le lendemain matin.

Le lendemain matin, le bruit se répandit que deux hommes et un enfant, sur lesquels planaient des soupçons, avaient été arrêtés à Kingston ; MM. Blathers et Duff s'y rendirent sur-le-champ. Après examen, on découvrit que les soupçons ne s'appuyaient que sur un seul fait, savoir : qu'on avait trouvé ces individus endormis au pied d'une meule de foin ; c'est là un crime sans doute, mais qui n'entraîne que l'emprisonnement, et que la loi anglaise, loi miséricordieuse et tutélaire, ne considère pas comme suffisant pour établir, à défaut d'autre preuve, qu'un ou plusieurs dormeurs à la belle étoile aient commis un vol avec effraction, et aient encouru en conséquence la peine de mort. MM. Blathers et Duff, durent s'en retourner comme ils étaient venus.

Enfin, après de nouvelles recherches et de longs entretiens, il fut convenu que Mme Maylie et M. Losberne répondraient d'Oli-

vier s'il était recherché par la justice, et un magistrat du voisinage reçut leur caution. Blathers et Duff, après avoir été gratifiés de quelques guinées, revinrent à Londres, sans être du même avis relativement à leur expédition. Tout considéré, Duff inclina à croire que la tentative d'effraction avait été commise par la bande de Pet ; Blathers, au contraire, en attribuait le mérite au célèbre Conkey Chickweed.

Peu à peu, Olivier se rétablit : les soins réunis de Mme Maylie, de Rose et de l'excellent M. Losberne, lui rendirent la santé. Si le ciel écoute les ferventes prières que lui adressent les cœurs pénétrés de reconnaissance (et quelles prières méritent mieux d'être écoutées ?) les bénédictions que l'orphelin appela sur ses protecteurs durent descendre dans leur âme, et y répandre la paix et le bonheur.

q

Chapitre 32 Heureuse existence que mène Olivier chez ses nouveaux amis.

Les souffrances d'Olivier furent longues et cruelles ; outre la douleur que lui causait son bras cassé, il avait gagné, par suite du froid et de l'humidité, une fièvre violente qui ne le quitta pas pendant plusieurs semaines, et qui mina sa frêle constitution ; enfin il commença à se rétablir lentement, et il put dire, en mêlant des larmes à ses paroles, combien il était profondément touché de la bonté des deux excellentes dames, et avec quelle ardeur il souhaitait, dès qu'il aurait recouvré la santé et les forces, pouvoir faire

quelque chose pour leur témoigner sa reconnaissance ; quelque chose qui leur fit voir combien l'amour et la gratitude remplissaient son cœur ; quelque chose enfin, si peu que ce fût, qui leur prouvât que leur généreuse bonté n'avait pas été perdue, mais que le pauvre enfant que leur charité avait arraché à la misère, à la mort, souhaitait ardemment les servir de tout son cœur et de toute son âme.

« Pauvre petit ! disait Rose, un jour qu'Olivier avait essayé d'articuler des paroles de reconnaissance qui s'échappaient de ses lèvres pâles ; vous aurez bien des occasions de nous servir, si vous voulez ; nous allons à la campagne, et ma tante a l'intention de vous emmener avec nous. La tranquillité du séjour, la pureté de l'air, le charme et la beauté du printemps, vous rendront la santé en quelques jours, et nous vous occuperons de cent manières quand vous serez en état de supporter la fatigue.

— La fatigue ! dit Olivier : oh ! chère dame, si je pouvais seulement travailler pour vous ; si je pouvais seulement vous faire plaisir en arrosant vos fleurs, en soignant vos oiseaux, que ne donnerais-je pas pour cela ?

— Vous ne donnerez rien du tout, dit Mlle Maylie en souriant : car, je viens de vous le dire, nous vous occuperons de cent manières ; et, si vous prenez pour nous contenter seulement la moitié de la peine que vous dites, vous me rendrez très heureuse.

— Heureuse, madame ! dit Olivier ; que vous êtes bonne de me parler ainsi !

— Vous me rendrez plus heureuse que je ne puis dire, répondit la jeune fille. Penser que ma bonne tante a pu arracher quelqu'un à l'affreuse misère dont vous nous avez parlé, c'est déjà pour moi

un grand bonheur ; mais savoir que l'objet de sa bonté et de sa compassion est sincèrement reconnaissant et dévoué, cela me rendrait plus heureuse encore que vous ne pouvez l'imaginer. Me comprenez-vous ? demanda-t-elle en remarquant la mine pensive d'Olivier.

— Oh ! oui, madame, répondit vivement Olivier ; mais je songeais que je suis ingrat en ce moment.

— Envers qui ? demanda la jeune dame.

— Envers le bon monsieur et l'excellente dame qui ont pris si grand soin de moi, répondit Olivier : s'ils savaient combien je suis heureux, cela leur ferait plaisir, j'en suis sûr.

— Je n'en doute pas, reprit la bienfaitrice d'Olivier, et M. Losberne a déjà eu la bonté de nous promettre que, dès que vous irez assez bien pour supporter le trajet, il vous mènera les voir.

— Quel bonheur ! dit Olivier, dont la figure brillait de joie ; que je serais heureux de revoir leurs bonnes figures ! »

Au bout de peu de temps, Olivier fut assez bien rétabli pour supporter la fatigue de ce déplacement, et un matin, M. Losberne et lui montèrent dans une petite voiture qui appartenait à Mme Maylie. Arrivé à Chertsey-Bridge, Olivier devint très pâle et poussa un cri.

« Que peut avoir ce garçon ? dit le docteur du ton brusque qui lui était habituel ; voyez-vous quelque chose ? entendez-vous quelque chose, sentez-vous quelque chose, hein ?

— Monsieur, dit Olivier en passant la main par la portière, cette maison !

— Oui ; eh bien ! qu'y a-t-il ? Arrêtez, cocher. Qu'est-ce que cette maison, mon garçon ?

— Les voleurs… la maison où ils m'ont mené, dit tout bas Olivier.

— C'est donc le diable, dit le docteur ; ohé ! qu'on m'ouvre la portière. » Mais, avant que le cocher eût eu le temps de descendre de son siège, le docteur s'était précipité hors de la voiture, et s'élançant vers la masure abandonnée, il se mit à frapper à grands coups de pied dans la porte comme un furieux.

« Ohé ! dit un affreux petit bossu en ouvrant la porte si soudainement que, le docteur, encore emporté par son élan impétueux, faillit tomber dans l'allée ; qu'est-ce-qu'il y a ?

— Ce qu'il y a ! s'écria l'autre en le prenant au collet sans réfléchir un instant ; il y a bien des choses, et d'abord c'est un vol qu'il y a.

— Prenez garde qu'il n'y ait encore autre chose, un meurtre par exemple, répondit froidement le bossu, si vous ne me lâchez pas, entendez-vous ?

— Je vous entends, dit le docteur en secouant vivement son prisonnier ; où est… peste soit du brigand, comment s'appelle-t-il ?… Sikes… c'est cela ; où est Sikes, votre chef ? »

Le bossu prit un air stupéfait d'étonnement et d'indignation ; il se dégagea adroitement de l'étreinte du docteur, proféra une série d'affreux jurements, et se retira dans la maison. Avant qu'il eût eu le temps de fermer la porte, le docteur était entré derrière lui et avait pénétré dans une chambre, sans dire un seul mot ; il regarda avec inquiétude autour de lui ; pas un meuble, pas un in-

dice, pas un être animé ou inanimé, rien enfin qui se rapportât à la description faite par Olivier.

« Maintenant, dit le bossu, qui ne l'avait pas un instant perdu de vue, quelle est votre intention en pénétrant ainsi de force dans ma maison ? est-ce que vous voulez me voler ou m'assassiner ? qu'est-ce que vous voulez ?

— Avez-vous jamais vu quelqu'un venir voler en voiture à deux chevaux, affreux vampire que vous êtes ? dit l'irritable docteur.

— Que voulez-vous alors ? demanda le bossu d'une voix aigre. Tenez ! vous ferez bien de sortir promptement, et de ne pas m'échauffer la bile. Le diable soit de vous !

— Je sortirai quand cela me conviendra, dit M. Losberne en regardant dans l'autre chambre, qui ne ressemblait pas plus que la première à la description qu'Olivier en avait faite. Je vous retrouverai quelque jour, mon ami.

— Quand vous voudrez, dit le bossu d'un ton goguenard ; si jamais vous avez besoin de moi, je suis ici. Je ne suis pas resté ici tout seul comme un loup pendant vingt-cinq ans, pour que ce soit vous qui me fassiez peur. Vous me le payerez ; vous me le payerez. »

Et là-dessus l'affreux petit démon se mit à pousser des cris sauvages et à trépigner de rage sur le plancher.

« Je joue là un personnage assez ridicule, se dit à lui-même le docteur. Il faut que l'enfant se soit trompé… Tenez, mettez ceci dans votre poche, et renfermez-vous de nouveau chez vous. » En même temps il donna une pièce d'argent au bossu et regagna la voiture.

L'homme le suivit jusqu'à la portière, en proférant mille imprécations ; mais au moment où M. Losberne se tournait vers le cocher pour lui parler, le bossu jeta un coup d'œil dans la voiture, et lança à Olivier un regard si féroce, si furieux, que pendant des mois entiers, éveillé ou endormi, celui-ci ne put l'oublier. Il continua ses jurements et ses imprécations jusqu'à ce que le cocher fût remonté sur son siège ; et quand nos voyageurs furent en route, ils purent encore le voir à quelque distance derrière eux, frappant la terre du pied et s'arrachant les cheveux dans un transport de folie furieuse, réelle ou simulée.

« Je suis un âne, dit le docteur après un long silence. Saviez-vous cela, Olivier ?

— Non, monsieur.

— Alors ne l'oubliez pas une autre fois… Un âne, répéta le docteur après un nouveau silence de quelques minutes. Quand même cette maison eût été ce que je pensais, et que ces bandits s'y fussent trouvés, que pouvais-je faire à moi tout seul ? Et si j'avais eu du secours, je ne vois pas qu'il pût en résulter pour moi autre chose que de la confusion, pour avoir si mal mené l'affaire ; mais c'est égal, ç'aurait été une bonne leçon ! ça m'aurait appris à me jeter toujours dans quelque difficulté, en suivant mon premier mouvement, et cela aurait dû me donner à réfléchir. »

Le fait est que l'excellent docteur n'avait jamais manqué de suivre en tout son premier mouvement, et ce qui prouve en faveur de la bonté de son premier mouvement, c'est que, loin de s'être attiré par là des difficultés et des désagréments, M. Losberne y avait gagné le respect et l'estime de tous ceux qui le connaissaient. À dire vrai, il fut de mauvaise humeur pendant

une minute ou deux en se voyant déçu dans son espoir d'avoir une preuve évidente de la véracité du récit d'Olivier, et cela dès la première et unique fois où il avait l'occasion d'en obtenir une ; mais bientôt il reprit son assiette ordinaire, et trouvant que les réponses d'Olivier à ses questions étaient toujours aussi nettes et aussi précises, et faites d'un air aussi sincère que jamais, il résolut de s'y fier complètement dorénavant.

Comme Olivier connaissait le nom de la rue où demeurait M. Brownlow, ils purent diriger le cocher dans ce sens ; quand la voiture eut tourné le coin de la rue, le cœur de l'enfant battit avec une violence qui le suffoquait.

« Maintenant, mon garçon, quelle maison est-ce ? demanda M. Losberne.

— Celle-là ! celle-là ! répondit Olivier en passant vivement la main hors de la portière, la maison blanche ! oh ! dépêchez-vous ! je vous en prie ; il me semble que je vais mourir, tant je tremble.

— Allons, allons ! dit le bon docteur en lui frappant sur l'épaule : vous allez les revoir dans un instant, et ils seront ravis de vous retrouver sain et sauf.

— Oh ! je l'espère bien ! dit Olivier ; ils ont été si bons, si parfaits pour moi, monsieur ! »

La voiture continua à rouler ; elle s'arrêta : mais non, ce n'était pas là la maison ; c'est à l'autre porte : la voiture s'arrêta de nouveau ; Olivier regarda aux fenêtres, et des larmes de joie coulaient de ses yeux.

Hélas ! la maison blanche était vide, et il y avait un écriteau à la fenêtre : À louer.

« Frappez à la porte voisine, dit M. Losberne en mettant le bras d'Olivier sous le sien : savez-vous ce qu'est devenu M. Brownlow, qui demeurait à côté ? »

La servante l'ignorait ; mais elle alla s'en informer. Elle revint et dit que M. Brownlow avait tout vendu et était parti, il y avait six semaines, pour les Indes Orientales ; Olivier se tordit les mains et faillit tomber à la renverse.

« La gouvernante est-elle partie aussi ? demanda M. Losberne après un instant de silence.

— Oui, monsieur, répondit la servante : le vieux monsieur, la gouvernante et un autre monsieur, un ami de M. Brownlow, sont tous partis ensemble.

— Alors retournez à la maison, dit M. Losberne au cocher, et ne vous amusez pas à faire rafraîchir vos chevaux avant que nous soyons sortis de ce maudit Londres.

— Et le libraire, monsieur ! dit Olivier. Je connais le chemin ; voyez-le, monsieur, je vous en prie ; allez le voir !

— Mon pauvre garçon, dit le docteur, voilà assez de désappointements pour un jour : assez pour vous et pour moi. Si nous allons chez le libraire, nous apprendrons sans doute qu'il est mort, ou qu'il a eu le feu dans sa maison, ou qu'il a pris la fuite. Non ; droit à la maison. »

Et conformément au premier mouvement du docteur, on retourna à la maison.

Cette amère déception causa à Olivier un vif chagrin, même au milieu de son bonheur ; car bien des fois pendant sa maladie il s'était plu à penser à tout ce que M. Brownlow et Mme Bedwin lui diraient, et au plaisir qu'il aurait à leur raconter combien il avait passé de longs jours et de longues nuits à se rappeler ce qu'ils avaient fait pour lui et à déplorer la cruelle séparation qu'il avait subie. L'espoir d'arriver un jour à s'expliquer avec eux, et à leur conter comment il avait été enlevé, l'avait fortifié et soutenu dans ses récentes épreuves ; et maintenant la pensée qu'ils étaient partis si loin, et qu'ils avaient emporté de lui l'opinion qu'il n'était qu'un imposteur et un filou, sans qu'il dût avoir peut-être jamais l'occasion de les détromper, cette pensée était pour lui poignante et insupportable.

Cependant cette circonstance n'altéra en rien les bons sentiments de ses bienfaitrices à son égard. Au bout d'une autre quinzaine, quand le temps fut devenu beau et chaud, que les arbres commencèrent à déployer leurs jeunes feuilles, et les fleurs l'éclat de leurs nuances, elles se préparèrent à quitter pour quelques mois leur résidence de Chertsey : après avoir envoyé chez un banquier l'argenterie qui avait si vivement excité la cupidité du juif, et laissé Giles et un autre domestique à la garde de la maison, elles partirent pour la campagne, et emmenèrent Olivier avec elles.

Qui pourrait décrire le plaisir, le bonheur, la paix de l'âme et la douce tranquillité que l'enfant convalescent éprouva au sein de cet air embaumé, au milieu des collines verdoyantes et des bois touffus de cette résidence champêtre ? Qui peut dire combien ces scènes paisibles et tranquilles se gravent profondément dans l'âme de ceux qui sont accoutumés à mener une vie misérable et

recluse au milieu du bruit des villes, et combien la fraîcheur de ce spectacle pénètre leurs cœurs abattus ? Des hommes qui avaient habité pendant toute une vie de labeur des rues étroites et populeuses, et qui n'avaient jamais souhaité d'en sortir ; des hommes pour lesquels l'habitude était devenue une seconde nature, et qui en étaient presque venus à aimer chaque brique, chaque pierre qui formait l'étroite limite de leurs promenades journalières ; des hommes sur lesquels la mort étendait déjà sa main, se sont enfin trouvés émus, rien qu'en entrevoyant le radieux spectacle de la nature : entraînés loin du théâtre de leurs anciens plaisirs et de leurs anciennes souffrances, ils ont paru passer tout à coup à une nouvelle existence, et se traînant chaque jour jusqu'à quelque site riant et couvert de verdure, ils ont senti s'éveiller en eux tant de souvenirs, en contemplant seulement le ciel, les coteaux, la plaine et le cristal des eaux, qu'un avant-goût de ciel a charmé leur déclin, et qu'ils sont descendus dans la tombe aussi paisiblement que le soleil, dont ils contemplaient le coucher de leur fenêtre solitaire, quelques heures auparavant, disparaissait à l'horizon devant leurs yeux affaiblis.

Les souvenirs que les paisibles scènes champêtres éveillent dans l'esprit ne sont pas de ce monde, et n'ont rien de commun avec les pensées ou les espérances terrestres. Leur douce influence peut nous porter à tresser de fraîches guirlandes pour orner la tombe de ceux que nous avons aimés ; elle peut purifier nos sentiments et éteindre en nous toute inimitié et toute haine ; mais surtout elle ravive, dans l'âme même la moins méditative, la vague souvenance qu'on a déjà éprouvé de telles sensations bien loin dans le passé, et en même temps elle nous donne l'idée solennelle d'un lointain avenir, d'où l'orgueil et les passions du monde sont à jamais exilés.

Le lieu de leur résidence était ravissant, et Olivier, qui avait vécu jusqu'alors parmi des êtres dégradés, au milieu du bruit et des querelles, crut entrer là dans une nouvelle existence. La rose et le chèvrefeuille grimpaient le long des murs du cottage, le lierre s'enroulait autour du tronc des arbres, et les fleurs embaumaient l'air de parfums délicieux ; tout auprès était un petit cimetière, non pas garni de grandes tombes de pierre, mais de petits tertres couverts de mousse et de gazon, sous lesquels dormaient en paix les vieillards du village. Olivier allait souvent s'y promener, et, en songeant à la misérable sépulture où reposait sa mère, il s'asseyait parfois et sanglotait sans être vu ; mais quand il levait les yeux vers le vaste ciel au-dessus de sa tête, il ne songeait plus qu'elle gisait sous terre, et pleurait sur elle tristement, mais sans amertume.

Ce fut un temps heureux ; ses jours étaient paisibles et sereins, et les nuits n'amenaient avec elles ni crainte ni souci ; il n'avait plus à languir dans une triste prison, ni à s'associer avec des misérables ; nulle autre pensée que des pensées riantes. Chaque matin il se rendait chez un vieux monsieur aux cheveux blanchis, qui habitait près de la petite église et qui le perfectionnait dans l'écriture et la lecture, lui parlant avec tant de bonté et prenant tant de soin de lui, qu'Olivier n'avait pas de cesse qu'il ne l'eût satisfait. Puis il se promenait avec Mme Maylie et Rose, et les écoutait causer de livres, ou s'asseyait près d'elles, dans quelque endroit bien ombragé où la jeune fille faisait la lecture ; il restait volontiers à l'entendre, jusqu'à ce que la nuit ne permît plus de distinguer les lettres.

Il préparait ensuite sa leçon du lendemain, et il travaillait avec ardeur jusqu'à la nuit tombante dans une petite chambre qui

donnait sur le jardin ; alors les dames faisaient une nouvelle promenade et il les accompagnait, prêtant l'oreille avec plaisir à tout ce qu'elles disaient, heureux si elles désiraient une fleur qu'il pût grimper leur cueillir, ou si elles avaient oublié quelque chose qu'il pût courir leur chercher ; quand il faisait tout à fait nuit, et qu'on était rentré, la jeune demoiselle se mettait au piano, jouait quelque air sentimental, ou chantait d'une voix douée et pure quelque vieille chanson que sa tante aimait à entendre. Dans ces moments-là on n'allumait pas les bougies ; Olivier, assis près d'une fenêtre, écoutait cette harmonieuse musique, et des larmes de bonheur coulaient sur ses joues.

Et les dimanches ! jamais il n'en avait eu de pareils. Quels heureux jours ! D'ailleurs il n'avait plus que des jours heureux. On allait le matin à la petite église, tout entourée d'arbres dont les branches venaient caresser les fenêtres de l'édifice ; les oiseaux chantaient alentour et l'air embaumé répandait partout ses parfums. Les pauvres gens du village étaient si propres et s'agenouillaient si pieusement pour prier, qu'il semblait que ce fût un plaisir et non un devoir ennuyeux qui les réunit en ce lieu ; et, quoique le chant fut assez rustique, il semblait plus harmonieux, au moins aux oreilles d'Olivier, que tous ceux qu'il avait jusqu'alors entendus à l'église. On se promenait ensuite comme d'habitude ; on visitait les paysans dans leurs petites maisons, brillantes de propreté. Le soir, Olivier lisait un ou deux chapitres de la Bible, qu'il avait étudiés toute la semaine, et, en accomplissant ce devoir, il était plus fier et plus heureux que s'il eût été le ministre lui-même. Le matin, il était sur pied à six heures ; il allait courir les champs et longer les haies pour cueillir des bouquets de fleurs sauvages, dont il revenait chargé à la maison, et qu'il disposait et arrangeait de son mieux pour orner la table au

déjeuner ; il rapportait aussi du séneçon pour les oiseaux de miss Maylie, et il en décorait leur cage avec un goût exquis ; quand il avait bien soigné les oiseaux, il avait d'ordinaire quelque commission charitable à faire dans le village, ou, s'il n'y en avait pas, il pouvait toujours s'occuper au jardin et soigner les fleurs, toutes choses qu'il avait apprises de l'instituteur du village, qui était un parfait jardinier ; il s'appliquait de tout cœur à cette besogne, jusqu'à ce que miss Rose descendit au jardin ; elle lui adressait mille compliments pour tout ce qu'il avait fait, et il se trouvait amplement récompensé par son gracieux sourire.

Trois mois s'écoulèrent ainsi ; trois mois qui, dans la vie des hommes les plus heureux et les plus favorisés du ciel, eussent été trois mois d'un bonheur sans mélange, mais qui pour Olivier, après une enfance si agitée et si orageuse, étaient la félicité suprême : avec la plus pure, la plus aimable générosité d'une part, et la reconnaissance la plus sincère, la plus vive, la plus dévouée de l'autre, il n'est pas étonnant qu'au bout de ce court espace de temps Olivier fût dans l'intimité complète de la vieille dame et de sa nièce, et que l'affection sans bornes que leur avait vouée son cœur jeune et sensible fût pour elles un sujet d'orgueil et un motif de l'aimer : c'était sa récompense.

q

Chapitre 33 Où le bonheur d'Olivier et de ses amis éprouve une atteinte soudaine.

Le printemps passa vite, et l'été commença. Si, jusque-là, la campagne avait été belle, elle était maintenant dans tout son éclat et étalait toutes ses richesses. Les grands arbres, qui avaient longtemps paru nus et dépouillés, avaient retrouvé toute leur vigueur, et déployaient leurs verts rameaux, offrant sous leur ombre d'agréables retraites, d'où la vue s'étendait sur le paysage doré par le soleil ; la terre avait revêtu son manteau de verdure, et exhalait au loin les plus doux parfums. On était au plus beau moment de l'année rajeunie ; tout respirait la joie.

On continuait à mener une existence paisible au petit cottage, et la même sérénité d'humeur régnait parmi ses habitants. Depuis longtemps Olivier avait retrouvé la force et la santé ; mais, qu'il fût malade ou bien portant, il n'y avait nulle différence dans son affection dévouée pour ceux qui l'entouraient. (Il y a beaucoup de gens qui ne pourraient pas en dire autant.) Il était toujours aussi doux, aussi attaché, aussi affectueux que lorsque les souffrances avaient miné ses forces, et aussi attentif à tout ce qui pouvait faire plaisir à ses bienfaitrices.

Par une belle soirée, ils avaient fait une promenade plus longue que d'ordinaire ; la journée avait été d'une chaleur exceptionnelle, la lune brillait dans son plein, et une brise légère s'était levée, plus fraîche que d'habitude. Rose avait été pleine d'entrain, et ils avaient prolongé leur promenade, en causant joyeusement, beaucoup au-delà des limites habituelles. Mme Maylie était fatiguée ; ils revinrent lentement à la maison. La jeune demoiselle ôta son chapeau, et se mit au piano comme à l'ordinaire ; après

avoir promené d'un air distrait ses doigts sur le clavier pendant quelques instants, elle entama un air lent et solennel. Tout en le jouant, on l'entendait soupirer comme si elle pleurait.

« Ma chère Rose ! » dit la vieille dame.

Rose ne répondit rien, mais se mit à jouer un peu plus vite, comme si la voix de sa tante l'eût arrachée à quelque pensée pénible.

« Rose, mon amour ! dit Mme Maylie en se levant précipitamment et en se penchant vers la jeune fille. Qu'est-ce que tu as ? ton visage est baigné de larmes, ma chère enfant. Qu'est-ce qui te fait souffrir ?

— Rien, ma tante, rien, répondit la jeune fille ; je ne sais ce que j'ai, je ne pourrais le dire, mais je me sens mal à l'aise ce soir, et…

— Serais-tu malade, mon amour ? interrompit Mme Maylie.

— Oh ! non, je ne suis pas malade ! répondit Rose en tressaillant, comme si un frisson mortel la saisissait tout à coup. Je vais aller mieux tout à l'heure. Fermez la fenêtre, je vous prie. »

Olivier s'empressa d'accéder à son désir ; et la jeune fille, faisant effort pour retrouver sa gaieté, se mit à jouer un air plus gai : mais ses doigts s'arrêtèrent sans force sur le piano ; elle mit sa figure dans ses mains, se jeta sur un canapé, et laissa un libre cours aux larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

« Mon enfant ! dit la vieille dame en la serrant dans ses bras ; je ne t'ai jamais vue ainsi.

— J'aurais voulu ne pas vous causer d'inquiétude, dit Rose ; mais j'ai eu beau faire, je n'ai pu en venir à bout. Je crains d'être malade, ma tante. »

Elle l'était en effet. Dès qu'on eut apporté de la lumière, on vit que, dans le peu de temps qui s'était écoulé depuis leur retour à la maison, l'éclat de son teint avait disparu, et qu'elle était pâle comme un marbre. Sa physionomie n'avait rien perdu de sa beauté mais elle était cependant altérée, et ses yeux si doux avaient pris une expression de vague inquiétude qu'ils n'avaient jamais eue. Un instant après, elle devint pourpre, et ses beaux yeux bleus étaient égarés ; puis cette rougeur disparut, comme l'ombre projetée par un nuage qui passe, et elle redevint d'une pâleur mortelle.

Olivier, qui observait la vieille dame avec inquiétude, remarqua qu'elle était alarmée de ces symptômes, et il le fut aussi ; mais voyant qu'elle affectait de les considérer comme légers, il essaya de faire de même ; ils y réussirent si bien, que, lorsque Rose se fut laissé persuader par sa tante de se mettre au lit, elle avait repris confiance et semblait même aller beaucoup mieux, car elle les assura qu'elle était certaine de se réveiller le lendemain matin en parfaite santé.

« J'espère, madame, dit Olivier, quand Mme Maylie revint, qu'il n'y a rien là de sérieux ? Mlle Maylie ne semble pas bien ce soir, mais… »

La vieille dame l'engagea à ne rien dire, et, s'asseyant au fond de la chambre, garda quelque temps le silence ; enfin, elle lui dit d'une voix tremblante :

« Je ne l'espère pas, Olivier. J'ai été si heureuse avec elle pendant plusieurs années ! trop heureuse peut-être, et il se peut que le moment soit venu où je dois éprouver quelque malheur ; mais j'espère que ce ne sera pas celui-là.

— Quel malheur, madame ? demanda Olivier.

— Le coup terrible, dit la vieille dame d'une voix à peine articulée, de perdre la chère enfant qui est depuis si longtemps toute ma consolation et tout mon bonheur.

— Oh ! que Dieu nous en préserve ! s'écria vivement Olivier.

— Ainsi soit-il, mon enfant, dit la vieille dame en joignant les mains.

— Sans doute il n'y a pas à craindre un malheur si terrible ! dit Olivier. Il y a deux heures, elle était bien portante.

— Elle est très mal maintenant, répondit Mme Maylie ; et elle n'est pas encore au pis, j'en suis sûre. Oh ! Rose, ma chère Rose ! que deviendrais-je sans elle ? »

La pauvre dame se laissa aller à ces pensées désespérantes, et fut en proie à une si violente douleur, qu'Olivier, maîtrisant sa propre émotion, se hasarda à lui faire des remontrances et à la supplier ardemment, pour l'amour de la chère malade elle-même, de se montrer plus calme.

« Et considérez, madame, dit Olivier, dont les larmes jaillissaient en dépit de tous ses efforts pour les retenir ; considérez combien, elle est jeune et bonne, quel plaisir, quelles consolations elle répand autour d'elle. Je suis sûr… je suis certain… tout à fait certain… pour vous, qui êtes si bonne aussi… pour elle…

pour tous ceux dont elle fait le bonheur, qu'elle ne mourra pas. Dieu ne permettra pas qu'elle meure si jeune.

— Chut ! dit Mme Maylie en posant la main sur la tête d'Olivier ; vous raisonnez comme un enfant, mon pauvre garçon ; et, quoique ce que vous dites soit naturel dans votre bouche, vous avez tort. Mais vous me rappelez mes devoirs ; je les avais oubliés un instant, Olivier, et j'espère que cela me sera pardonné : car je suis vieille et j'ai vu assez de maladies et de morts pour savoir quelle douleur éprouvent ceux qui survivent ; j'en ai vu assez pour savoir que ce ne sont pas toujours les plus jeunes et les meilleurs qui sont conservés à l'amour de ceux qui les chérissent. Mais cela même doit être pour nous une consolation plutôt qu'un chagrin : car le ciel est juste, et de telles pertes nous montrent, à n'en pouvoir douter, qu'il y a un monde bien plus beau que celui-ci, et que la route qui nous y mène est courte. Que la volonté de Dieu soit faite ! Mais je l'aime, et Dieu seul sait avec quelle tendresse ! »

Olivier fut surpris de voir que Mme Maylie, en prononçant ces mots, triompha tout d'un coup de sa douleur, cessa de pleurer et reprit son attitude calme et ferme. Il fut encore plus étonné de voir qu'elle persévéra dans cette fermeté, et qu'au milieu des soucis et des soins qui suivirent, Mme Maylie fut toujours prête à tout et maîtresse d'elle-même, remplissant tous les devoirs de sa position avec empressement, et même, à en juger par son extérieur, avec une espèce de gaieté. Mais il était jeune et il ignorait de quoi sont capables les âmes fortes dans de telles circonstances ; comment d'ailleurs aurait-il pu savoir, quand ceux qui possèdent cette force d'âme l'ignorent souvent eux-mêmes ?

La nuit qui suivit ne fit qu'accroître les inquiétudes, et, le lendemain matin, les pressentiments de Mme Maylie ne furent que trop justifiés. Rose était dans la première période d'une fièvre lente et dangereuse.

« Il faut de l'activité, Olivier ; nous ne devons pas nous laisser aller à une douleur stérile, dit Mme Maylie en mettant un doigt sur ses lèvres et en regardant fixement l'enfant. J'ai besoin de faire parvenir en toute hâte cette lettre à M. Losberne ; il faut la porter au village, qui n'est pas à plus de quatre mille d'ici, en prenant la traverse, et de là, l'envoyer, par un exprès à cheval droit à Chertsey. Vous trouverez à l'auberge des gens qui se chargeront d'en fournir un, et je sais que je puis compter sur vous pour vous assurer du départ du messager. »

Olivier ne répondit rien, mais montra par son empressement qu'il voudrait déjà être parti.

« Voici une autre lettre, dit Mme Maylie en réfléchissant un instant ; mais je ne suis pas décidée si je dois l'envoyer maintenant ou attendre, pour l'envoyer, que nous soyons fixés sur l'état de Rose : je ne la ferais partir que si je craignais une catastrophe.

— C'est aussi pour Chertsey, madame ? demanda Olivier, impatient d'exécuter la commission et tendant une main tremblante pour prendre la lettre.

— Non », répondit la vieille dame, en la lui donnant machinalement.

Olivier lut l'adresse, et vit qu'elle était adressée à Henri Maylie, esquire, au château d'un lord ; mais il ne put découvrir chez qui.

« La porterai-je, madame ? demanda Olivier, en regardant Mme Maylie d'un air d'impatience.

— Non, dit-elle en la lui reprenant ; je préfère attendre à demain matin. »

Elle donna sa bourse à Olivier, et il partit à toutes jambes.

Il courut à travers champs, ou le long des petits sentiers qui les séparaient, tantôt cachés par les blés murs qui les bordaient de chaque côté, et tantôt débouchant dans la plaine, où faucheurs et moissonneurs étaient à l'œuvre ; il ne s'arrêta point, sinon pour reprendre haleine de temps à autre pendant quelques secondes, jusqu'à ce qu'il eût atteint, tout en sueur et couvert de poussière, la place du marché du village.

Là, il fit une halte et chercha des yeux l'auberge. Il vit une maison de banque peinte en blanc, une brasserie peinte en rouge, une maison de ville peinte en jaune, et à un des coins de la place une grande maison à volets verts, ayant pour enseigne : Au grand Saint-Georges, vers laquelle il se dirigea rapidement dès qu'il l'eut aperçue.

Olivier s'adressa à un postillon qui flânait devant la porte, lequel, après avoir entendu ce dont il s'agissait, le renvoya au palefrenier, lequel, après avoir entendu le même récit, le renvoya à l'aubergiste, qui était un grand gaillard portant une cravate bleue, un chapeau blanc, une culotte de gros drap et des bottes à revers, et qui s'appuyait contre la pompe près de la porte de l'écurie, avec un cure-dents d'argent dans les dents.

Celui-ci se rendit sans se presser à son comptoir pour écrire le reçu, ce qui prit pas mal de temps ; et, quand le reçu fut prêt et

acquitté, il fallut seller le cheval, donner au messager le temps de s'équiper, ce qui prit encore dix bonnes minutes. Pendant ce temps Olivier était si dévoré d'impatience et d'inquiétude, qu'il aurait voulu sauter sur le cheval et partir à toute bride jusqu'au relais suivant. Enfin tout fut prêt, et le petit billet ayant été remis au messager, avec force recommandations de le porter en toute hâte, celui-ci donna de l'éperon à son cheval, partit au galop, et fut en quelques minutes bien loin du village.

C'était quelque chose que d'être assuré qu'on était allé chercher du secours, et qu'il n'y avait pas eu de temps perdu : Olivier, le cœur plus léger, sortait de la cour de l'auberge et allait franchir la porte, quand il heurta par hasard un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau, qui entrait juste au même instant dans l'auberge.

« Ah ! dit l'homme en fixant ses regards sur Olivier et en reculant brusquement, que diable est ceci ?

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Olivier ; j'étais pressé de retourner à la maison, et je ne vous ai pas vu venir.

— Damnation ! dit l'homme à voix basse en considérant l'enfant avec de grands yeux sinistres. Qui l'eût crû ? on le réduirait en cendres, qu'il sortirait encore du tombeau pour se trouver sur mon chemin !

— J'en suis bien fâché, monsieur, balbutia Olivier, intimidé par le regard farouche de l'étranger ; j'espère que je ne vous ai point fait de mal ?

— Malédiction ! murmura l'homme en proie à une horrible fureur et grinçant des dents ; si j'avais eu seulement le courage de

dire un mot, j'en aurais été débarrassé en une nuit. Mort et damnation sur toi, petit misérable ! que fais-tu ici ? »

En prononçant ces paroles incohérentes, l'homme se tordait les poings et grinçait des dents ; il s'avança vers Olivier comme pour lui assener un coup violent, mais il tomba lourdement à terre, en proie à des convulsions et écumant de rage. Olivier contempla un instant les affreuses contorsions de ce fou (car il le supposait tel), et s'élança dans la maison pour demander du secours. Quand il l'eut vu transporter dans l'auberge, il reprit le chemin de la maison, courant de toute sa force pour rattraper le temps perdu, et songeant avec un mélange d'étonnement et de crainte, à l'étrange physionomie de l'individu qu'il venait de quitter.

Cet incident n'occupa pourtant pas longtemps son esprit. Quand il arriva au cottage, il y trouva de quoi absorber entièrement ses pensées, et chasser loin de son souvenir toute préoccupation personnelle.

L'état de Rose Maylie s'était promptement aggravé, et avant minuit elle eut le délire ; un médecin de l'endroit ne la quittait pas. À la première inspection de la malade, il avait pris Mme Maylie à part, pour lui déclarer que la maladie était d'une nature très grave. Il faudrait presque un miracle, avait-il ajouté, pour qu'elle guérît.

Que de fois, pendant cette nuit, Olivier se leva de son lit pour se glisser sur la pointe des pieds jusqu'à l'escalier, et prêter l'oreille au moindre bruit qui partait de la chambre de la malade ! Que de fois il trembla de tous ses membres, et sentit une sueur froide couler sur son front, quand un soudain bruit de pas venait

lui faire craindre qu'il ne fût arrivé un malheur trop affreux pour qu'il eût le courage d'y réfléchir ! La ferveur de toutes les prières qu'il avait jamais faites n'était rien en comparaison des vœux suppliants qu'il adressait au ciel pour obtenir la vie et la santé de l'aimable jeune fille prête à s'abîmer dans la mort.

L'attente, la cruelle et terrible attente où nous sommes, quand, immobiles près d'un lit, nous voyons la vie d'une personne que nous aimons tendrement, compromise et prête à s'éteindre ; les désolantes pensées qui assiègent alors notre esprit, qui font battre violemment notre cœur, et arrêtent notre respiration, tant elles évoquent devant nous de terribles images ; le désir fiévreux de faire quelque chose pour soulager des souffrances, pour écarter un danger contre lequel tous nos efforts sont impuissants ; l'abattement, la prostration que produit en nous le triste sentiment de cette impuissance : il n'y a pas de pareilles tortures ! Et quelles réflexions ou quels efforts peuvent les alléger dans ces moments de fièvre et de désespoir ?

Le jour parut, et tout dans le petit cottage était triste et silencieux : on se parlait à voix basse ; des visages inquiets se montraient à la porte de temps à autre, et femmes et enfants s'éloignaient tout en pleurs. Pendant cette mortelle journée et encore après la chute du jour, Olivier arpenta lentement le jardin en long et en large, levant les yeux à chaque instant vers la chambre de la malade, et frissonnant à la pensée de voir disparaître la lumière qui éclairait la fenêtre, si la mort s'abattait sur cette maison. À une heure avancée de la nuit, arriva M. Losberne. « C'est cruel, dit le bon docteur ; si jeune, si tendrement aimée… mais il y a bien peu d'espoir. »

Le lendemain matin, le soleil se leva radieux, aussi radieux que s'il n'éclairait ni malheurs ni souffrances ; et, tandis qu'autour d'elle la verdure et les fleurs brillaient de tout leur éclat, que tout respirait la vie, la santé, la joie, le bonheur, la belle jeune fille dépérissait rapidement. Olivier se traîna jusqu'au vieux cimetière, et, s'asseyant sur un des tertres verdoyants, il pleura sur elle en silence.

La nature était si belle et si paisible ; le paysage doré par le soleil avait tant d'éclat et de charme ; il y avait dans le chant des oiseaux une harmonie si joyeuse, tant de liberté dans le vol rapide du ramier ; partout enfin tant de vie et de gaieté, que, lorsque l'enfant leva ses yeux rouges de larmes et regarda autour de lui, il lui vint instinctivement la pensée que ce n'était pas là un temps pour mourir ; que Rose ne mourrait certainement pas, quand tout dans la nature était si gai et si riant ; que le tombeau convenait à l'hiver et à ses frimas, non à l'été et à ses parfums. Il était presque tenté de croire que le linceul n'enveloppait que les gens vieux et infirmes, et ne cachait jamais sous ses plis funèbres la beauté jeune et gracieuse.

Un tintement de la cloche de l'église l'interrompit tristement dans ses naïves réflexions ; puis, un autre tintement : c'était le glas des funérailles. Une troupe d'humbles villageois franchit la porte du cimetière ; ils portaient des rubans blancs, car la morte était une jeune fille ; ils se découvrirent près d'une fosse, et parmi ceux qui pleuraient il y avait une mère… une mère qui ne l'était plus ! Et pourtant le soleil brillait radieux, et les oiseaux continuaient de chanter.

Olivier revint à la maison en songeant à toutes les bontés que la jeune malade avait eues pour lui, et en faisant des vœux pour

avoir encore l'occasion de lui montrer, à maintes reprises, combien il avait pour elle d'attachement et de reconnaissance. Il n'avait rien à se reprocher en fait de négligence ou d'oubli à son égard, car il s'était dévoué à son service ; et pourtant mille petites circonstances lui revenaient à l'esprit, dans lesquelles il se figurait qu'il aurait pu montrer plus de zèle et d'empressement, et il regrettait de ne l'avoir pas fait. Nous devrions toujours veiller sur notre conduite à l'égard de ceux qui nous entourent : car chaque mort rappelle à ceux qui survivent qu'ils ont omis tant de choses et fait si peu, qu'ils ont commis tant d'oublis, tant de négligences, que ce souvenir est un des plus amers qui puissent nous poursuivre. Il n'y a pas de remords plus poignant que celui qui est inutile ; et, si nous voulons éviter ses atteintes, souvenons-nous de faire le bien quand il en est temps encore.

Quand il rentra à la maison, Mme Maylie était assise dans le petit salon. Olivier frémit en la voyant là, car elle n'avait pas quitté un instant le chevet de sa nièce, et il tremblait en se demandant quel changement avait pu l'en éloigner. Il apprit que Rose était plongée dans un profond sommeil dont elle ne se réveillerait que pour se rétablir et vivre, ou pour leur dire un dernier adieu et mourir.

Il s'assit, l'oreille aux aguets, et n'osant pas ouvrir la bouche, pendant plusieurs heures ; on servit le dîner, auquel ni Mme Maylie ni lui ne touchèrent ; d'un œil distrait et qui montrait que leur pensée était ailleurs, ils suivaient le soleil qui s'abaissait peu à peu à l'horizon, et qui finit par projeter sur le ciel et sur la terre ces teintes éclatantes qui annoncent son coucher ; leur oreille attentive au moindre bruit reconnut le pas d'une personne qui s'ap-

prochait, et ils s'élancèrent tous deux instinctivement vers la porte, quand M. Losberne entra.

« Quelles nouvelles ? dit la vieille dame. Parlez vite ! Je ne puis vivre dans ces transes. Tout plutôt que l'incertitude ! oh ! parlez, au nom du ciel !

— Calmez-vous, dit le docteur en la soutenant dans ses bras ; soyez calme, chère madame, je vous en prie.

— Laissez-moi y aller, au nom du ciel ! dit Mme Maylie d'une voix mourante ; ma chère enfant ! elle est morte ! elle est perdue !

— Non ! dit vivement le docteur ; Dieu est bon et miséricordieux, et elle vivra pour faire encore votre bonheur. »

Mme Maylie tomba à genoux et essaya de joindre les mains ; mais l'énergie qui l'avait soutenue si longtemps remonta au ciel avec sa première action de grâces, et elle tomba évanouie dans les bras amis tendus pour la recevoir.

q

Chapitre 34 Détails préliminaires sur un jeune personnage qui va paraître sur la scène. - Aventure d'Olivier.

C'était trop de bonheur en un instant. Olivier resta stupéfait, saisi, à cette nouvelle inattendue ; il ne pouvait ni parler ni pleurer ; il était à peine en état de comprendre ce qui venait de se passer ; il se promena longtemps à l'air pur du soir. Enfin il put fondre en

larmes, se rendre compte de l'heureux changement qui s'était produit, et sentir qu'il était délivré désormais de l'insupportable angoisse dont le poids écrasait son cœur.

Il était presque nuit close quand il reprit le chemin de la maison, chargé de fleurs qu'il avait cueillies avec un soin particulier pour parer la chambre de la malade. Comme il arpentait la route d'un pas léger, il entendit derrière lui le bruit d'une voiture qui s'approchait rapidement : il se retourna et vit une chaise de poste lancée à toute vitesse ; comme les chevaux étaient au galop et que le chemin était étroit, il se rangea contre une porte pour les laisser passer.

Quel que vite que la chaise de poste passât devant lui, Olivier entrevit un individu en bonnet de coton dont la figure ne lui sembla pas inconnue, mais qu'il n'eut pas le temps de reconnaître. Un instant après, le bonnet de coton se pencha à la portière, et une voix de stentor cria au postillon de s'arrêter, ce qu'il fit dès qu'il put retenir ses chevaux, et la même voix appela Olivier par son nom.

« Ici ! cria la voix : maître Olivier, quelles nouvelles ? miss Rose… maître Olivier.

— Est-ce vous, Giles ? » s'écria Olivier en courant rejoindre la chaise de poste.

Giles exhiba de nouveau son bonnet de coton, et il allait répondre quand il fut brusquement tiré en arrière par un jeune homme qui occupait l'autre coin de la chaise et qui demanda vivement quelles étaient les nouvelles.

« En un mot, dit-il, mieux ou plus mal !

— Mieux… beaucoup mieux, s'empressa de répondre Olivier.

— Le ciel soit loué ! s'écria le jeune homme. Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait, monsieur, répondit Olivier. Le mieux s'est déclaré il y a quelques heures à peine, et M. Losberne dit que tout danger est passé. »

Le jeune homme n'ajouta pas un mot, ouvrit la portière, sauta hors de la voiture et, saisissant Olivier par le bras, l'attira près de lui.

« C'est tout à fait certain ? Il n'y a pas d'erreur possible de ta part, mon garçon, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Ne me trompe pas en me donnant une espérance qui ne se réaliserait pas.

— Je ne le ferais pas pour tout au monde, monsieur, répondit Olivier ; vous pouvez m'en croire : M. Losberne a dit en propres termes qu'elle vivrait encore bien des années pour notre bonheur à tous ; je l'ai entendu de mes oreilles. »

Des larmes roulaient dans les yeux d'Olivier en rappelant la scène qui avait causé tant de bonheur ; le jeune homme détourna la tête et garda quelques instants le silence.

Plus d'une fois, Olivier crut l'entendre sangloter ; mais il craignit de l'importuner par de nouvelles paroles (car il devinait bien ce qu'il éprouvait), et il garda le silence en feignant de s'occuper de son bouquet.

Pendant ce temps, M. Giles, toujours avec son bonnet de coton, s'était mis sur le marchepied de la voiture, les coudes sur les genoux, et s'essuyait les yeux avec un mouchoir de coton bleu à

pois blancs. L'émotion de ce digne serviteur n'était pas feinte, à en juger d'après la rougeur de ses yeux quand il regarda le jeune homme, qui s'était tourné vers lui pour lui parler.

« Je crois, Giles, qu'il vaut mieux que vous restiez dans la chaise de poste jusque chez ma mère, dit-il ; moi, je préfère marcher un peu et me remettre avant de la voir. Vous direz que j'arrive.

— Je vous demande pardon, monsieur Henry, dit Giles en s'époussetant avec son mouchoir ; mais, si vous vouliez charger le postillon de la commission, je vous en serais très obligé. Il ne serait pas convenable que les servantes me vissent en cet état : je n'aurais plus à l'avenir aucune autorité sur elles.

— Bien, dit Henry Maylie en souriant. Faites comme vous voudrez. Laissez-le aller devant, si vous aimez mieux venir à pied avec nous. Seulement, quittez ce bonnet de coton, ou on nous prendrait pour une mascarade. »

M. Giles se souvint de son étrange tenue, ôta son bonnet de coton, le mit dans sa poche et se coiffa d'un chapeau qu'il prit dans la voiture. Cela fait, le postillon partit en avant, et Giles, M. Maylie et Olivier, suivirent à pied, sans se presser.

Tout en marchant, Olivier jetait de temps à autre un regard curieux sur le nouveau venu. Il semblait avoir environ vingt-cinq ans et était de moyenne taille ; sa physionomie était belle et ouverte, et sa tenue singulièrement aisée et prévenante. Malgré la différence qui sépare la jeunesse de l'âge mûr, il ressemblait d'une manière si frappante à la vieille dame, qu'Olivier n'aurait pas eu de peine à deviner leur parenté, quand même le jeune homme n'aurait pas déjà parlé d'elle comme de sa mère.

Mme Maylie était impatiente de voir son fils quand il arriva au cottage, et l'entrevue n'eut pas lieu sans grande émotion de part et d'autre.

« Oh ! ma mère ! dit tout bas le jeune homme. Pourquoi ne m'avoir pas écrit plus tôt ?

— J'ai écrit, répondit Mme Maylie ; mais, réflexion faite, j'ai pris le parti de ne pas faire partir la lettre avant de connaître l'opinion de M. Losberne.

— Mais, dit le jeune homme, pourquoi s'exposer à une telle alternative ? Si Rose était… Je ne puis achever la phrase. Si cette maladie s'était terminée autrement, auriez-vous jamais pu vous pardonner ce retard, et moi, aurais-je jamais eu un instant de bonheur ?

— Si un tel malheur était arrivé, Henry, dit Mme Maylie, je crois que votre bonheur aurait été détruit peut-être, et que votre arrivée ici un jour plus tôt ou un jour plus tard aurait été de bien peu d'importance.

— Pourquoi ce peut-être, ma mère ? reprit le jeune homme ; pourquoi ne pas dire franchement que cela est vrai ? car c'est la vérité, vous le savez, ma mère ; vous ne pouvez pas l'ignorer.

— Je sais qu'elle mérite bien l'amour le plus vif et le plus pur que puisse offrir le cœur d'un homme, dit Mme Maylie ; je sais que sa nature affectueuse et dévouée réclame en retour une affection peu ordinaire, une affection profonde et durable : si je n'avais cette conviction, si je ne savais de plus que l'inconstance de quelqu'un qu'elle aimerait lui briserait le cœur, je ne trouverais pas ma tâche si difficile à accomplir, et il n'y aurait plus tant

de lutte dans mon âme pour suivre, dans ma conduite, ce qui me semble la ligne rigoureuse du devoir.

— Vous me jugez mal, ma mère, dit Henry. Me croyez-vous assez enfant pour ne pas me connaître moi-même, et pour me tromper sur les mouvements de mon cœur ?

— Je crois, mon cher enfant, répondit Mme Maylie en lui mettant la main sur l'épaule, que la jeunesse éprouve des mouvements généreux qui ne durent pas, et qu'il n'est pas rare de voir des jeunes gens dont l'ardeur ne résiste pas à la possession de ce qu'ils avaient le plus désiré. Et surtout je crois, ajouta-t-elle en regardant son fils, que si un jeune homme enthousiaste, ardent et ambitieux, épouse une femme dont le nom porte une tache, non par la faute de cette femme, mais enfin une tache que le vulgaire grossier peut reprocher au père comme à ses enfants, et qu'il lui reprochera d'autant plus qu'il aura plus de succès dans le monde, pour s'en venger par des ricanements injurieux, je crois qu'il peut arriver que cet homme, quelque bon et généreux qu'il soit naturellement, se repente un jour des liens qu'il aura formés dans sa jeunesse, et que sa femme ait le chagrin, le supplice de s'apercevoir qu'il s'en repent.

— Ma mère, dit le jeune homme avec impatience, cet homme-là ne serait qu'un égoïste brutal, indigne du nom d'homme, indigne surtout de la femme dont vous parlez.

— Vous pensez comme cela maintenant, Henry, répondit sa mère.

— Et je penserai toujours de même. Les tortures que j'ai éprouvées pendant ces deux derniers jours m'arrachent l'aveu sincère d'une passion qui, vous le savez bien, n'est pas née d'hier

et n'a pas été conçue légèrement ; Rose, cette douce et charmante fille, possède mon cœur aussi complètement que jamais femme ait possédé le cœur d'un homme. Je n'ai pas une pensée, pas un projet, pas une espérance dont elle ne soit le but ; si vous vous opposez à mes vœux, autant prendre mon bonheur à deux mains pour le déchirer en morceaux et le jeter au vent… Ayez meilleure opinion de moi, ma mère, et ne regardez pas avec indifférence la félicité de votre fils, dont vous semblez tenir si peu de compte.

— Henry, dit Mme Maylie, c'est parce que je sais ce que valent les cœurs ardents et dévoués, que je voudrais leur épargner toute blessure ; mais nous avons assez et peut-être trop causé de tout cela pour l'instant.

— Que Rose elle-même décide de tout, interrompit Henry ; vous ne pousserez pas l'amour de votre opinion jusqu'à me susciter des obstacles près d'elle ?

— Non, dit Mme Maylie ; mais je désire que vous réfléchissiez.

— C'est tout réfléchi, répondit-il vivement. Voilà bien des années, ma mère, que je n'ai pas fait autre chose, depuis que je suis capable de réfléchir sérieusement. Mes sentiments sont inébranlables et le seront toujours ; pourquoi en différer l'aveu par des retards dont je souffre et qui ne peuvent servir de rien ? Non ! avant mon départ il faudra que Rose m'entende.

— Elle vous entendra, dit Mme Maylie.

— Il y a, dans le ton dont vous me dites cela, ma mère, quelque chose qui semblerait faire croire qu'elle m'écoutera froidement, dit le jeune homme d'un air inquiet.

— Non pas froidement, reprit la vieille dame ; loin de là.

— Comment ! s'écria le jeune homme ; aurait-elle une autre inclination ?

— Non certes, dit la mère ; car vous avez déjà, ou je me trompe fort, une trop grande part dans son affection. Voici ce que je voulais dire, reprit la vieille dame en arrêtant son fils qui allait parler : avant de vous attacher tout entier à cette idée, avant de vous laisser aller à un espoir sans réserve, réfléchissez quelques instants, mon cher enfant, à l'honneur de Rose, et jugez quelle influence la connaissance de sa naissance mystérieuse peut exercer sur sa décision, nous étant dévouée, comme elle l'est, de toute l'ardeur de son noble cœur, et avec cet esprit d'abnégation complet qui a toujours été, dans les circonstances petites ou grandes, le fond même de son caractère.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je vous laisse le soin de le deviner, répondit Mme Maylie. Il faut que j'aille retrouver Rose. Que Dieu vous protège !

— Je vous reverrai ce soir, dit vivement le jeune homme.

— Par instants, dit la dame ; quand je pourrai quitter Rose.

— Vous lui direz que je suis ici ? dit Henry.

— Sans doute, répondit Mme Maylie.

— Et vous lui direz toutes mes angoisses, tout ce que j'ai souffert, et combien je désire ardemment de la voir… Vous ne me refuserez pas cela, ma mère ?

— Non, dit la vieille dame ; elle le saura. » Et, serrant affectueusement la main de son fils, elle sortit promptement.

M. Losberne et Olivier étaient restés à l'autre bout de la chambre pendant cette rapide conversation. Le docteur tendit la main à Henry Maylie et ils échangèrent de cordiales salutations ; puis, pour répondre aux questions multipliées de son jeune ami, M. Losberne entra dans des détails précis sur la situation de la malade, et confirma les bonnes nouvelles déjà données par Olivier, ce que M. Giles, tout en feignant de s'occuper des bagages, écoutait de toutes ses oreilles.

« Avez-vous encore eu quelque beau coup de fusil, Giles ? demanda le docteur quand il eut fini.

— Non, monsieur, répondit Giles en rougissant jusqu'au blanc des yeux ; rien d'extraordinaire.

— Vous n'avez pas mis la main sur quelques voleurs ni constaté l'identité de quelques brigands ? dit malicieusement le docteur.

— Non, monsieur, répondit très gravement M. Giles.

— Tant pis, dit le docteur ; car vous vous en acquittez à merveille. Comment va Brittles ?

— Le petit va très bien, monsieur, dit M. Giles en reprenant son ton habituel de protection pour son subordonné, et il vous fait ses respectueux compliments.

— Bon, dit le docteur ; votre présence me fait souvenir, monsieur Giles, que, la veille du jour où j'ai été appelé ici si brusquement, je me suis acquitté, sur la demande de votre bonne maîtresse, d'une petite commission qui ne vous fera pas de peine. Venez que je vous dise deux mots. »

M. Giles suivit le docteur au bout de la chambre d'un air important, mais un peu étonné, et eut l'honneur d'un court entretien à voix basse avec lui ; après quoi, il fit saluts sur saluts, et se retira d'un pas encore plus majestueux que d'ordinaire. Le sujet de cet entretien ne fut pas divulgué au salon, mais à la cuisine on en fut instruit sur l'heure ; M. Giles y alla tout droit, se fit servir de l'ale et annonça, d'un air superbe et majestueux, que sa maîtresse avait daigné, en considération de sa vaillante conduite lors de la tentative d'effraction, déposer à la caisse d'épargne la somme de vingt-cinq livres sterling à son profit. Les deux servantes levèrent les yeux et les mains au ciel, en disant que M. Giles n'allait pas manquer maintenant de faire le fier ; à quoi M. Giles répondit en tirant son jabot : « Mais non, mais non, bien au contraire ; si vous remarquiez que je fusse le moins du monde hautain avec mes inférieurs, je vous serai obligé de m'en prévenir ! » Il fit encore beaucoup d'observations non moins honorables pour ses sentiments d'humilité, et qui furent reçues également avec autant d'enthousiasme et d'applaudissement, car elles étaient après tout aussi originales et aussi intéressantes que toutes les observations communément relatées dans la vie des grands hommes.

Chez Mme Maylie, le reste de la soirée se passa joyeusement, car le docteur était en verve, et, quoique Henry fût d'abord soucieux et fatigué, il ne put résister à la bonne humeur du digne M. Losberne, qui se livra à mille saillies empruntées en partie aux souvenirs de sa longue pratique ; il avait des mots si drôles qu'Olivier, qui ne s'était jamais vu à pareille fête, ne pouvait s'empêcher d'en rire de tout son cœur, à la grande satisfaction du docteur qui riait lui-même aux éclats, et la contagion de rire gagna même Henry Maylie. Ils passèrent donc la soirée aussi gaie-

ment qu'il était possible dans la circonstance, et il était tard quand ils se séparèrent, joyeux et sans inquiétude, pour se livrer au repos dont ils avaient grand besoin, après les angoisses récentes et la cruelle incertitude auxquelles ils venaient d'être en proie.

Le lendemain matin, Olivier se leva le cœur léger et vaqua à ses occupations habituelles avec une satisfaction et un plaisir qu'il ne connaissait plus depuis plusieurs jours. Les oiseaux chantaient encore, perchés sur leur nid, et les plus jolies fleurs des champs qu'on pût voir, cueillies par ses mains empressées, composaient un nouveau bouquet dont l'éclat et le parfum devaient charmer Rose. La tristesse qui avait semblé s'attacher à chaque objet depuis plusieurs jours, tant que l'enfant avait été lui-même triste et inquiet, s'était dissipée comme par enchantement. Il lui semblait maintenant que la rosée brillait avec plus d'éclat sur les feuilles, que le vent les agitait avec une harmonie plus douce, que le ciel lui-même était plus bleu et plus pur : telle est l'influence qu'exercent les pensées qui nous occupent sur l'aspect du monde extérieur ; les hommes qui, en contemplant la nature et leurs semblables, s'écrient que tout n'est que ténèbres et tristesse, n'ont pas tout à fait tort ; mais ce sombre coloris dont ils revêtent les objets n'est que le reflet de leurs yeux et de leurs cœurs également faussés par la jaunisse qui altère leurs couleurs naturelles : les véritables nuances sont délicates et veulent être vues d'un œil plus sain et plus net.

Il faut remarquer, et Olivier n'y manqua pas, que ses promenades matinales ne furent plus solitaires. Henry Maylie, du premier jour où il vit Olivier rentrer avec son gros bouquet, se prit d'une telle passion pour les fleurs et les disposa avec tant de goût,

qu'il laissa loin derrière lui son jeune compagnon. Mais si, à cet égard, Olivier ne méritait que le second rang, c'était lui à son tour qui savait le mieux où les trouver, et chaque matin ils couraient les champs tous deux et rapportaient les plus belles fleurs. La fenêtre de la chambre de la jeune malade était maintenant ouverte, car elle aimait à sentir l'air pur de l'été, dont les bouffées rafraîchissantes ranimaient ses forces, et, sur le rebord de la fenêtre, il y avait toujours, dans un petit vase plein d'eau, un bouquet particulier dont les fleurs étaient soigneusement renouvelées chaque matin. Olivier ne put s'empêcher d'observer qu'on ne jetait jamais les fleurs fanées, après qu'elles étaient exactement remplacées par des fleurs plus fraîches, et que, chaque fois que le docteur entrait dans le jardin, il dirigeait invariablement ses yeux sur le vase de fleurs et secouait la tête d'un air expressif avant de commencer sa promenade du matin. Au milieu de ces observations, le temps allait son train et Rose revenait rapidement à la santé.

Olivier ne trouvait pas le temps long, bien que la jeune demoiselle ne quittât pas encore la chambre et qu'il n'y eût plus de promenades du soir, sauf quelques courtes excursions de temps à autre avec M. Maylie ; il profitait avec un redoublement de zèle des leçons du bon vieillard qui l'instruisait, et il travaillait si bien qu'il était lui-même surpris de la promptitude de ses progrès. Ce fut au milieu de ces occupations qu'il fut terrifié par un incident imprévu.

La petite chambre où il avait l'habitude de se tenir pour étudier donnait sur le parterre, derrière la maison. C'était bien une chambre de cottage, avec une fenêtre à volets, autour de laquelle grimpaient des touffes de jasmin et de chèvrefeuille d'où s'exha-

laient les plus suaves parfums ; elle donnait sur un jardin qui communiquait lui-même par un échalier avec un petit clos.

Au-delà on apercevait une belle prairie, puis un bois ; il n'y avait pas d'autre habitation de ce côté, et la vue s'étendait au loin.

Par une belle soirée, au moment où les premières ombres du crépuscule descendaient sur la terre, Olivier était assis à cette fenêtre, et plongé dans l'étude ; il était resté quelque temps penché sur son livre, et, comme la journée avait été très chaude, on ne sera pas étonné d'apprendre que peu à peu il s'était assoupi.

Il y a un certain sommeil qui s'empare quelquefois de nous à la dérobée, et durant lequel, bien que notre corps soit inerte, notre âme ne perd pas le sentiment des objets qui nous environnent, et conserve la faculté de voyager où il lui plaît. Si l'on doit donner le nom de sommeil à cette pesanteur accablante, à cette prostration des forces, à cette incapacité où nous sommes de commander à nos pensées ou à nos mouvements, c'est bien un sommeil aussi, sans doute ; cependant nous avons conscience alors de ce qui se passe autour de nous, et, même quand nous rêvons, des paroles réellement prononcées, des bruits réels qui se font entendre autour de nous, viennent se mêler à nos visions avec un à-propos étonnant, et le réel et l'imagination se confondent si bien ensemble qu'il nous est presque impossible ensuite de faire la part de l'un et de l'autre. Ce n'est même pas là le phénomène le plus frappant de cette torpeur momentanée. Il n'est pas douteux que, bien que les sens de la vue et du toucher soient alors paralysés, nos rêves et les scènes bizarres qui s'offrent à notre imagination subissent l'influence, l'influence matérielle de la présence silencieuse de quelque objet extérieur qui n'était pas à nos côtés au moment où nous avons fermé les

yeux, et que nous étions loin de croire dans notre voisinage avant de nous endormir.

Olivier savait parfaitement qu'il était dans sa petite chambre, que ses livres étaient posés devant lui sur la table, et que le vent du soir soufflait doucement au milieu des plantes grimpantes autour de sa fenêtre ; et pourtant il était assoupi. Tout à coup la scène change, il croit respirer une atmosphère lourde et viciée ; il se sent avec terreur enfermé de nouveau dans la maison du juif ; il voit l'affreux vieillard accroupi à sa place habituelle, le montrant du doigt, et causant à voix basse avec un autre individu, assis à ses côtés, et qui tourne le dos à l'enfant.

Il croit entendre le juif dire ces mots : « Chut ! mon ami ; c'est bien lui, il n'y a pas de doute, allons-nous-en.

— Lui ! répondait l'autre ; est-ce que je pourrais m'y méprendre ? Mille diables auraient beau prendre sa figure, s'il était au milieu d'eux, il y a quelque chose qui me le ferait reconnaître à l'instant ; il serait enterré à cinquante pieds sous terre, sans aucun signe sur sa tombe, que je saurais bien dire que c'est lui qui est enterré là. N'ayez pas peur. »

Les paroles de cet homme respiraient une si affreuse haine, que la crainte réveilla Olivier, qui se leva en sursaut.

Dieu ! comme tout son sang reflua vers son cœur, et lui ôta la voix et la force de faire un mouvement !... Là, là, à la fenêtre, tout près de lui, si près qu'il aurait presque pu le toucher, était le juif explorant la chambre de son œil de serpent, et fascinant l'enfant ; et à côté de lui, pâle de rage ou de crainte, ou des deux à la fois, était l'individu aux traits menaçants qui l'avait accosté dans la cour de l'auberge.

Il ne les vit qu'un instant, rapide comme la pensée, comme l'éclair, et ils disparurent. Mais ils l'avaient reconnu. Et lui aussi il ne les avait que trop reconnus ; leur physionomie était aussi profondément gravée dans sa mémoire, que si elle eût été sculptée dans le marbre, et mise sous ses yeux depuis sa naissance. Il resta un instant pétrifié ; puis, sautant dans le jardin, il se mit à crier : « Au secours ! » de toutes ses forces.

q

Chapitre 35 Résultat désagréable de l'aventure d'Olivier, et entretien intéressant de Henry Maylie avec Rose.

Quand les gens de la maison, attirés par les cris d'Olivier, furent accourus à l'endroit d'où ils partaient, ils le trouvèrent pâle et bouleversé, indiquant du doigt les prairies derrière la maison, et pouvant à peine articuler ces mots : « Le juif ! le juif ! »

M. Giles ne put se rendre compte de ce que ce cri signifiait ; mais Henri Maylie, qui avait l'entendement un peu plus prompt et qui avait appris de sa mère l'histoire d'Olivier, comprit tout de suite ce que cela voulait dire.

« Quelle direction a-t-il prise ? demanda-t-il en s'armant d'un lourd bâton qu'il trouva dans un coin.

— Celle-là, répondit Olivier, en montrant du doigt le chemin que ces hommes avaient pris. Je viens de les perdre de vue à l'instant.

— Alors, ils sont dans le fossé ! dit Henry ; suivez-moi, et tenez-vous aussi près de moi que possible. »

Tout en parlant, il escalada la haie, et prit sa course avec tant de rapidité que les autres eurent beaucoup de peine à le suivre.

Giles le suivait de son mieux et Olivier aussi. Au bout d'une ou deux minutes, M. Losberne, qui rentrait après avoir fait un tour au dehors, escalada la haie derrière eux, et déployant plus d'agilité qu'on n'eût pu en soupçonner chez lui, se mit à courir dans la même direction, avec une vitesse assez remarquable, en criant à tue-tête pour demander ce qu'il y avait.

Ils prirent donc tous leur course, sans s'arrêter une seule fois pour reprendre haleine, jusqu'à ce que Henry, arrivé à un angle du champ indiqué par Olivier, se mit à fouiller soigneusement le fossé et la haie voisine ; ce qui laissa le temps aux autres de le rejoindre et permit à Olivier de faire part à M. Losberne des circonstances qui avaient occasionné cette poursuite acharnée.

Les recherches furent vaines : ils ne trouvèrent même pas de récentes empreintes de pas. Ils étaient parvenus au sommet d'une petite colline d'où l'on dominait la plaine en tous sens, à trois ou quatre milles à la ronde ; on apercevait le village sur la gauche dans un ravin ; mais pour l'atteindre, en suivant la direction indiquée par Olivier, les fugitifs auraient eu à faire un trajet en plaine, qu'ils ne pouvaient avoir effectué en si peu de temps. Un bois épais bordait la prairie de l'autre côté, mais ils ne pouvaient pas s'y être mis à couvert pour la même raison.

« Il faut que vous l'ayez rêvé, Olivier ! dit Henry Maylie en le prenant à part.

— Oh ! certes non, monsieur, répondit Olivier en frissonnant au souvenir de la mine du vieux misérable ; je l'ai trop bien vu pour en douter, je les ai vus tous deux comme je vous vois là.

— Qui était l'autre ? demandèrent à la fois Henry et M. Losberne.

— Le même homme qui m'a abordé si brusquement à l'auberge, dit Olivier ; nous avions les yeux fixés l'un sur l'autre, et je jurerais bien que c'était lui.

— Et ils ont pris ce chemin ? demanda Henry ; en êtes-vous certain ?

— Comme je le suis qu'ils étaient à la fenêtre, répondit Olivier, en montrant du doigt la haie qui séparait le jardin de la prairie ; le grand l'a franchie juste en cet endroit, et le juif a fait quelques pas à droite en courant et s'est glissé par cette ouverture. »

Les deux messieurs examinaient l'expression de franchise qui se peignait sur la figure d'Olivier tandis qu'il parlait ainsi ; ils échangèrent un regard, et parurent satisfaits de la précision des détails qu'il leur donnait ; il n'y avait pourtant nulle part la moindre trace des fugitifs. L'herbe était haute, elle n'était foulée nulle part, sauf aux endroits par où avait eu lieu la poursuite ; le bord des fossés était argileux et détrempé, et nulle part on n'apercevait d'empreintes de pas ni le plus léger indice qui pût révéler qu'un pied humain eût foulé ce sol depuis plusieurs heures.

« Voilà qui est étrange ! dit Henry.

— Étrange en vérité, répéta le docteur ; Blathers et Duff en personne y perdraient leur latin. »

Malgré le résultat infructueux de leurs recherches, ils les continuèrent jusqu'à ce que la nuit rendît tout nouvel effort inutile, et, même alors, ils n'y renoncèrent qu'à regret. Giles avait été dépêché dans les divers cabarets du village, muni de tous les détails que put donner Olivier sur l'extérieur et la mise des deux étrangers ; le juif surtout était assez facile à reconnaître, en supposant qu'on le trouvât à boire ou à flâner quelque part ; mais Giles revint sans fournir aucun renseignement qui pût dissiper ou éclaircir ce mystère.

Le lendemain, nouvelles recherches, nouvelles informations, mais sans plus de succès. Le surlendemain, Olivier et M. Maylie se rendirent au marché de la ville voisine, dans l'espoir de voir ou d'apprendre quelque chose relativement aux deux individus ; cette démarche fut également infructueuse. Au bout de quelques jours on commença à oublier l'affaire, comme il arrive le plus souvent quand la curiosité, n'étant alimentée par aucun incident nouveau, vient à s'éteindre d'elle-même.

Pendant ce temps Rose se rétablissait rapidement ; elle avait quitté la chambre ; elle pouvait sortir, et, en partageant de nouveau la vie de la famille, elle avait ramené la joie dans tous les cœurs.

Mais, bien que cet heureux changement eût une influence visible sur le petit cercle qui l'entourait, bien que les conversations joyeuses et les rires se fissent de nouveau entendre dans le cottage, il y avait parfois une contrainte singulière chez quelques-uns de ses hôtes, chez Rose même, et qui ne put échapper à Olivier. Mme Maylie et son fils restaient souvent enfermés pendant des heures entières, et plus d'une fois on put s'apercevoir que Rose avait pleuré. Quand M. Losberne eut fixé le jour de son dé-

part pour Chertsey, ces symptômes augmentèrent, et il devint évident qu'il se passait quelque chose qui troublait la tranquillité de la jeune demoiselle et de quelque autre encore.

Enfin, un matin que Rose était seule dans la salle à manger, Henry Maylie entra, et lui demanda, avec quelque hésitation, la permission de l'entretenir quelques instants.

« Rose, il suffira de deux ou trois mots, dit le jeune homme en approchant sa chaise de la sienne : ce que j'ai à vous dire, vous le savez déjà ; les plus chères espérances de mon cœur ne vous sont pas inconnues, quoique vous ne me les ayez pas encore entendu exprimer. »

Rose était devenue très pâle en le voyant entrer, mais ce pouvait être l'effet de sa récente maladie. Elle se contenta de le saluer ; puis, se penchant vers des fleurs qui se trouvaient à sa portée, elle attendit en silence qu'il continuât :

« Je crois… dit Henri, que… je devrais déjà être parti.

— Oui, répondit Rose ; pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais je voudrais que vous fussiez parti.

— J'ai été amené ici par la plus douloureuse, la plus affreuse de toutes les craintes, dit le jeune homme, la crainte de perdre l'être unique sur lequel j'ai concentré tous mes désirs, toutes mes espérances ; vous étiez mourante, en suspens entre le ciel et la terre. Et nous savons que, lorsque la maladie s'attaque à des personnes jeunes, belles et bonnes, leur âme sans tache se tourne d'elle-même vers le brillant séjour de l'éternel repos ; nous ne savons que trop que ce qu'il y a de plus beau et de meilleur ici-bas est souvent moissonné dans sa fleur. »

Des larmes roulaient dans les yeux de la charmante jeune fille en entendant ces paroles, et, quand l'une d'elles tomba sur la fleur sur laquelle elle était penchée, et brilla dans son calice qu'elle embellissait encore, il sembla qu'il y avait une parenté entre ces larmes, rosée d'un cœur jeune et pur, et les plus charmantes créations de la nature.

« Un ange, continua le jeune homme d'un ton passionné, une créature aussi belle et aussi céleste qu'un des anges du ciel, ballottée entre la vie et la mort ; oh ! qui pouvait espérer, quand ce monde lointain, sa vraie patrie, s'ouvrait déjà à ses yeux, qu'elle reviendrait partager les douleurs et les maux de celui-ci ? Savoir, Rose, que vous alliez passer et disparaître, comme une ombre vaine, sans aucun espoir de vous conserver à ceux qui souffrent ici-bas ; sentir que vous apparteniez à cette sphère éclatante vers laquelle tant d'êtres privilégiés ont pris dès l'enfance ou dès la jeunesse leur vol matinal, et pourtant prier le ciel, au milieu de ces pensées consolantes, de vous rendre à ceux qui vous aiment : ce sont là des tortures trop cruelles pour les forces humaines ; voilà ce que j'ai enduré nuit et jour, et avec la crainte inexprimable et le regret égoïste que vous ne vinssiez à mourir sans savoir au moins avec quelle adoration je vous aimais ; il y avait là de quoi perdre la raison. Vous avez échappé à la mort, de jour en jour et presque d'heure en heure les forces vous sont revenues, et, ranimant le peu de vie qui vous restait encore, vous ont rendu la santé. Je vous ai vue passer de la mort à la vie ; ne me dites pas que vous voudriez que je n'eusse pas été là, car cette épreuve m'a rendu meilleur.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, répondit Rose en pleurant ; je voudrais seulement que maintenant vous fussiez parti,

pour continuer à poursuivre un but grand et noble… un but digne de vous.

— Il n'y a pas de but plus digne de moi et plus digne de la nature la plus élevée qui existe, que de lutter pour mériter un cœur comme le vôtre, dit le jeune homme en lui prenant la main. Rose, ma chère Rose, il y a des années, bien des années que je vous aime, et que j'espère arriver à la réputation pour revenir tout fier près de vous et vous dire que je ne l'ai cherchée que pour la partager avec vous ; je me demandais dans mes rêves comment je vous rappellerais à cet heureux moment, les mille gages d'attachement que je vous ai donnés dès l'enfance, et réclamerais ensuite votre main, comme pour exécuter nos conventions muettes dès longtemps arrêtées entre nous. Ce moment n'est pas arrivé ; mais, sans avoir encore conquis de réputation, sans avoir réalisé les rêves ambitieux de ma jeunesse, je viens vous offrir le cœur qui vous appartient depuis si longtemps et mettre mon sort entre vos mains.

— Votre conduite a toujours été noble et généreuse, dit Rose, en maîtrisant l'émotion qui l'agitait, et comme vous êtes convaincu que je ne suis ni insensible ni ingrate, écoutez ma réponse.

— Il faut que je tâche de vous mériter, voilà votre réponse, n'est-ce-pas, ma chère Rose ?

— Il faut que vous tâchiez, répondit Rose, de m'oublier, non pas comme votre amie depuis longtemps chèrement attachée à vous, Henry, cela me ferait trop cruellement souffrir ; mais comme objet de votre amour. Voyez le monde, songez combien il renferme de cœurs que vous seriez aussi glorieux de conquérir.

Changez seulement la nature de votre attachement, et je serai la plus sincère, la plus dévouée, la plus fidèle de vos amies. »

Il y eut un instant de silence pendant lequel Rose, qui avait mis une main sur sa figure, donna libre cours à ses larmes ; Henry lui tenait toujours l'autre main.

« Et vos raisons, Rose, dit-il enfin à voix basse, vos raisons pour prendre un tel parti ? Puis-je vous les demander ?

— Vous avez le droit de les connaître, répondit Rose, vous ne pouvez rien dire qui ébranle ma résolution. C'est un devoir dont il faut que je m'acquitte, je le dois aux autres et à moi-même.

— À vous-même ?

— Oui, Henry ; je me dois à moi-même, moi sans fortune et sans amis, avec une tache sur mon nom, de ne pas donner au monde lieu de croire que j'ai bassement profité de votre premier entraînement, pour entraver par mon mariage les hautes espérances de votre destinée. Je dois à vous et à vos parents de vous empêcher, dans l'élan de votre générosité, de vous créer cet obstacle à vos succès dans le monde.

— Si vos inclinations sont d'accord avec ce que vous appelez votre devoir… commença Henry.

— Elles ne le sont pas, répondit Rose en rougissant.

— Alors vous partagez mon amour ? dit Henry. Dites-le moi seulement, Rose ; un seul mot pour adoucir l'amertume de ce cruel désappointement.

— Si j'avais pu le faire sans nuire à celui que j'aimais, répondit Rose, j'aurais…

— Reçu cette déclaration d'une manière toute différente, dit vivement Henry ; ne me le cachez pas au moins, Rose.

— Peut-être, dit Rose. Voyons ! ajouta-t-elle en dégageant sa main, pourquoi prolonger ce pénible entretien ? bien pénible pour moi surtout, malgré le bonheur durable dont il me laissera le souvenir : car ce sera pour moi un bonheur que de savoir la place honorable que j'ai tenue dans votre cœur, et chacun de vos triomphes dans la vie ne fera qu'accroître ma fermeté et mon courage. Adieu, Henry ! car nous ne nous rencontrerons plus comme nous nous sommes rencontrés aujourd'hui ; soyons longtemps et heureusement unis par d'autres liens que ceux que cette conversation suppose, et puissent les prières ferventes d'un cœur droit et aimant faire descendre sur vous toutes les bénédictions, les faveurs du ciel !

— Encore un mot, Rose, dit Henry. Dites-moi vous-même vos raisons ; laissez-moi les entendre de votre propre bouche.

— L'avenir qui vous est ouvert est brillant, répondit Rose avec fermeté ; vous pouvez prétendre à tous les honneurs auxquels on peut atteindre dans la vie publique, avec de grands talents et de puissants protecteurs ; mais ces protecteurs sont fiers, et je ne fréquenterai jamais ceux qui tiendraient en mépris la mère qui m'a donné la vie, pas plus que je ne veux attirer de disgrâces ou d'avanies au fils de celle qui m'a si bien tenu lieu de mère. En un mot, dit la jeune fille en détournant la tête, car elle sentait son courage l'abandonner, il y a sur mon nom une de ces taches que le monde fait rejaillir sur des têtes innocentes ; je ne veux la faire partager à personne ; nul autre que moi n'en aura le reproche.

— Un mot encore, Rose, ma chère Rose ! un seul mot, dit Henry en se jetant à ses pieds ; si je n'avais pas été dans une position que le monde appelle heureuse, si une existence paisible et obscure m'eût été réservée, si j'avais été pauvre, faible, sans amis, m'auriez-vous éloigné de vous ? Est-ce la perspective des richesses et des honneurs qui m'attendent peut-être, qui fait naître en vous ces scrupules sur votre naissance ?

— Ne me forcez pas de répondre à cela, répliqua Rose ; là n'est pas la question ; ce serait mal à vous d'insister.

— Si votre réponse est telle que j'ose presque l'espérer, répondit Henry, elle fera luire sur ma vie un rayon de bonheur. Est-ce donc si peu de chose que de faire tant de bien, avec quelques mots seulement, à quelqu'un qui vous aime par-dessus tout ? Ô Rose ! au nom de mon ardente et durable affection, par tout ce que j'ai souffert pour vous, par tout ce que vous me condamnez à souffrir, je vous en conjure, répondez seulement à cette question.

— Eh bien ! si votre destinée eût été différente, dit Rose ; si vous aviez été même un peu, mais non pas tant, au-dessus de moi ; si j'avais pu me flatter d'être pour vous un soutien, un appui dans une position paisible et retirée, mais non au milieu des pompes et des splendeurs du monde, je ne me serais pas condamnée à cette épreuve. J'ai tout lieu d'être heureuse, très heureuse, maintenant ; mais alors, Henry, j'avoue que j'aurais été plus heureuse encore. »

Les souvenirs, les espérances d'autrefois qu'elle avait si longtemps caressées, se pressaient dans l'esprit de Rose en faisant cet aveu ; elle fondit en larmes, comme il arrive toujours quand on voit s'évanouir une vieille espérance, et les larmes la soulagèrent.

« Je ne puis triompher de cette faiblesse, et elle ne fait que m'affermir dans ma résolution, dit Rose en lui tendant la main. Maintenant, il faut décidément nous quitter.

— Je vous demande une promesse, dit Henri. Une fois, une seule fois encore, dans un an ou peut-être beaucoup plus tôt, laissez-moi traiter encore avec vous ce sujet ; ce sera pour la dernière fois.

— Vous n'insisterez pas pour me faire changer de résolution, répondit Rose avec un mélancolique sourire ; ce serait peine perdue.

— Non, dit Henry ; vous me la répéterez si vous voulez, vous me la répéterez d'une manière définitive. Je mettrai à vos pieds ma position et ma fortune, et, si vous persévérez dans votre résolution présente, je ne chercherai ni par paroles, ni par actions, à vous faire changer.

— Soit, répondit Rose ; ce ne sera qu'une douloureuse épreuve de plus, et d'ici là je tâcherai de me préparer à la supporter mieux. »

Elle lui tendit encore la main ; mais le jeune homme la serra dans ses bras, déposa un baiser sur son beau front, et sortit vivement.

q

« Ainsi, vous êtes décidé à être mon compagnon de voyage ce matin ? dit le docteur quand Henry Maylie entra dans la salle à manger ; d'ailleurs, vous n'avez jamais la même idée une heure de suite.

— Vous ne me direz pas cela un de ces jours, dit Henry, qui rougit sans raison apparente.

— J'espère que j'aurai de bons motifs pour ne plus vous en faire le reproche, répondit M. Losberne, mais j'avoue que je ne m'y attends guère. Pas plus tard qu'hier matin, vous aviez formé le projet de rester ici, et d'accompagner, en bon fils, votre mère aux bains de mer. À midi, vous m'annoncez que vous allez me faire l'honneur de m'accompagner jusqu'à Chertsey, en vous rendant à Londres, et le soir vous me pressez mystérieusement de partir avant que les dames soient levées ; il en est résulté que le petit Olivier est là, cloué à son déjeuner, au lieu de courir les prairies à la recherche de toutes les merveilles botaniques auxquelles il fait une cour assidue. Cela n'est pas bien, n'est-ce pas, Olivier ?

— J'aurais été bien fâché, monsieur, de ne pas être ici au moment de votre départ et de celui de M. Maylie, répondit Olivier.

— Voilà un gentil garçon, dit le docteur. Vous viendrez me voir à votre retour, nous parlerons sérieusement, Henry. Est-ce que vous avez eu quelque communication avec les gros bonnets qui vous ait déterminé tout à coup à partir ?

— Les gros bonnets, répliqua Henri, et sans doute vous n'oubliez pas dans cette dénomination mon oncle, le plus important de tous, n'ont eu aucune communication avec moi depuis que je suis venu ici, et nous sommes à une époque de l'année où il n'est pas vraisemblable que rien au monde ait pu leur faire désirer mon retour immédiat auprès d'eux.

— Pourquoi donc ? dit le docteur ; vous êtes un drôle de corps, mais cela n'empêche pas qu'ils doivent désirer de vous faire en-

trer au Parlement aux élections d'avant Noël, et cette mobilité d'humeur, ces brusques revirements qui vous distinguent, ne sont pas une mauvaise préparation à la vie politique. Il y a du bon là-dedans, et il est toujours utile d'être bien préparé, que le prix de la course soit une place, une coupe ou une grosse somme. »

Henri Maylie aurait pu ajouter à ce court dialogue une ou deux remarques qui n'auraient pas peu changé la manière de voir du docteur ; mais il se contenta de dire : « Nous verrons », et n'insista pas. La chaise de poste fut bientôt amenée devant la porte ; Giles vint s'occuper des bagages, et le bon docteur sortit précipitamment pour aller veiller aux préparatifs du départ.

« Olivier, dit Henry Maylie à voix basse, j'ai un mot à vous dire. »

Olivier s'approcha de l'embrasure de la fenêtre où M. Maylie lui faisait signe de venir, et fut très surpris de la tristesse mêlée d'agitation qui régnait dans tout son air.

« Vous êtes maintenant en état de bien écrire, dit Henry en lui mettant la main sur le bras.

— Je l'espère, monsieur, répondit Olivier.

— Je ne reviendrai pas ici de quelque temps peut-être. Je désire que vous m'écriviez, une fois tous les quinze jours, le lundi, à la direction des postes, à Londres. Le ferez-vous ? dit M. Maylie.

— Oh ! certainement, monsieur, je le ferai et j'en serai fier, s'écria Olivier, charmé de la commission.

— Je désire avoir des nouvelles de ma mère et de miss Maylie, dit le jeune homme, et vous pouvez remplir vos pages de détails sur les promenades que vous faites, sur vos conversations, et me dire si elle… si ces dames semblent heureuses et en bonne santé. Vous me comprenez ?

— Parfaitement, monsieur, répondit Olivier.

— Je préfère que vous ne leur en parliez pas, dit Henry en appuyant sur ses paroles, parce que ma mère voudrait peut-être prendre la peine de m'écrire plus souvent, ce qui est pour elle une fatigue ; que ce soit donc un secret entre vous et moi, et souvenez-vous de ne me laissez rien ignorer. Je compte sur vous. »

Olivier, tout fier de l'importance de son rôle, promit d'être discret et explicite dans ses communications, et M. Maylie lui dit adieu en l'assurant chaudement de son intérêt et de sa protection.

Le docteur était dans la chaise de poste ; Giles, qui devait rester à la campagne, avait la main à la portière pour la tenir ouverte ; les servantes regardaient du jardin. Henry lança un rapide regard vers la fenêtre qui l'intéressait, et sauta dans la voiture.

« En route ! dit-il ; vite, au triple galop ; brûlez le pavé : il me faut ça.

— Holà ! » dit le docteur en baissant précipitamment la glace de devant et en criant au postillon : « Moi, je ne tiens pas tout à fait tant à brûler le pavé ; entendez-vous ? Il ne me faut pas ça. »

La voiture partit bruyamment et disparut bientôt sur la route dans un nuage de poussière ; tantôt on la perdait complètement

de vue, et tantôt on l'apercevait encore, selon les accidents de terrain ou les obstacles rencontrés sur la route. Ce ne fut que lorsque le nuage de poussière fut complètement hors de vue, que ceux qui la suivaient des yeux se dispersèrent.

Mais il y avait quelqu'un qui regardait encore et restait les yeux fixés sur le point où la voiture avait disparu. Derrière le rideau blanc qui l'avait dérobée à la vue d'Henry quand il avait levé les yeux vers la fenêtre, Rose était assise immobile.

« Il semble heureux, dit-elle enfin ; j'ai craint quelque temps qu'il n'en fût autrement. Je m'étais trompée. Je suis contente, très contente. »

La joie fait couler les larmes aussi bien que la douleur, mais celles qui baignaient la figure de Rose, tandis qu'elle était assise pensive à sa fenêtre, les yeux toujours fixés dans la même direction, semblaient des larmes de douleur plutôt que de joie.

q

M. Bumble était assis dans le cabinet du dépôt de mendicité, les yeux fixés sur le foyer vide, qui ne rendait, vu la saison, d'autre clarté que celle qui était produite par quelques pâles rayons de soleil, réfléchis à la surface froide et luisante de la cheminée d'acier poli. Une cage à mouches en papier pendait au plafond, vers lequel M. Bumble lançait de temps à autre un regard préoccupé ; en voyant les insectes voltiger avec insouciance autour du brillant réseau, il poussa un profond soupir et son visage s'assombrit. Il était en train de réfléchir, et peut-être la vue des mouches prises au piège lui rappelait-elle quelque pénible circonstance de sa vie.

L'air sombre de M. Bumble n'était pas la seule chose qui eût contribué à faire naître une douce tristesse dans le cœur du spectateur. Il y avait encore d'autres indices tirés de l'extérieur même du personnage, qui annonçaient qu'un grand changement s'était opéré dans sa position. Qu'étaient devenus l'habit galonné et le fameux tricorne ? Il portait encore, il est vrai, une culotte courte et des bas de coton noir, mais ce n'était plus ça ; son habit avait de grandes basques, c'est vrai, et ressemblait à cet égard à l'ancien habit : mais, sauf cela, quelle différence ! L'imposant tricorne était remplacé par un modeste chapeau rond ; M. Bumble n'était plus bedeau.

Il y a des positions sociales qui, indépendamment des avantages plus solides qu'elles offrent, tirent encore une valeur particulière du costume qui leur est affecté. Un maréchal a son uniforme, un évêque son tablier de soie, un conseiller sa robe de taffetas, un bedeau son tricorne. Ôtez à l'évêque son tablier, ou au bedeau son tricorne et son habit galonné, qu'est-ce qu'ils deviennent ? Des hommes, rien que des hommes. La dignité, et même parfois la sainteté, sont des questions de costume, bien plus que certaines gens ne se l'imaginent.

M. Bumble avait épousé Mme Corney et était directeur du dépôt de mendicité ; un autre bedeau était entré en fonction et avait hérité du tricorne, de l'habit galonné et de la canne, tous trois ensemble.

« Dire qu'il y aura demain deux mois de cela ! dit M. Bumble avec un soupir. Il me semble qu'il y a un siècle. »

Ces paroles de M. Bumble auraient pu signifier qu'il avait parcouru, dans le court espace de huit semaines, toute une existence

de félicité ; mais ce soupir… ce soupir voulait dire bien des choses.

« Je me suis vendu, dit M. Bumble en suivant le cours de ses réflexions, pour six cuillers à thé, une pince à sucre, un pot au lait, quelques meubles d'occasion, et vingt livres sterling en monnaie sonnante. C'est, en vérité, bien bon marché, affreusement bon marché !

— Bon marché ! s'écria une voix aigre à l'oreille de M. Bumble ; c'est encore plus que vous ne valez, et je vous ai payé assez cher, Dieu le sait ! »

M. Bumble tourna la tête et rencontra le visage de son intéressante moitié, laquelle, n'ayant entendu que les derniers mots de M. Bumble, avait à tout hasard risqué la repartie, qui ne manquait pas d'à-propos.

« Madame Bumble ? dit M. Bumble d'un ton à la fois sentimental et sévère.

— Eh bien ? dit la dame.

— Ayez la bonté de me regarder, dit M. Bumble en la toisant de la tête aux pieds. Si elle soutient un regard comme celui-là, se disait M. Bumble, elle peut soutenir n'importe quoi ; c'est un regard que je n'ai jamais vu manquer son effet sur les pauvres, et s'il le manque sur elle, c'en est fait de mon autorité. »

Peut-être un regard ordinaire suffit-il pour intimider les pauvres qui, vu la légèreté de leur nourriture, ne sont jamais bien vaillants ; peut-être aussi l'ex-madame Corney était-elle particulièrement à l'épreuve des regards d'aigle. Je n'ai pas d'avis là-dessus ; mais ce qui est certain, c'est que la matrone ne fut nulle-

ment démontée par le sourcil froncé de M. Bumble ; qu'au contraire elle le vit de l'air le plus dédaigneux, et partit même d'un éclat de rire qui avait l'air franc et naturel.

À ce rire inattendu, M. Bumble n'en crut d'abord pas ses oreilles, puis il en resta stupéfait. Il retomba dans sa rêverie, et il n'en sortit que lorsqu'il en fut tiré de nouveau par la voix de sa moitié.

« Est-ce que vous allez rester là à ronfler toute la journée ? demanda Mme Bumble.

— Je resterai là, madame, aussi longtemps que je le jugerai convenable, répliqua M. Bumble ; je ne ronflais pas, mais je ronflerai, je bâillerai, j'éternuerai, je rirai, je parlerai comme il me plaira, parce que telle est ma prérogative.

— Votre prérogative ! dit Mme Bumble avec un dédain inexprimable.

— J'ai dit le mot, madame. La prérogative de l'homme est de commander.

— Quelle est, au nom du ciel, la prérogative de la femme ? s'écria la veuve Corney.

— C'est d'obéir, madame, dit M. Bumble de sa voix de tonnerre. Feu votre malheureux époux aurait dû vous l'apprendre ; il serait peut-être encore de ce monde ; je le voudrais bien, pour ma part, le pauvre homme ! »

Mme Bumble, jugeant rapidement que l'instant décisif était venu, et qu'un coup frappé en ce moment pour assurer la domination à l'un ou à l'autre serait nécessairement concluant et défi-

nitif, n'eut pas plutôt entendu cette allusion à feu son premier mari, qu'elle se laissa tomber sur une chaise, en s'écriant que M. Bumble était un brutal, un sans cœur, et versa un torrent de larmes.

Mais les larmes n'étaient pas choses à aller au cœur de M. Bumble ; ce cœur était imperméable. Comme les chapeaux de castor à l'épreuve de l'eau, que la pluie ne fait qu'embellir, il était à l'épreuve des larmes, et elles ne faisaient qu'accroître sa vigueur et son énergie ; il n'y voyait qu'un signe de faiblesse, et la reconnaissance de sa propre supériorité, ce qui faisait un sensible plaisir.

Il regarda sa chère moitié d'un air très satisfait, et la pria, d'une façon engageante, de pleurer tout son soûl, cet exercice étant considéré par la faculté comme infiniment salutaire.

« Cela vous ouvre les poumons, vous lave la figure, vous exerce les yeux, vous adoucit même le caractère, dit M. Bumble ; ainsi, pleurez à votre aise.

En se livrant à cette plaisanterie, M. Bumble décrochait son chapeau, le plantait de côté sur la tête d'un air tapageur, comme un homme fier d'avoir assuré sa domination d'une manière convenable, mettait ses mains dans ses poches et se dandinait vers la porte d'un air fanfaron.

L'ex-madame Corney avait eu recours aux larmes, parce qu'elles sont d'un usage plus commode que les voies de fait ; mais elle était tout à fait résolue à recourir à ce dernier mode de procéder, et M. Bumble ne tarda pas à en faire l'expérience.

Le premier indice qu'il en eut fut un bruit sourd, suivi aussitôt de la chute de son chapeau, qui vola à l'autre bout de la chambre ; l'habile matrone, lui ayant ainsi découvert la tête, le prit d'une main à la gorge, et de l'autre fit pleuvoir sur lui une grêle de coups portés avec une vigueur et une adresse remarquables ; cela fait, elle varia un peu ses distractions en lui égratignant la figure et en lui arrachant les cheveux ; enfin, après l'avoir châtié autant qu'elle crut que le méritait l'offense, elle le poussa sur une chaise qui se trouvait là fort à propos, et le mit au défi d'oser encore parler de sa prérogative.

« Debout ! dit-elle bientôt d'un ton d'autorité ; filez vite, si vous ne voulez pas que je me porte à des extrémités. »

M. Bumble se leva d'un air piteux, en se demandant ce que sa femme entendait par se porter à des extrémités ; il ramassa son chapeau et se dirigea vers la porte.

« Vous en allez-vous ? demanda Mme Bumble.

— Certainement, ma chère, certainement, répondit M. Bumble en hâtant le pas vers la porte. Je n'avais pas l'intention de… je m'en vais, ma chère… vous êtes si violente que vraiment je… »

En ce moment, Mme Bumble avança vivement de quelques pas pour remettre à sa place le tapis qui avait été dérangé dans la lutte ; aussitôt M. Bumble s'élança hors de la chambre sans finir sa phrase, et laissa l'ex-veuve Corney maîtresse du champ de bataille.

M. Bumble était bien étonné et bien battu. Il avait une tendance naturelle à faire le matamore, prenait grand plaisir à exercer mille petites cruautés, et, par conséquent, est-il nécessaire de

le dire ? il était lâche. Cette observation n'est point faite pour jeter un blâme sur son caractère : bien des personnages officiels, que l'on entoure de respect et d'admiration, sont sujet à des faiblesses de ce genre. Si nous faisons cette remarque, c'est donc plutôt en sa faveur qu'autrement, et dans le but de mieux faire comprendre au lecteur combien il avait d'aptitude pour ses fonctions.

Mais il n'était pas au bout de ses humiliations : après avoir fait un tour dans le dépôt de mendicité et avoir songé, pour la première fois de sa vie, que les lois des pauvres étaient trop rigoureuses, et que les hommes qui abandonnent leurs femmes et les laissent à la charge de la paroisse ne devraient être, en bonne justice, exposés à aucune pénalité, mais plutôt récompensés comme des êtres méritoires, qui n'avaient que trop longtemps souffert, M. Bumble se dirigea vers une salle où quelques pauvresses étaient d'ordinaire occupées à laver le linge du dépôt, et d'où partait le bruit d'une conversation animée.

« Hum ! fit M. Bumble en reprenant son air imposant, ces femmes du moins continueront à respecter la prérogative, holà ! holà ! qu'est-ce que ce vacarme, coquines ? »

À ces mots, M. Bumble ouvrit la porte et entra d'un air menaçant et courroucé, qui se changea bientôt en un maintien humble et rampant, quand il reconnut, à sa grande surprise, madame son épouse au milieu du groupe.

« Ma chère, dit-il, je ne savais pas que vous étiez là.

— Vous ne saviez pas que j'étais là ? répéta Mme Bumble. Que venez-vous faire ici ?

— Je trouvais qu'on causait un peu trop pour travailler convenablement, ma chère, répondit M. Bumble en jetant un regard distrait sur quelques vieilles femmes occupées à la lessive, et qui se communiquaient leur étonnement en voyant l'air humble du directeur du dépôt.

— Vous trouviez qu'on causait trop ? dit Mme Bumble. Est-ce que cela vous regarde ?

— Mais, ma chère… dit M. Bumble d'un ton soumis.

— Est-ce que cela vous regarde ? demanda de nouveau Mme Bumble.

— C'est vrai, ma chère ; vous êtes ici la maîtresse, dit M. Bumble ; mais je pensais que vous n'étiez peut-être pas là.

— Tenez, M. Bumble, répondit la dame, nous n'avons que faire de vous ; vous aimez beaucoup trop à mettre votre nez dans ce qui ne vous regarde pas ; tout le monde ici se moque de vous dès que vous avez le dos tourné, et vous vous faites traiter d'imbécile à toute heure du jour. Allons, sortez ! »

M. Bumble, voyant avec un chagrin cuisant les pauvresses ricaner à qui mieux mieux, hésita un instant. Mme Bumble, dont l'impatience n'admettait aucun délai, saisit une tasse pleine d'eau de savon, et, lui montrant la porte, lui enjoignit de sortir à l'instant, sous peine de recevoir le liquide sur sa majestueuse personne.

Que pouvait faire M. Bumble ? Il jeta autour de lui un regard abattu et sortit ; comme il franchissait la porte, les rires contenus des pauvresses éclatèrent bruyamment : il ne lui manquait plus que cela ! il était déshonoré à leurs yeux ; il avait perdu son rang

aux yeux même des pauvres ; il était tombé du sommet des sublimes fonctions de bedeau jusqu'au fond de l'abîme humiliant du rôle de poule mouillée.

« Tout cela en deux mois ! se dit M. Bumble plein de pensées lugubres ; deux mois !... Il n'y a que deux mois, j'étais non seulement mon maître, mais celui de quiconque touchait de près ou de loin au dépôt paroissial ; et maintenant... ! »

C'était trop. M. Bumble donna un soufflet à l'enfant qui lui ouvrit la porte (car, tout en rêvant, il était arrivé à la porte d'entrée), et s'achemina vers la rue d'un air distrait.

Il suivit une rue, puis une autre, jusqu'à ce que l'exercice eût calmé la première explosion de son chagrin ; l'émotion l'avait altéré. Il passa devant nombre de cabarets, et s'arrêta enfin devant un dont la salle, comme il s'en assura par un rapide coup d'œil jeté à l'intérieur, était déserte, ou du moins n'était occupée que par un consommateur solitaire. La pluie commençait à tomber à verse ; il se décida à entrer, demanda, en passant devant le comptoir, qu'on lui servit à boire, et pénétra dans la salle qu'il avait vue de la rue.

L'individu qui s'y trouvait était brun, de haute taille et enveloppé dans un grand manteau ; il avait l'air d'un étranger, et, à en juger d'après son air fatigué et la poussière qui couvrait ses vêtements, il venait de faire un assez long trajet. Il regarda entrer M. Bumble, mais daigna à peine répondre à son salut par un léger signe de tête.

En supposant que l'étranger se fût montré encore plus sans gêne, M. Bumble avait de la dignité pour deux ; il avala son grog en silence et se mit à lire le journal d'un air sérieux et imposant.

Il arriva pourtant… comme il arrive souvent quand on trouve un compagnon dans de telles circonstances, que M. Bumble se sentait poussé, de moment en moment, à jeter un coup d'œil à la dérobée sur l'étranger ; mais chaque fois qu'il le faisait, il détournait les yeux avec une certaine confusion en trouvant ceux de l'étranger braqués sur lui. Ce qui ajoutait encore à la gauche timidité de M. Bumble, c'était l'expression remarquable du regard de cet individu ; il avait l'œil vif et perçant, mais soupçonneux et défiant, et on ne pouvait le regarder sans une certaine répulsion.

Après que leurs yeux se furent rencontrés plusieurs fois de cette manière, l'étranger, d'une voix brève et dure, rompit le silence :

« Cherchiez-vous après moi, dit-il, quand vous êtes venu regarder par la fenêtre ?

— Pas que je sache ; à moins que vous ne soyez M… »

Ici, M. Bumble s'arrêta court, car il était curieux de connaître le nom de son interlocuteur, et il crut, dans son impatience, que celui-ci allait achever la phrase.

« Je vois que non, dit l'étranger avec un peu d'ironie ; autrement, vous auriez su mon nom ; vous ne le savez pas, et je vous engage à ne pas chercher à le savoir.

— Je ne vous voulais pas de mal, jeune homme, observa M. Bumble de son ton majestueux.

— Et vous ne m'en avez fait aucun », dit l'étranger.

Un autre silence succéda à ce court dialogue, et ce fut encore l'étranger qui reprit la parole.

« Je crois vous avoir déjà vu, dit-il ; vous aviez alors un autre costume, et je n'ai fait que vous croiser dans la rue, mais je pourrais vous reconnaître ; vous étiez bedeau, n'est-ce-pas ?

— Oui, dit M. Bumble un peu surpris ; bedeau paroissial.

— C'est cela, reprit l'autre en secouant la tête ; c'est dans ces fonctions que je vous ai vu. Que faites-vous à présent ?

— Je suis directeur du dépôt de mendicité, répondit M. Bumble avec lenteur et en appuyant sur ses paroles, pour réprimer le ton de familiarité que semblait vouloir prendre l'inconnu. Directeur du dépôt de mendicité, jeune homme.

— Vous êtes aussi soigneux de vos intérêts que vous l'avez toujours été, je n'en doute pas ? reprit l'étranger en regardant M. Bumble dans le blanc des yeux. Ne vous gênez pas pour répondre librement, mon brave homme. Je vous connais assez bien, comme vous voyez.

— Je suppose, répondit M. Bumble en mettant sa main au-dessus de ses yeux et en considérant l'étranger de la tête aux pieds avec une inquiétude visible, je suppose qu'un homme marié n'est pas plus fâché qu'un célibataire de gagner honnêtement un penny quand il le peut. Les fonctionnaires paroissiaux ne sont pas tellement bien payés qu'ils soient en état de refuser un petit gain supplémentaire quand ils peuvent le faire d'une manière civile et convenable. »

L'étranger sourit et fit un nouveau signe de tête comme pour dire : « Vous voyez bien que je ne me trompais pas. » Il sonna.

« Remplissez ce verre, dit-il au garçon en lui tendant le verre vide de M. Bumble. Quelque chose de fort et de chaud, c'est votre

goût, je suppose ?

— Pas trop fort, répondit M. Bumble avec une petite toux délicate.

— Vous comprenez ce que cela veut dire, garçon ? » dit sèchement l'étranger.

Le garçon sourit, disparut et revint bientôt avec un verre plein et fumant ; à la première gorgée, la force de la liqueur fit venir les larmes aux yeux de M. Bumble.

« Maintenant, écoutez-moi, dit l'étranger après avoir fermé la porte et la fenêtre. Je suis venu ici aujourd'hui dans l'espoir de vous découvrir, et, par une de ces chances que le diable envoie parfois à ceux qu'il aime, vous êtes venu dans cette salle juste au moment où je pensais à vous. J'ai besoin d'obtenir de vous un renseignement, et je ne vous demande pas de me le fournir pour rien, quelque peu important qu'il soit. Prenez cela pour commencer.

En même temps, il passa deux souverains à son compagnon, de l'autre côté de la table, en ayant soin que le son de l'or ne fut pas entendu du dehors ; et, quand M. Bumble les eut scrupuleusement examinés pour s'assurer qu'ils étaient de bon aloi, et les eût mis d'un air très satisfait dans la poche de son gilet, il continua :

« Rappelez vos souvenirs… Voyons… il y a eu douze ans l'hiver dernier…

— C'est un long espace de temps, dit M. Bumble. Bon !… J'y suis.

— Le lieu de la scène est le dépôt de mendicité.

— Bon !

— C'était la nuit.

— Oui.

— Quant au lieu de la scène, c'était l'affreux trou où de misérables filles venaient donner la vie et la santé qui leur étaient souvent refusées à elles-mêmes… donner naissance enfin à des enfants criards, destinés à être à la charge de la paroisse, et, le plus souvent, cacher leur honte dans le tombeau !

— Vous voulez parler, je suppose, de la salle d'accouchement ? dit M. Bumble, qui ne suivait pas bien la description animée de l'étranger.

— Oui, dit celui-ci. Un garçon y naquit.

— Bien des garçons, observa M. Bumble en hochant la tête, comme trouvant le renseignement bien vague.

— Au diable tous ces petits drôles ! dit l'étranger avec impatience. Je parle d'un enfant délicat et pâle, qui a été apprenti près d'ici, chez un fabricant de cercueils (je voudrais qu'il y eût fait son propre cercueil et qu'il s'y fût blotti à tout jamais), et qui s'est enfui ensuite à Londres, à ce qu'on suppose.

— Eh ! vous parlez d'Olivier… du petit Twist ? dit M. Bumble. Je m'en souviens ; il n'y avait pas un petit gredin plus entêté…

— Ce n'est pas de lui que je veux que vous me parliez. J'en ai assez entendu parler, dit l'étranger en coupant la parole à M. Bumble au beau milieu de sa tirade sur les vices du pauvre Oli-

vier. C'est d'une femme, de la vieille sorcière qui a soigné la mère. Qu'est-elle devenue ?

— Ce qu'elle est devenue ? dit M. Bumble que le grog avait rendu facétieux. Ce serait difficile à dire, ami. Les sages-femmes n'ont rien à faire là où elle est allée. Je suppose qu'elle est hors de service.

— Que voulez-vous dire ? demanda l'étranger d'un air sombre.

— Qu'elle est morte l'hiver dernier », répliqua M. Bumble.

L'individu le regarda fixement quand il eut reçu de lui ce renseignement, et, bien que ses yeux ne changeassent pas de direction, son regard semblait peu à peu s'égarer et il parut absorbé dans ses réflexions. Pendant quelques instants, il aurait été difficile de dire s'il était soulagé ou désappointé à cette nouvelle ; mais enfin il respira plus librement et, détournant les yeux, il finit par dire que cela n'avait pas au fond grande importance, et il se leva comme pour sortir.

M. Bumble était assez malin et vit tout de suite que l'occasion s'offrait de tirer un parti lucratif d'un secret que possédait sa chère moitié ; il se rappela la soirée où était morte la vieille Sally ; il avait de bonnes raisons pour se souvenir de ce jour, puisque c'était à cette occasion qu'il avait offert sa main à Mme Corney ; et, bien que la dame ne lui eût jamais confié ce dont elle avait été l'unique témoin, il en savait assez pour comprendre que cela avait trait à quelque circonstance qui s'était passée dans le service de la vieille femme, comme garde-malade du dépôt, auprès de la jeune mère d'Olivier Twist. Il réunit promptement ses souvenirs et informa l'étranger, d'un air de mystère, qu'il y avait une femme qui était restée enfermée avec la vieille mégère quelques

instants avant sa mort, et qu'il avait lieu de croire qu'elle pourrait jeter quelque lumière sur l'objet de ses recherches.

« Comment pourrai-je la trouver ? dit l'étranger pris à l'improviste, et montrant clairement que ses craintes, quelles qu'elles fussent, s'étaient tout à coup réveillées à ces paroles.

— Seulement par mon entremise, reprit M. Bumble.

— Quand ? dit vivement l'étranger.

— Demain, répondit M. Bumble.

— À neuf heures du soir, dit l'inconnu, en tirant de sa poche un chiffon de papier sur lequel il écrivit l'adresse d'une maison obscure, située au bord de l'eau, en caractères qui trahissaient son agitation. À neuf heures du soir, amenez-la moi ; je n'ai pas besoin de vous recommander le secret, car il y va de votre intérêt. »

À ces mots, il se dirigea vers la porte après avoir payé les grogs ; il prit congé de M. Bumble, lui disant en quelques mots qu'ils ne suivaient pas le même chemin, et s'éloigna sans cérémonie, après avoir insisté de nouveau sur l'heure du rendez-vous pour le lendemain soir.

En jetant les yeux sur l'adresse, le fonctionnaire paroissial remarqua qu'elle n'indiquait aucun nom… L'étranger n'était pas loin ; il courut après lui pour le lui demander.

« Qu'est-ce ? dit l'individu en se retournant vivement quand Bumble lui toucha le bras. Vous me suivez !

— Un mot seulement, dit celui-ci en montrant le chiffon de papier ; quel nom demanderai-je ?

— Monks ! » répondit l'étranger, et il se dépêcha de s'éloigner à grands pas.

q

Chapitre 38 Récit de l'entrevue nocturne de M. et Mme Bumble avec Monks.

Par une lourde et étouffante soirée d'été, quand les nuages, qui avaient été menaçants toute la journée, laissaient déjà tomber de grosses gouttes de pluie et semblaient présager un violent orage, M. et Mme Bumble quittaient la grande rue de la ville et se dirigeaient vers un petit massif de maisons en ruine, situées à un mille et demi environ et bâties sur un sol marécageux et malsain, au bord de la rivière.

Ils étaient l'un et l'autre affublés de vieux vêtements usés, peut-être dans le double but de se garantir de la pluie et d'éviter d'attirer l'attention ; le mari portait une lanterne qui n'était pas encore allumée, il est vrai, et marchait le premier, pour procurer sans doute à sa femme, vu la boue qui couvrait le chemin, l'avantage de poser le pied dans les larges empreintes de ses pas. Ils marchaient dans un profond silence ; de temps à autre, M. Bumble ralentissait sa marche et tournait la tête comme pour s'assurer que sa moitié le suivait ; puis, en voyant qu'elle était sur ses talons, il reprenait son pas allongé et s'avançait rapidement vers le but de leur expédition.

Ce quartier était loin d'avoir une réputation douteuse ; sa réputation était faite, au contraire, depuis longtemps. On savait à

merveille qu'il n'était habité que par des bandits dangereux, qui, tout en faisant semblant de vivre de leur travail, avaient pour principale ressource le vol et le crime ; c'était un assemblage de méchantes baraques, bâties grossièrement les unes en brique, les autres avec de vieux bois de bateau rongé des vers, et placées pour la plupart à quelques pieds du bord de la rivière. Ses bateaux avariés étaient amarrés à un petit mur qui séparait la rivière du marais ; çà et là, une rame ou un bout de câble semblaient annoncer au premier abord que les habitants de ces misérables huttes se livraient à quelque occupation sur la rivière ; mais, en voyant que ces divers objets, ainsi exposés aux regards, étaient usés et hors de service, le passant n'avait pas de peine à supposer qu'ils n'étaient là que pour sauver les apparences, et non pour être employés à un service actif.

Au cœur de cet amas de huttes, et tout au bord de la rivière, au-dessus de laquelle surplombaient les étages supérieurs, s'élevait un vaste bâtiment, autrefois occupé par une manufacture, où probablement les habitants des demeures environnantes trouvaient jadis du travail ; mais depuis longtemps ce bâtiment était en ruine. Les rats, les vers, l'humidité en avaient rongé et dégradé les fondations, et une notable partie de l'édifice s'était déjà écroulée dans l'eau, tandis que l'autre, chancelante et penchée sur la rivière, semblait n'attendre qu'une occasion favorable pour s'écrouler de même et aller rejoindre sa camarade au fond de l'eau.

Ce fut devant ce bâtiment en ruine que le digne couple s'arrêta, au moment où le tonnerre commençait à gronder dans le lointain, et la pluie à tomber avec force.

« Ce doit être quelque part par ici, dit Bumble en consultant un chiffon de papier qu'il tenait à la main.

— Holà ! » fit une voix en l'air.

Bumble leva la tête dans la direction du bruit, et aperçut au second étage le buste d'un individu à une lucarne.

« Attendez un moment, dit la voix ; je suis à vous à l'instant. »

La tête disparut et la lucarne se referma.

« Est-ce là l'homme en question ? » demanda Mme Bumble.

M. Bumble fit un signe de tête affirmatif.

« Alors, dit la matrone, attention à ce que je vous ai dit, ayez soin de parler le moins que vous pourrez, sans quoi vous vous trahirez tout de suite. »

M. Bumble, qui avait considéré la masure d'un air épouvanté, allait peut-être exprimer quelque doute sur la sécurité qu'il pouvait y avoir à s'aventurer plus loin dans cette affaire, quand Monks parut, ouvrit une petite porte près de l'endroit où ils étaient, et leur fit signe d'entrer.

« Ah çà, dit-il avec impatience en frappant du pied… Allez-vous me faire rester là ? »

La femme, qui avait d'abord hésité, entra hardiment sans se faire prier davantage, et M. Bumble, soit de honte, soit de peur de rester seul en arrière, la suivit, mais de l'air d'un homme fort mal à l'aise, et sans rien conserver de cette dignité majestueuse qu'il portait partout avec lui.

« Pourquoi diable restiez-vous ainsi à piétiner là dans la boue ? dit Monk en tournant la tête et en s'adressant à Bumble, après avoir fermé la porte à clef derrière eux.

— Nous… nous prenions le frais, balbutia Bumble en regardant d'un air d'effroi.

— Vous preniez le frais ! repartit Monks. Allez ! allez ! toute la pluie qui est jamais tombée, ou qui tombera jamais, serait impuissante à rafraîchir la flamme d'enfer qu'un homme seul peut porter avec soi : prendre le frais ! ce n'est pas ça qui vous rafraîchira, n'ayez pas peur. »

Après cette agréable apostrophe, Monks se tourna vers la matrone, et fixa sur elle un regard si menaçant que celle-ci, qui n'était pas facile à intimider, finit par ne pouvoir la soutenir et baissa les yeux.

« C'est là la femme en question, n'est-ce pas ? demanda Monks.

— Oui, c'est la femme dont je vous ai parlé, répondit M. Bumble, attentif aux recommandations de son épouse.

— Vous croyez peut-être que les femmes ne peuvent jamais garder un secret, dit la matrone, interrompant son mari et renvoyant à Monks son regard scrutateur.

— Je sais qu'il en est un qu'elles garderont toujours jusqu'à ce qu'on le découvre, dit Monks avec dédain.

— Et quel est-il ? demanda la matrone sur le même ton.

— Celui de la perte de leur réputation, répondit Monks ; par la même raison, si une femme possède un secret qui puisse la faire

pendre ou déporter, n'ayez pas peur qu'elle en parle à qui que ce soit : me comprenez-vous, madame ?

— Non, répondit la matrone en rougissant légèrement.

— Oh ! sans doute, dit Monks avec ironie ; comment pourriez-vous comprendre ? »

Il regarda ses deux visiteurs d'un air moitié menaçant, moitié sardonique, leur fit de nouveau signe de le suivre, et traversa d'un pas rapide une salle longue et basse ; il allait gravir un escalier fort roide ou plutôt une échelle qui menait à l'étage supérieur, quand la lueur éblouissante d'un éclair brilla tout à coup, et fut suivie d'un violent coup de tonnerre qui ébranla toute la masure sur sa base.

« Entendez-vous ? dit-il en reculant ; entendez-vous ces roulements et ces éclats qui semblent répétés par l'écho de mille cavernes, où les démons se cachent de peur ? Au diable ce bruit de tonnerre ! je l'ai en horreur. »

Il garda quelques instants le silence ; puis écartant tout à coup ses mains dont il s'était caché la figure, il se montra, à la grande stupéfaction de M. Bumble, pâle comme la mort, et les traits tout bouleversés.

« Ces accès-là me prennent de temps à autre, dit Monks remarquant l'air alarmé de Bumble, et quelquefois c'est le tonnerre qui en est cause ; ne faites pas attention à moi, c'est fini pour cette fois. »

Tout en parlant, il monta le premier à l'échelle, s'empressa de fermer le volet de la fenêtre de la chambre où il venait d'entrer, et abaissa une lanterne suspendue à une poulie, dont la corde pas-

sait dans une des lourdes poutres du plafond, et qui jetait une lumière douteuse sur une vieille table et trois chaises placées au-dessous.

« Maintenant, dit Monks quand ils se furent assis tous trois, plus tôt nous en viendrons à notre affaire et mieux cela vaudra ; la femme sait de quoi il s'agit, n'est-ce pas ? »

La question était adressée à Bumble ; mais sa femme prévint sa réponse en déclarant qu'elle était parfaitement au courant de l'affaire.

« Il m'a dit que vous étiez avec cette vieille sorcière la nuit qu'elle est morte, et qu'elle vous a dit quelque chose…

— Sur la mère de l'enfant que vous avez nommé ? répondit la matrone en l'interrompant ; c'est vrai.

— Voici ma première question : de quelle nature était cette communication ? dit Monks.

— Ce n'est que la seconde, répliqua la femme d'un ton décidé ; il s'agit d'abord de savoir combien vaut cette communication.

— Qui diable pourrait dire ce qu'elle vaut, sans savoir de quel genre elle est ? demanda Monks.

— Nul mieux que vous, j'en suis convaincue, répondit Mme Bumble, qui ne manquait pas de vivacité, comme son conjoint eût pu l'attester avec les preuves à l'appui.

— Hum ! fit Monks d'un air significatif et curieux ! il y a peut-être là de l'argent à gagner, hein ?

— Peut-être, répondit-il avec réserve.

— Quelque chose qu'on lui a pris, dit vivement Monks, quelque chose qu'elle portait… quelque chose…

— Assez, interrompit Mme Bumble ; cela suffît pour que je sois sûre que vous êtes bien l'homme à qui je devais m'adresser. »

M. Bumble, avec qui sa digne moitié n'était jamais entrée dans aucun détail sur ce secret, écoutait ce dialogue, le cou tendu, en ouvrant de grands yeux, qu'il fixait tour à tour sur sa femme et sur Monks, sans chercher à dissimuler son étonnement qui s'accrut encore, s'il est possible, quand ce dernier demanda quelle somme elle exigeait pour révéler ce secret.

« Combien vaut-il pour vous ? demanda la femme, toujours maîtresse d'elle-même.

— Peut-être rien, peut-être vingt livres sterling, répondit Monks ; parlez si vous voulez que je le sache.

— Ajoutez cinq livres sterling de plus ; donnez-moi vingt-cinq guinées, dit la femme, et je vous dirai tout ce que je sais… mais pas auparavant.

— Vingt-cinq livres sterling ! s'écria Monks en se reculant.

— Je vous ai parlé clair et net, répondit Mme Bumble ; ce n'est pas une si grosse somme.

— Pas une si grosse somme ! dit Monks avec impatience ; pour un méchant secret qui ne me servira peut-être de rien quand je le saurai, et qui est resté enseveli dans l'oubli pendant plus de douze ans.

— Ce sont choses qui sont de garde, et, comme le bon vin, elles doublent souvent de valeur avec le temps, répandit la matrone, du même ton indifférent et résolu qu'elle avait déjà pris.

— Et si je paye pour rien ? demanda Monks avec hésitation.

— Vous pourrez aisément reprendre votre argent, dit la matrone ; je ne suis qu'une femme, seule ici, et sans protection.

— Vous n'êtes ni seule, ma chère, ni sans protection, observa M. Bumble d'une voix que la peur rendait tremblante. Je suis là, moi, ma chère. Et d'ailleurs, ajouta M. Bumble, dont les dents claquaient en parlant, M. Monks est un homme trop comme il faut pour se porter à aucune violence sur des personnes paroissiales. M. Monks sait que je ne suis plus un jeune homme, ma chère, et que je suis un peu monté en graine, pour ainsi dire ; mais il sait… je ne doute pas que M. Monks ne le sache… que je suis un fonctionnaire très résolu, et d'une force peu commune, quand une fois je suis monté. Il faut seulement que je me monte, voilà tout. »

M. Bumble, en parlant ainsi, fit le geste de brandir sa lanterne d'un air déterminé, et montra bien, à l'expression bouleversée de son visage, qu'il s'en fallait, et de beaucoup, qu'il fût monté de manière à faire une démonstration belliqueuse, à moins que ce ne fût contre les pauvres ou autres gens sans défense.

« Vous n'êtes qu'un sot, dit Mme Bumble, et vous feriez mieux de tenir votre langue.

— Il aurait mieux fait de se la couper avant de venir, s'il ne sait pas parler plus bas, dit Monks. Comme cela, c'est votre mari ?

— Lui, mon mari ! balbutia la matrone en éludant la question.

— Je m'en doutais quand vous êtes entrée, répondit Monks en remarquant le regard de travers que la dame lançait à son époux. Tant mieux ; j'hésite moins à traiter avec deux personnes, quand je sais qu'elles n'ont qu'une seule volonté ; et pour vous montrer que je ne plaisante pas… tenez. »

Il fouilla dans sa poche, en tira un sac de toile grossière, étala vingt-cinq souverains sur la table, et les poussa du côté de la femme.

« Maintenant, dit-il, serrez-les ; et, quand ce maudit coup de tonnerre, que je sens prêt à éclater sur la maison, sera passé, contez-moi votre histoire. »

Le tonnerre se fit entendre, en effet, de beaucoup plus près, et presque sur leurs têtes ; quand ses roulements eurent cessé, Monks releva le front, et se pencha en avant pour écouter ce que la femme allait dire. Leurs trois figures se touchaient presque, les deux hommes se courbant sur la table pour mieux entendre, et la femme se penchant aussi pour pouvoir parler plus bas. La lueur blafarde de la lanterne suspendue au plafond les éclairait en plein, et faisait ressortir la pâleur et l'inquiétude de leur physionomie. Tout autour d'eux était plongé dans l'obscurité ; on les eût pris pour trois fantômes.

« Quand cette femme, que nous appelions la vieille Sally, mourut, dit la matrone, j'étais seule avec elle.

— N'y avait-il personne avec vous ? demanda Monks d'une voix sourde ; il n'y avait pas quelque vieille malade ou quelque idiote dans un autre lit ? personne enfin qui pût entendre ou comprendre quelque chose ?

— Pas une âme, répondit la femme ; nous étions seules ; il n'y avait que moi toute seule près d'elle au moment où la mort est venue la prendre.

— Bon, dit Monks en la regardant attentivement, continuez.

— Elle me parla, reprit la matrone, d'une jeune femme qui était accouchée d'un fils, quelques années auparavant, non seulement dans la même chambre, mais dans le même lit où elle allait elle-même mourir.

— Ah ! dit Monks, dont les lèvres tremblèrent ; damnation ! comme tout se découvre à la fin !

— L'enfant était celui dont vous lui avez dit le nom hier soir, ajouta la matrone en désignant négligemment son mari ; cette garde avait volé la mère.

— De son vivant ? demanda Monks.

— Après sa mort, répondit la femme avec une sorte de frisson ; elle prit sur son cadavre ce que la mère l'avait suppliée, à son dernier soupir, de garder pour son enfant.

— Elle l'a vendu ! s'écria Monks d'un air désespéré ; l'a-t-elle vendu ? où ? quand ? à qui ? combien y a-t-il de temps ?

— Au moment où elle me disait à grand-peine qu'elle avait commis ce vol, dit la matrone, elle retomba sur son lit et expira.

— Sans rien ajouter ? dit Monks d'une voix étouffée par la fureur ; c'est un mensonge, je n'en serai pas dupe ; elle a dit autre chose ; je vous tuerai tous deux s'il le faut, mais je le saurai.

— Elle n'a pas prononcé un mot de plus, dit la femme, qui ne semblait pas s'émouvoir de la violence de l'étranger, tandis que M. Bumble était loin de se montrer rassuré ; mais sa main s'accrocha vivement à ma robe et, quand je vis qu'elle était morte et que je me débarrassai de cette main, je m'aperçus qu'elle tenait serré un chiffon de papier.

— Qui contenait… ? interrompit Monks.

— Il ne contenait rien du tout, répondit la femme ; c'était une reconnaissance du mont-de-piété !

— De quoi ? demanda Monks.

— Je vous le dirai plus tard, dit la femme. Je suppose qu'elle avait gardé quelque temps ce bijou, dans l'espoir d'en tirer meilleur parti, puis qu'elle l'avait engagé, et qu'elle avait renouvelé la reconnaissance d'année en année pour empêcher la déchéance et le retirer s'il en était besoin. Mais l'occasion ne se présenta pas comme je vous le dis, elle mourut tenant à la main ce morceau de papier sale et usé ; le renouvellement devait avoir lieu deux jours après ; je pensai que ce bijou aurait peut-être un jour une certaine importance et je le dégageai.

— Où est-il maintenant ? demanda aussitôt Monks.

— Le voici », répondit la femme. Et, comme si elle était heureuse de s'en débarrasser, elle jeta vivement sur la table un petit sac de peau, à peine assez grand pour contenir une montre ; Monks s'en saisit, et l'ouvrit d'une main tremblante. Il contenait un petit médaillon d'or avec deux mèches de cheveux, et un anneau de mariage.

« Il y a le mot « Agnès » gravé en dedans, dit la femme ; le nom de famille manque ; puis il y a une date, qui se rapporte à un an environ avant la naissance de l'enfant.

— Est-ce tout ? dit Monks après avoir attentivement examiné le contenu du petit sac.

— Tout », répondit la femme.

M. Bumble respira, heureux de voir que l'histoire touchait à sa fin, et qu'il n'était pas question de rendre les vingt-cinq livres sterling.

« Voilà tout ce que je sais de cette histoire, dit sa femme en s'adressant à Monks après un court silence, et je ne veux rien en savoir de plus, c'est plus sûr. Mais puis-je vous faire deux questions ?

— Faites, dit Monks un peu surpris ; reste à savoir si j'y répondrai ou non, c'est une autre question.

— Cela fait par conséquent trois questions, hasarda M. Bumble essayant de faire le plaisant.

— Est-ce là ce que vous vous attendiez à obtenir de moi ? demanda la matrone.

— Oui, répondit Monks, et l'autre question ?

— Que comptez-vous en faire ? Pourriez-vous vous en servir contre moi ?

— Jamais, répondit Monks, ni contre moi non plus, tenez. Regardez, mais ne faites pas un pas, ou c'en serait fait de vous. »

À ces mots, il roula la table dans un coin de la chambre, et poussant un anneau de fer fixé au plancher, il ouvrit une large trappe juste aux pieds de M. Bumble, qui recula de quelques pas avec précipitation.

« Regardez au fond, dit Monks, en faisant descendre la lanterne dans le gouffre ; n'ayez pas peur ; j'aurais pu vous y précipiter à mon aise, quand vous étiez assis dessus, si cela m'eût convenu. »

La matrone, ainsi encouragée, s'approcha du bord, et M. Bumble lui-même, poussé par la curiosité, se hasarda à en faire autant. Le courant rapide, grossi par la pluie, bouillonnait au fond du gouffre, et tout autre bruit s'effaçait à côté du fracas de l'eau se brisant contre les fondations verdâtres et couvertes de limon. Il y avait eu là jadis un moulin, et le courant écumant autour des débris de la vieille roue semblait s'élancer avec une nouvelle force, débarrassé maintenant des obstacles qui avaient vainement essayé de ralentir sa course impétueuse.

« Si l'on jetait là au fond le corps d'un homme, où serait-il demain matin ? dit Monks en promenant la lanterne en tout sens au fond du sombre puits.

— À deux milles d'ici, et haché en morceaux », répondit Bumble, reculant d'effroi à cette pensée.

Monks tira de son sein le petit paquet qu'il y avait caché précipitamment, l'attacha solidement à un morceau de plomb qui avait appartenu à une poulie et qui traînait sur le plancher, et le jeta dans le gouffre : il y tomba tout droit, fit entendre un léger bruit dans l'eau, et fut entraîné.

Tous trois se regardèrent et semblèrent respirer plus librement.

« Tenez ! dit Monks en fermant la trappe, si jamais la mer rend les morts qui sont dans son sein, comme les livres le disent, elle gardera du moins l'or et l'argent, et, par conséquent, cette bagatelle avec. Nous n'avons rien de plus à nous dire, et nous pouvons rompre cet agréable entretien.

— De tout mon cœur, observa M. Bumble avec beaucoup d'empressement.

— Vous n'irez pas jaser, n'est-ce pas ? dit Monks d'un air menaçant. Quant à votre femme, je suis sûr d'elle.

— Comptez sur moi, jeune homme, répondit M. Bumble avec une extrême politesse, en se dirigeant, avec force révérences, du côté de l'échelle ; dans l'intérêt de tout le monde, jeune homme ; dans le mien aussi, vous sentez, monsieur Monks.

— Je suis heureux pour vous de vous entendre parler ainsi, observa Monks. Allumez votre lanterne et détalez au plus vite. »

Heureusement que la conversation finit là, sans quoi M. Bumble, qui s'était baissé en saluant jusqu'à six pouces de l'échelle, serait infailliblement tombé la tête la première à l'étage inférieur. Il alluma sa lanterne à celle de Monks, et, sans chercher à prolonger le moins du monde la conversation, il descendit en silence, suivi de sa femme : Monks se mit en route le dernier, après s'être arrêté sur les degrés pour s'assurer qu'il n'entendait pas d'autre bruit que celui de la pluie qui tombait à torrents, et de l'eau qui se brisait contre les pierres des fondations.

Ils traversèrent le rez-de-chaussée lentement et avec précaution, car Monks tressaillait rien qu'à voir son ombre, et M. Bumble, tenant sa lanterne à un pied du sol, marchait non seulement avec une prudence remarquable, mais encore d'un pas singulièrement léger pour un homme de sa corpulence. Il croyait voir partout quelque trappe secrète. Monks ouvrit doucement la porte par laquelle ils étaient entrés, échangea avec eux un léger signe de tête, et le digne couple se mit en route au milieu de la boue et des ténèbres.

Ils ne furent pas plutôt sortis que Monks, qui semblait avoir une invincible répugnance pour la solitude, appela un jeune garçon qui était resté caché quelque part en bas, le fit passer devant lui, la lanterne à la main, et regagna la chambre qu'il venait de quitter.

q

Deux heures environ avant l'entrevue racontée dans le chapitre précédent, M. Williams Sikes, qui venait de faire un somme, s'éveillait et demandait quelle heure il était.
La chambre de M. Sikes n'était plus une de celles qu'il avait occupées avant l'expédition de Chertsey, bien qu'elle fut dans le même quartier, et à peu de distance de son ancien logement. C'était une petite chambre mal meublée, où le jour ne pénétrait que par une lucarne pratiquée dans la toiture, et qui donnait sur une ruelle étroite et sale. Tout annonçait que depuis peu ce digne homme avait eu des revers. Peu ou point de meubles, absence totale de confort, disparition du linge et d'autres menus objets ; tout annonçait une situation extrêmement misérable, et la mine amaigrie et décharnée de M. Sikes lui-même aurait pleinement confirmé ces symptômes au besoin.

Le brigand était étendu sur le lit, enveloppé de sa grande redingote blanche en guise de robe de chambre ; sa pâleur cadavéreuse, son bonnet de nuit souillé, sa barbe de huit jours, ne contribuaient pas à l'embellir. Le chien s'était planté près du lit, tantôt regardant son maître d'un air pensif, tantôt dressant les oreilles et poussant un grondement sourd au moindre bruit dans la rue ou dans la maison. Près de la lucarne était assise une femme activement occupée à raccommoder un vieux gilet qui faisait partie du costume ordinaire du brigand ; elle était si pâle et si exténuée par les veillées et les privations, qu'il était difficile de la reconnaître pour cette même Nancy qui a déjà figuré dans cette histoire, autrement qu'à la voix, quand elle répondit à la question de M. Sikes.

« Sept heures viennent de sonner, dit-elle. Comment te trouves-tu ce soir, Guillaume ?

— Faible comme un enfant, répondit M. Sikes en jurant ; viens ici ; donne-moi la main, que je sorte de ce maudit lit, n'importe comment. »

La maladie n'avait pas adouci le caractère de M. Sikes : car, lorsque la jeune fille l'eut aidé à se lever et à gagner une chaise, il marmotta quelques imprécations sur sa maladresse, et la frappa.

« Tu pleurniches ? dit-il ; allons, ne reste pas là à larmoyer ; si tu n'as rien de mieux à faire, finis-en vite ; entends-tu ?

— Je t'entends, répondit la jeune fille en détournant la tête et en s'efforçant de rire ; quelle fantaisie t'es-tu donc mis en tête ?

— Oh ! tu changes de gamme, dit Sikes en voyant une larme s'arrêter tremblante dans l'œil de Nancy, et tu fais bien.

— Est-ce que tu veux dire par là que tu as envie de me maltraiter ce soir, Guillaume ? dit-elle en lui posant la main sur l'épaule.

— Pourquoi pas ? dit M. Bikes.

— Il y a tant de nuits, dit-elle d'un ton de tendresse féminine qui donnait même à la voix une certaine douceur ; il y a tant de nuits que je te veille, que je te soigne comme un enfant, et voici la première fois que je te vois revenir à toi ; tu ne m'aurais pas traitée comme tu viens de le faire, si tu y avais songé, n'est-ce pas ? Allons, allons, avoue que tu ne l'aurais pas fait.

— Eh bien, non, répondit M. Sikes, je ne l'aurais pas fait. Bon ! le diable m'emporte ! Voilà cette fille qui pleurniche encore !

— Ce n'est rien, dit-elle en se jetant sur une chaise ; n'aie pas l'air d'y faire attention, et ce sera bientôt passé.

— Qu'est-ce qui sera bientôt passé ? demanda M. Sikes de son ton bourru ; quelle sottise te passe encore par la tête ? Allons, debout, donne-toi du mouvement, et ne m'impatiente plus avec tes bêtises de femme. »

En toute autre circonstance, cette apostrophe et le ton dont elle était prononcée auraient atteint leur but ; mais la jeune fille, qui était réellement exténuée et à bout de forces, renversa sa tête sur le dos de la chaise et s'évanouit avant que M. Sikes eût eu le temps de proférer les jurements dont il avait coutume, en pareille occasion, d'appuyer ses menaces. Ne sachant pas que faire en une telle occurrence, il eut d'abord recours à quelques blasphèmes, et, voyant ce mode de traitement absolument sans influence, il appela au secours.

« Que se passe-t-il donc, mon ami ? dit le juif en ouvrant la porte.

— Occupez-vous un peu de cette fille ! dit Sikes avec impatience, au lieu de rester là à bavarder et à faire des mines. »

Fagin poussa un cri de surprise et s'empressa de secourir Nancy, tandis que John Dawkins (autrement dit le fin Matois), qui était entré derrière son respectable ami, déposait à terre un paquet dont il était chargé, et, saisissant une bouteille des mains de maître Charles Bates qui était sur ses talons, la débouchait en un clin d'œil avec ses dents, pour verser une partie du contenu dans la bouche de la pauvre fille évanouie, après avoir toutefois, crainte d'erreur, goûté lui-même la liqueur.

« Donne-lui de l'air avec le soufflet, Charlot, dit M. Dawkins ; et vous, Fagin, frappez-lui dans les mains, tandis que Guillaume va desserrer ses jupons. »

Ces divers secours, administrés avec une grande énergie, particulièrement l'exercice du soufflet, que maître Bates, chargé de l'exécution, semblait considérer comme une farce très amusante, ne tardèrent pas à produire l'effet qu'on en attendait. La jeune fille revint à elle peu à peu, se traîna vers une chaise placée près du lit, et se cacha la figure sur l'oreiller, laissant M. Sikes interpeller les nouveaux venus, surpris qu'il était de leur arrivée inattendue.

« Eh bien ! quel mauvais vent vous a poussé ici ? demanda-t-il à Fagin.

— Ce n'est pas un mauvais vent, mon cher, répondit le juif : car les mauvais vents n'amènent rien de bon, et moi, je vous ai

apporté quelque chose qui vous réjouira la vue. Matois, mon ami, ouvrez le paquet et donnez à Guillaume ces bagatelles pour lesquelles nous avons dépensé tout notre argent ce matin. »

Le Matois obéit aussitôt ; il ouvrit le paquet qui était assez gros, et enveloppé d'une vieille nappe ; puis il passa un à un les objets qu'il contenait à Charles Bates, qui les posait sur la table, en vantant à mesure leur rareté et leur excellence.

« En voilà un pâté de lapin, Guillaume ! s'écria-t-il en découvrant un énorme pâté ; des bêtes si délicates avec des membres si tendres, que les os mêmes fondent dans la bouche et qu'il n'y a que faire de les ôter ; une demi-livre de thé vert, si bon et si fort que, rien que de le jeter dans l'eau bouillante, il y a de quoi faire sauter le couvercle de la théière ; une livre et demie de cassonade qui n'a pas coûté de peine aux moricauds des îles pour le faire si bon que ça, non, c'est le chat ; deux petits pains de ménage si appétissants ; un fromage de Glocester premier choix, et, pour couronner le tout, quelque chose de si succulent, que vous n'avez jamais rien goûté de pareil. »

En même temps, à la fin de son panégyrique, Bates tirait d'une de ses larges poches une grande bouteille de vin soigneusement bouchée, tandis que M. Dawkins remplissait un verre de la liqueur qu'il avait apportée, et que le convalescent Sikes le vidait d'un trait sans la moindre hésitation.

« Ah ! dit le juif en se frottant les mains avec satisfaction ; ça va bien aller à présent, Guillaume, ça va bien aller.

— Ça va bien aller ! s'écria M. Sikes ; j'aurais eu le temps d'aller, en attendant, vingt fois dans l'autre monde, avant que vous fissiez rien pour me venir en aide. Qu'est-ce que cela signifie,

vieux fourbe que vous êtes, de laisser un homme dans cet état pendant trois semaines et plus ?

— L'entendez-vous ? dit le juif à ses élèves en haussant les épaules ; et nous qui lui apportons toutes ces belles choses !

— Ce n'est pas de cela que je me plains, reprit M. Sikes un peu radouci en jetant les yeux sur la table ; mais quelle excuse pouvez-vous invoquer pour m'avoir laissé ainsi malade et manquant de tout, et n'avoir pas fait plus attention à moi qu'à ce chien que voilà ? Éloigne-le, Charlot.

— Je n'ai jamais vu un chien aussi malin que celui-là, dit maître Bates en exécutant l'ordre de Sikes ; il vous flaire les vivres comme une vieille femme au marché. Il aurait fait fortune sur la scène, ce chien-là, et ressuscité le mélodrame par-dessus le marché.

— Pas tant de bruit, dit Sikes, comme le chien se retirait sous le lit en grondant avec colère : eh bien ! vieux misérable, qu'avez-vous à dire pour vous excuser ?

— J'ai été absent de Londres pendant plus d'une semaine, mon cher, répondit le juif.

— Et pendant l'autre quinzaine ? demanda Sikes ; pourquoi pendant quinze grands jours m'avez-vous abandonné sur mon grabat, comme un rat malade dans son trou ?

— Je n'ai pas pu faire autrement, Guillaume, répondit le juif ; je ne veux pas entrer dans de plus longs détails devant témoins ; mais je n'ai pas pu faire autrement, sur mon honneur.

— Sur votre quoi ? gronda Sikes d'un air de profond dégoût ; tenez, jeunes gens, coupez-moi une tranche de pâté, pour m'ôter ce goût-là de la bouche ; je sens que ça m'étoufferait.

— Ne vous faites pas de bile, mon cher, dit le juif d'un ton de soumission, je ne vous ai jamais oublié, Guillaume ; pas un instant, entendez-vous ?

— Oh ! sans doute, vous avez pensé à moi, répondit Sikes avec un sourire amer ; pendant que j'étais là sur mon lit avec le frisson et la fièvre, vous n'avez pas cessé de combiner des plans ; et Guillaume devait faire ceci, et cela, et encore autre chose, dès qu'il serait sur pied, et tout cela pour rien ; sans cette fille, je serais trépassé.

— Eh bien ! Guillaume, dit le juif en saisissant vivement cette phrase au passage ; sans cette fille, dites-vous ? Mais qui vous a fourni les moyens de l'avoir ainsi sous la main ? n'est-ce pas moi ?

— Pour ce qui est de cela, c'est bien la vérité ! dit Nancy en se rapprochant vivement. Allons ! en voilà assez ! finissons là ! »

L'intervention de Nancy fit prendre un autre tour à la conversation. Les jeunes gens, sur un léger signe du juif, se mirent à la faire boire, mais elle n'usa que modérément des liquides. Fagin, se laissant aller à une gaieté peu ordinaire, remit M. Sikes de meilleure humeur, en affectant de regarder ses menaces comme d'amusantes plaisanteries, et en riant de tout son cœur d'une ou deux grosses bouffonneries que celui-ci, après être retourné souvent à la bouteille, voulut bien faire par complaisance.

« Tout ceci est bel et bon, dit M. Sikes ; mais il faut que vous me donniez de l'argent ce soir.

— Je n'ai pas un sou sur moi, répondit le juif.

— Alors vous avez le magot chez vous, répliqua Sikes, et il me faut ma part.

— Le magot ! dit le juif en levant les mains ; il n'y a pas tant que vous…

— Je ne sais pas combien vous avez, dit M. Sikes, et peut-être que vous ne le savez pas vous-même, car il vous faudrait pas mal de temps pour tout compter ; mais il me faut de l'argent ce soir, et une somme ronde.

— Bon, bon, dit le juif en soupirant ; je vais envoyer tout de suite le Matois.

— Pas du tout, répondit M. Sikes ; le Matois est beaucoup trop matois : il oublierait de venir, il se perdrait en route, il tomberait dans quelque trappe tout exprès pour ne pas avoir seulement besoin d'inventer une excuse, si vous le chargiez de la commission. C'est Nancy qui va aller chercher l'argent dans votre tanière, pour plus de sûreté, et je ferai un somme en attendant. »

Après bien des discussions et des pourparlers, le juif réduisit la somme demandée de cinq livres sterling à trois livres quatre schellings six pence, en jurant ses grands dieux qu'il ne lui resterait plus que dix-huit pence. M. Sikes fit la remarque que, s'il était impossible d'obtenir davantage, il fallait bien se contenter du chiffre accordé, et Nancy se prépara à accompagner le juif jusque chez lui, tandis que le Matois et maître Bates serraient les vivres dans l'armoire. Le juif prit congé de son ami dévoué, et re-

vint au logis avec Nancy et les jeunes gens, tandis que M. Sikes s'étendait sur son lit et se disposait à faire un somme en attendant le retour de la jeune femme.

En arrivant à la demeure du juif, on trouva Tobie Crackit et M. Chitling en train de faire leur quinzième partie de cartes, que M. Chitling perdit, comme on peut le penser, avec sa quinzième et dernière pièce de six pence, au grand amusement de ses jeunes amis. M. Crackit, probablement un peu honteux d'être surpris à s'humaniser avec un individu si au-dessous de lui pour la position et les facultés intellectuelles, bâilla, demanda des nouvelles de M. Sikes, et mit son chapeau pour s'en aller.

« Il n'est venu personne, Tobie ? demanda le juif.

— Pas une âme, répondit M. Crackit en relevant son collet ; il y avait de quoi s'ennuyer à périr. Vous devriez me faire un beau cadeau, Fagin, pour me récompenser de garder la maison si longtemps. Je suis gros comme un juré, et j'aurais été dormir sur les deux oreilles, si je n'avais pas eu la bonté de rester pour distraire ce jeune novice. Je crève d'ennui, ma parole d'honneur. »

En même temps, M. Tobie Crackit, après toutes ces jérémiades, ramassa les enjeux, mit son gain dans la poche de son gilet d'un air dédaigneux, comme si cette menue monnaie était indigne d'un homme de son rang, et sortit avec une démarche si élégante et si distinguée, que M. Chitling, après avoir contemplé avec admiration ses jambes et ses bottes, jusqu'à ce qu'il les eût perdues de vue, déclara à la compagnie qu'il trouvait que ce n'était pas cher de faire sa connaissance à raison de quinze pièces de six pence l'entrevue, et qu'il ne se souciait pas plus de ce qu'il avait perdu que d'une chiquenaude.

« Quel drôle de corps vous faites, Tom ! dit maître Bates, que cette déclaration amusait beaucoup.

— Pas du tout, répondit M. Chitling ; n'est-ce pas, Fagin ?

— Vous êtes un charmant garçon, mon cher, dit le juif en lui frappant doucement sur l'épaule et en clignant de l'œil à ses autres élèves.

— Et M. Crackit est une fameuse lame, n'est-ce pas, Fagin ? demanda Tom.

— Sans doute, mon cher, répondit le juif.

— Et c'est une belle affaire que d'avoir fait sa connaissance, n'est-ce pas, Fagin ? poursuivit Tom.

— C'est évident, répondit le juif ; laissez-les dire. Ne voyez-vous pas qu'ils sont jaloux de ce qu'il ne se familiarise pas avec eux comme avec vous ?

— Ah ! dit Tom d'un air triomphant, voilà ce que c'est. Il m'a nettoyé, par exemple ; mais je puis aller réparer mes pertes quand je voudrai, n'est-ce pas, Fagin ?

— Sans doute, dit le juif, et le plus tôt sera le mieux, Tom. Je vous conseille d'y aller tout de suite et vivement. Matois, Charlot, vous devriez déjà être en campagne ; il est près de dix heures, et vous n'avez encore rien fait. »

Les jeunes garçons obéirent aussitôt, firent un signe de tête à Nancy, mirent leurs chapeaux et sortirent, non sans dépenser en route beaucoup d'esprit aux dépens de M. Chitling. Il n'y avait pourtant rien d'extraordinaire dans sa conduite. Combien de jeunes messieurs du bon ton payent plus cher que M. Chitling

pour se faire voir en bonne société, et combien d'élégants, qui forment cette bonne société, établissent leur réputation tout à fait sur le même pied que le fringant Tobie Crackit !

« Maintenant, Nancy, dit le juif dès qu'ils furent sortis, je vais vous compter la somme. Voici la clef d'un petit coffre où je serre le peu que me rapportent les jeunes gens ; je ne mets jamais mon argent sous clef, car je n'en ai pas, ma chère ; ah ! ah ! je voudrais bien en avoir à mettre sous clef. C'est un pauvre métier, Nancy, et bien ingrat ; mais j'aime à voir cette jeunesse autour de moi, et je passe par-dessus tout ça… Chut ! dit-il en cachant vivement la clef dans son sein ; qu'est-ce ? Écoutez ! »

La jeune fille, qui était assise devant la table, les bras croisés, ne parut nullement s'occuper de l'arrivée d'un nouveau venu, ni s'inquiéter de savoir qui ce pouvait être, jusqu'à ce que le son d'une voix d'homme frappât ses oreilles. À l'instant elle ôta son chapeau et son châle avec la rapidité de l'éclair, et les jeta sur la table. Quand le juif se retourna, elle se plaignit de la chaleur, d'un air de nonchalance qui contrastait singulièrement avec l'extrême promptitude du geste qu'elle venait de faire, et qui avait échappé à Fagin.

« Bah ! dit tout bas le juif, comme s'il était contrarié d'être dérangé, c'est l'homme que j'attendais plus tôt… Il descend l'escalier ; pas un mot de l'argent tant qu'il sera là, Nancy. Il ne restera pas longtemps : pas plus de dix minutes, ma chère. »

Le juif mit son doigt décharné sur ses lèvres et s'en alla vers la porte, la chandelle à la main, tandis qu'on entendait les pas d'un homme sur l'escalier ; le visiteur entra rapidement dans la

chambre, et se trouva près de la jeune fille avant d'avoir remarqué sa présence.

C'était Monks.

« C'est une de mes élèves, dit le juif en voyant que Monks reculait à la vue d'une figure étrangère. Ne bougez pas, Nancy. »

Celle-ci se rapprocha de la table, regarda Monks d'un air insouciant et détourna les yeux ; mais quand il se tourna vers le juif, elle lui lança un autre regard si perçant, si résolu, que, si un témoin eût pu voir ce changement de physionomie, il eût eu de la peine à croire que les deux regards vinssent de la même personne.

« Vous avez des nouvelles ? demanda le juif.

— Importantes, répondit Monks.

— Et… et bonnes ? demanda le juif en hésitant, comme s'il craignait de contrarier son interlocuteur par trop de vivacité.

— Pas mauvaises, répondit Monks en souriant ; j'ai bien manœuvré, cette fois… Je voudrais vous dire deux mots. »

La jeune fille se tenait contre la table et n'avait pas du tout l'air de vouloir quitter la chambre, quoiqu'elle vit bien que Monks la montrait du doigt au juif. Celui-ci, craignant peut-être qu'elle ne vînt à réclamer son argent, s'il cherchait à se débarrasser d'elle, fit signe à Monks de monter l'escalier et sortit avec lui. Nancy put entendre l'homme dire en montant les degrés :

« N'allons pas au moins dans cet infernal trou où vous m'avez déjà mené. »

Le juif se mit à rire, répondit quelques mots que la jeune fille ne put entendre, et, au craquement des marches dans l'escalier, elle comprit qu'il conduisait son compagnon au second étage.

Avant que le bruit de leurs pas eût cessé de se faire entendre, la jeune fille avait ôté ses souliers, ramené sa robe sur sa tête et, s'y cachant les bras, se tenait derrière la porte, écoutant avec une curiosité qui ne lui permettait pas même de respirer. Au moment où le bruit cessa, elle se glissa hors de la chambre, gravit l'escalier sans bruit, avec une incroyable légèreté, et disparut dans l'obscurité.

La chambre resta déserte pendant un quart d'heure environ ; la jeune fille redescendit du même pas aérien, et presque au même instant, on entendit descendre aussi les deux hommes ; Monks regagna aussitôt la rue, et le juif remonta pour chercher l'argent. Quand il rentra, Nancy mettait son châle et son chapeau et se préparait à sortir.

« Dieu ! Nancy, s'écria le juif en reculant d'un pas après avoir posé la chandelle sur la table, que vous êtes pâle !

— Pâle ? répéta-t-elle en mettant ses mains au-dessus de ses yeux comme pour regarder fixement le juif.

— Affreusement pâle, dit Fagin. Qu'est-ce que vous avez donc fait là, toute seule ?

— Rien, que je sache, répondit-elle négligemment ; c'est peut-être d'être restée immobile à cette place pendant si longtemps. Allons, voyons ! que je m'en aille : ça n'est pas dommage. »

Le juif lui compta la somme, en poussant un soupir à chaque pièce d'argent qu'il lui mettait dans la main, et ils se séparèrent

après avoir échangé le bonsoir.

Quand Nancy fut dans la rue, elle s'assit sur le pas d'une porte et parut pendant quelques instants complètement égarée et incapable de poursuivre sa route. Tout à coup elle se leva, et, s'élançant dans une direction tout opposée à celle du logement de Sikes, elle hâta le pas et finit par courir à toutes jambes ; épuisée de fatigue, elle s'arrêta pour reprendre haleine ; puis, comme si elle rentrait tout à coup en elle-même et déplorait l'impuissance où elle était de faire quelque chose qui la préoccupait, elle se tordit les mains et fondit en larmes.

Les larmes la soulagèrent peut-être, ou bien elle se résigna en sentant combien sa situation était désespérée ; elle revint sur ses pas, se mit à courir presque aussi vite dans la direction opposée, soit pour rattraper le temps perdu, soit pour faire trêve aux pensées qui l'obsédaient, et atteignit bientôt la demeure où le brigand l'attendait.

Si son extérieur trahissait quelque agitation, M. Sikes n'en fit pas la remarque en la voyant ; il lui demanda seulement si elle avait rapporté l'argent, et, sur sa réponse affirmative, il poussa un certain grognement de satisfaction, laissa tomber sa tête sur l'oreiller et continua son somme, que l'arrivée de Nancy avait interrompu.

Heureusement pour elle, Sikes, une fois en possession de l'argent, employa toute la journée du lendemain à boire et à manger, ce qui contribua singulièrement à lui adoucir le caractère ; aussi n'eut-il ni le temps ni l'envie de faire la moindre remarque sur le trouble et la distraction de sa compagne. Nancy, pourtant, avait l'air inquiet et agité d'une personne qui va risquer un de ces

coups hardis et périlleux auxquels on ne se résout qu'après une lutte violente. Le juif, avec son œil de lynx, aurait facilement reconnu ces symptômes et s'en serait alarmé ; mais Sikes n'était pas un finaud comme lui, et il ne montra d'autres soupçons que ceux qui tenaient à sa rude et grossière méfiance avec tout le monde. Il était d'ailleurs, contre son ordinaire, de bonne humeur ce jour-là, comme nous l'avons dit ; il ne vit donc rien de singulier dans ses manières et s'occupa si peu de Nancy, que le trouble de celle-ci eût pu être mille fois plus visible sans éveiller son attention.

À mesure que le jour baissait, l'agitation de Nancy augmentait ; quand la nuit fut venue, elle s'assit, attendant que le brigand aviné se fût endormi ; ses joues étaient si pâles, son œil si ardent, que Sikes lui-même s'en étonna.

Sikes, affaibli par la fièvre, était étendu dans son lit et buvait son grog pour se calmer ; c'était la troisième ou quatrième fois qu'il tendait son verre à Nancy, quand il fut frappé du changement qui s'était opéré en elle.

« Le diable m'emporte, dit-il en se soulevant sur son bras pour regarder en face la jeune fille, on dirait un revenant. Qu'as-tu ?

— Ce que j'ai ? répondit-elle. Rien. Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Qu'est-ce que c'est que ces bêtises-là ? fit Sikes en la secouant rudement par le bras. Hein ? qu'est-ce que ça veut dire ? À quoi penses-tu ? Allons ! Allons !

— À bien des choses, Guillaume, répondit la jeune fille toute frissonnante et se cachant le visage dans ses mains. Mais bah !

qu'est-ce que ça fait ? »

Ces mots furent prononcés d'un ton de gaieté feinte qui produisit sur Sikes une impression plus profonde que ne l'avaient fait les traits décomposés de la jeune fille.

« Écoute un peu, dit Sikes ; si tu n'as pas la fièvre, il se passe quelque chose de drôle dans l'air ; oui, quelque chose de mauvais. Tu n'irais pas par hasard… ? Ah bien oui ! n'y a pas de danger que tu fasses ça.

— Que je fasse quoi ?

— Non, non, dit Sikes en la regardant fixement et en se parlant à lui-même. N'y a pas de fille qui ait le cœur plus solide, ou il y a déjà trois mois que je lui aurais coupé le sifflet. C'est la fièvre qui la tient ! voilà la chose. »

Cette idée qu'elle avait la fièvre le rassura, et il avala d'un seul trait son verre ; puis, avec force jurons, il demanda sa médecine. La jeune fille s'élança avec promptitude et versa, en se détournant, la potion dans une tasse dont elle lui fit vider elle-même le contenu.

« Maintenant, dit le voleur, viens t'asseoir là, à côté de moi, et fais-moi une autre mine que ça, ou je t'arrangerai de façon que tu auras de la peine à te reconnaître dans la glace. »

Nancy obéit. Sikes lui serra la main dans la sienne et retomba sur son oreiller, les yeux fixés sur elle. Il les ferma, les rouvrit, les referma et les rouvrit de nouveau. Le brigand se retournait mal à l'aise ; il sommeillait deux ou trois minutes et s'éveillait avec un regard de terreur ; puis il resta les yeux fixes, et, encore sur son séant, il tomba tout à coup dans un lourd et profond sommeil. Sa

main lâcha celle de Nancy, son bras retomba languissamment ; il avait l'air d'un homme tombé dans une profonde catalepsie.

« Le laudanum a enfin produit son effet, murmura la jeune fille en quittant le chevet du lit. Peut-être est-il déjà trop tard. »

Elle mit en toute hâte son chapeau et son châle, non sans jeter de temps en temps un regard de crainte autour d'elle. En dépit de la liqueur soporifique, elle semblait s'attendre à tous moments à sentir sur son épaule la lourde main de Sikes. Enfin, elle se baissa doucement sur le lit, embrassa le voleur et, ouvrant sans bruit la porte de la chambre qu'elle referma avec la même précaution, elle sortit de la maison en courant.

Un veilleur de nuit criait neuf heures et demie au bout d'un sombre passage qu'elle avait à traverser pour gagner la grand-rue.

« La demie est-elle sonnée depuis longtemps ? demanda la jeune fille.

— L'heure va sonner dans un quart d'heure, dit l'homme en levant sa lanterne sur le visage de Nancy.

— Et il me faut au moins une heure pour y arriver », murmura Nancy en disparaissant avec la rapidité de l'éclair.

On fermait déjà les boutiques dans les petites rues qu'elle suivait pour se rendre de Spitalfields dans le West-End. L'horloge, en sonnant dix heures, accrut son impatience. Elle glissait sur le trottoir, coudoyant les passants de droite et de gauche, se heurtant contre la tête des chevaux, et traversait, sans s'inquiéter, des rues encombrées où une foule de gens attendaient avec impatience le moment de traverser comme elle.

« C'est une folle ! » disait-on en se retournant pour la regarder courir sur la chaussée.

Quand elle fut arrivée dans le beau quartier de la ville, les rues étaient en comparaison plus désertes, et sa course rapide sembla exciter plus de curiosité parmi les flâneurs au milieu desquels elle passait. Quelques-uns hâtaient le pas pour voir où elle se rendait si vite ; d'autres, qui avaient pris l'avance sur elle, se retournaient pour la regarder, étonnés de la voir marcher toujours aussi vite ; mais ils s'éloignaient l'un après l'autre. Quand elle eut atteint le lieu de sa destination, elle se trouvait tout à fait seule.

Elle s'arrêta devant un hôtel situé dans une de ces rues paisibles et bien habitées qui avoisinent Hyde-Park. Au moment où la brillante clarté du gaz qui éclairait la porte lui fit reconnaître la maison, onze heures sonnaient. Elle avait ralenti son pas un peu auparavant, d'un air irrésolu et ne sachant trop si elle devait avancer ; mais l'heure la décida et elle s'arrêta dans le vestibule. La loge du concierge était vide ; elle regarda autour d'elle avec incertitude et se dirigea du côté de l'escalier.

« Eh bien ! jeune fille, dit une femme de chambre à la mise coquette, ouvrant une porte derrière elle et la regardant, qui demandez-vous ?

— Une dame qui reste dans la maison.

— Une dame ! répliqua l'autre d'un air dédaigneux. Quelle dame, s'il vous plaît ?

— Mlle Maylie », dit Nancy.

La domestique qui, pendant ce temps, l'avait toisée des pieds à la tête, ne répondit que par un regard de vertueux dédain ; elle

appela un laquais pour lui répondre. Nancy fit à celui-ci la même question.

« Qui dois-je annoncer ? demanda le laquais.

— Mon nom est inutile.

— Ni le motif qui vous amène ?

— Non plus. Il faut que je voie cette dame.

— Allons, dit le domestique en la poussant vers la porte, finissons-en ; décampez, s'il vous plaît.

— En ce cas, il faudra que vous me portiez dehors, dit la jeune fille avec colère, et ce sera une besogne dont deux d'entre vous ne viendraient pas à bout, je vous en réponds. N'y a-t-il personne ici, dit-elle en regardant autour d'elle, qui veuille consentir à faire cette commission pour une pauvre malheureuse comme moi ? »

Cet appel produisit de l'effet sur un bon gros cuisinier qui, au milieu de quelques autres domestiques, regardait ce qui se passait ; il s'avança pour s'interposer.

« Faites sa commission, Joseph, voyons, dit-il.

— À quoi bon ? répliqua l'autre. Ne croyez-vous pas que mademoiselle va recevoir une créature comme ça, hein ? »

Cette allusion à la moralité douteuse de Nancy fit pousser à quatre servantes, témoins de la scène, des exclamations de pudeur révoltée.

« Une créature comme ça, disaient-elles, mais c'est la honte de notre sexe ; ça n'est bon qu'à être jeté sans pitié au chenil.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit la jeune fille en se retournant vers les domestiques, mais rendez-moi d'abord le service que je vous demande. Pour l'amour de Dieu, faites-le ! »

Le sensible cuisinier joignit ses instances à celles de Nancy, et le laquais qui avait paru le premier consentit à faire la commission.

« Que dirai-je ? fit-il, un pied sur la première marche de l'escalier.

— Vous direz qu'une jeune fille demande instamment à parler à Mlle Maylie en particulier, dit Nancy ; que si mademoiselle consent à entendre seulement un seul mot de ce qu'on a à lui dire, elle pourra après écouter le reste ou faire jeter la jeune fille à la porte comme une menteuse.

— Diable ! dit le laquais, comme vous y allez !

— Montez toujours, dit la jeune fille avec fermeté, que je sache la réponse. »

Le domestique monta rapidement l'escalier, et Nancy attendit, toute pâle et respirant à peine. Elle écouta, les lèvres tremblantes et d'un air de profond mépris, les propos outrageants des chastes servantes qui ne se gênaient pas dans leurs discours, surtout quand le domestique revint annoncer qu'elle pouvait monter.

« Ce n'est pas la peine d'être une honnête femme en ce monde, dit la première servante.

— Il paraît que le cuivre vaut mieux que l'or qui a passé au feu », dit la seconde.

La troisième se contenta de dire : « Ce que c'est que les grandes dames ! » Et la quatrième fit entendre un « fi donc ! » répété à l'unisson par le chœur des chastes Dianes, qui gardèrent ensuite le silence.

Sans s'occuper de tout cela, Nancy, le cœur plein de choses plus sérieuses, suivit toute tremblante le domestique, qui l'introduisit dans une petite antichambre éclairée par une lampe suspendue au plafond ; et là, s'étant retiré, il la laissa seule.

q

Chapitre 40 Étrange entrevue, qui fait suite au chapitre précédent.

La jeune fille avait traîné son existence dans les rues, dans les bouges et les repaires les plus dégoûtants de Londres ; mais il lui restait encore cependant quelque chose des sentiments de la femme. Quand elle entendit un pas léger s'approcher de la porte opposée à celle par laquelle elle était entrée, quand elle pensa au contraste frappant dont la petite chambre allait être témoin, elle se sentit accablée sous le poids de sa propre honte et recula ; elle semblait ne pouvoir supporter la présence de la personne qu'elle avait désiré voir.

Mais l'orgueil entra en lutte avec ces bons sentiments ! l'orgueil, vice inhérent aux êtres les plus bas et les plus dégradés aussi bien qu'aux natures les plus nobles et les plus élevées. L'infâme compagne des brigands et des scélérats, le rebut de leurs cloaques impurs, la complice de tous ces habitués des prisons et

des bagnes, cette femme qui vivait à l'ombre du gibet, cette créature avilie avait encore trop de fierté pour laisser percer un sentiment d'émotion qu'elle regardait comme une faiblesse. Et pourtant, ce sentiment était le seul lien qui la rattachât encore à son sexe, dont sa vie de débauche avait effacé le caractère dès sa plus tendre enfance.

Elle releva assez les yeux pour s'apercevoir que la figure qui était devant elle était celle d'une gracieuse et belle jeune fille ; puis elle les baissa aussitôt, et secouant la tête en affectant la plus grande insouciance, elle dit :

« Il est bien difficile de pénétrer jusqu'à vous, mademoiselle. Si je m'étais fâchée, si j'étais partie comme beaucoup d'autres l'auraient fait, vous en auriez eu du regret un jour et pour cause.

— Je suis désolée qu'on vous ait mal reçue, répliqua Rose. N'y pensez plus. Mais dites-moi ce qui vous amène ; c'est bien à moi que vous vouliez parler ? »

Le ton bienveillant qui accompagna cette réponse, la voix douce et les manières affables de la jeune fille, qui ne trahissaient ni fierté ni mécontentement, frappèrent Nancy de surprise, et elle fondit en larmes.

« Oh ! mademoiselle, mademoiselle, dit-elle en se cachant avec désespoir la figure dans les mains, s'il y en avait plus comme vous, il y en aurait moins comme moi. Oh ! oui, bien sûr !

— Asseyez-vous, dit Rose avec empressement, vous me faites de la peine. Si vous êtes pauvre et malheureuse, ce sera pour moi un véritable bonheur que de venir à votre aide de tout mon pouvoir, croyez-le bien, et asseyez-vous, je vous en prie.

— Non, laissez-moi debout, mademoiselle, dit-elle en pleurant encore, et ne me parlez pas avec tant de bonté avant de me connaître… Il se fait tard… Cette porte… est-elle fermée ?

— Oui, dit Rose, qui recula de quelques pas, comme pour être plus à portée de demander du secours à l'occasion. Pourquoi cette question ?

— Parce que, dit la jeune fille, je vais mettre ma vie et celle de bien d'autres entre vos mains. C'est moi qui ai reconduit de force le petit Olivier chez le vieux Fagin, le juif, le soir que l'enfant a quitté Pentonville.

— Vous ? dit Rose Maylie.

— Moi-même. Je suis la misérable créature dont vous avez entendu parler. C'est moi qui vis au milieu des brigands ; jamais, aussi loin que vont mes souvenirs, je n'ai eu d'autre existence ! Jamais je n'ai entendu de plus douces paroles que celles qu'ils m'ont adressées ! Que Dieu ait pitié de moi ! Ne cherchez pas à cacher l'horreur que je vous inspire, mademoiselle. Je suis plus jeune que je ne le parais, mais ce n'est pas la première fois que je fais peur ! Les pauvresses mêmes reculent quand je passe près d'elles dans la rue.

— Quelles affreuses choses me dites-vous là ! dit Rose, en s'éloignant involontairement de cette étrange femme.

— Ô chère demoiselle ! s'écria la jeune fille, remerciez le ciel à genoux de ce qu'il vous a donné des amis pour surveiller et soigner votre enfance ! Remerciez-le bien de ne vous avoir pas exposée au froid, à la faim, à une vie de désordre et de débauche, et à quelque chose de pire encore, comme cela m'est arrivé à moi, de-

puis le berceau. Oui, depuis le berceau, je peux bien le dire. Le ruisseau d'une allée, voilà mon berceau, et probablement ce sera aussi mon lit de mort.

— Vous m'affligez dit Rose d'une voix émue et saccadée ; mon cœur se serre, rien qu'à vous entendre.

— Soyez bénie pour votre bonté ; si vous saviez ce que je suis parfois, vous me plaindriez bien davantage. Mais je me suis échappée d'entre les mains de ceux qui ne manqueraient pas de me tuer, s'ils me savaient ici ; je me suis échappée pour vous révéler ce que je leur ai entendu dire. Connaissez-vous un homme appelé Monks ?

— Non, dit Rose.

— Il vous connaît, lui ; il savait que vous étiez ici, car c'est en lui entendant donner votre adresse que j'ai pu arriver jusqu'à vous.

— Jamais je n'ai entendu prononcer ce nom-là.

— C'est qu'alors il a changé de nom chez nous, reprit la jeune fille ; je m'en étais déjà plus que doutée. Il y a quelque temps (peu de jours après qu'on eut introduit Olivier dans votre maison cette fameuse nuit du vol), j'ai entendu une conversation entre cet homme, dont je me méfiais déjà, et Fagin ; un soir qu'ils étaient ensemble, j'ai découvert que Monks… donc, comme nous l'appelons, mais que vous…

— Oui, oui, dit Rose, je sais… après…

— Que Monks l'avait vu par hasard le jour où nous l'avons perdu pour la première fois, et qu'il l'avait aussitôt reconnu pour

l'enfant qu'il cherchait. Pourquoi le cherchait-il, c'est ce que je ne me suis pas expliqué. Il a conclu avec Fagin un marché, par suite duquel celui-ci avait droit à une certaine somme dans le cas où il rattraperait Olivier ; et la somme devait être plus forte, s'il en faisait un voleur. Monks en demandant cela avait un dessein à lui.

— Et quelle était son intention ? demanda Rose.

— C'est ce que j'espérais savoir, dit la jeune fille, lorsqu'il aperçut mon ombre sur la muraille, et, à ma place, je vous jure qu'il n'y en aurait pas eu beaucoup qui auraient pu se sauver comme je l'ai fait. Enfin, j'ai pu m'échapper ; mais je ne l'ai plus revu qu'hier soir.

— Et qu'arriva-t-il alors ?

— Eh bien, voilà, mademoiselle. Hier soir donc, il est revenu, comme l'autre jour ; ils sont encore montés tous les deux dans la chambre d'en haut. Par exemple, je me suis bien arrangée de manière à n'être pas trahie par mon ombre, et j'ai écouté à la porte. Voici les premiers mots que j'ai entendu dire à vue : « Ainsi les seuls témoignages qui prouvent l'identité de l'enfant sont au fond de la rivière, et la vieille sorcière qui les a reçus des mains de la mère est, Dieu merci, en train de pourrir dans son cercueil. » Et là-dessus, ils se sont mis à rire et à dire qu'ils avaient fait un fameux coup. Monks en parlant de l'enfant avait un air furieux ; il disait que, bien qu'il fût parvenu sans risque à se rendre maître de l'argent du petit diable, il aurait été encore plus tranquille, s'il l'avait eu autrement. « Ô la bonne plaisanterie, dit-il, si nous pouvions donner un démenti aux espérances orgueilleuses qui ont dicté le testament du père, en promenant le petit drôle dans toutes les prisons de Londres, en le faisant pendre même pour

quelque crime capital ! ça ne vous serait pourtant pas difficile, Fagin, et vous en retirerez un bon profit encore. »

— Qu'est-ce que tout cela ? dit Rose.

— La vérité, mademoiselle, quoiqu'elle sorte de ma bouche, répliqua la jeune fille. Puis, il ajouta, en proférant des jurons qui auraient bien surpris vos oreilles, mais auxquels les miennes ne sont que trop accoutumées, que, s'il pouvait assouvir sa haine par la mort de l'enfant sans risquer sa peau, il n'hésiterait pas ; mais que, puisque la chose était impossible, il le surveillerait de près, et que s'il avait le malheur de vouloir tirer avantage de sa naissance et de son histoire, il saurait bien lui mettre des bâtons dans les roues. « Bref, Fagin, dit-il, tout juif que vous êtes, vous n'avez pas encore de votre vie tendu de piège comme celui dans lequel je vais prendre mon jeune frère Olivier. »

— Son frère ! s'écria Rose.

— Voilà ses propres paroles, dit Nancy, qui promenait autour d'elle des regards inquiets, depuis le commencement de la conversation, car elle croyait toujours voir Sikes à côté d'elle. Ce n'est pas tout, quand il s'est mis à parler de vous et de l'autre dame, il a ajouté qu'on dirait que le ciel ou plutôt le diable conspirait contre lui, puisque Olivier était tombé entre vos mains ; ensuite il est parti d'un éclat de rire en disant qu'à quelque chose malheur est bon : car, pour savoir qui est ce petit épagneul à deux pattes qu'elle a avec elle, elle donnerait (c'est de vous qu'il parlait) je ne sais combien de mille livres sterling si elle les avait.

— Vous ne croyez pas qu'il ait parlé sérieusement, n'est-ce pas ? dit Rose en pâlissant.

— Jamais on n'a parlé plus sérieusement qu'il ne le fit, répliqua la jeune fille en secouant la tête. Il parle très sérieusement quand il déteste. J'en connais qui font pis que lui, et cependant je préférerais les entendre douze fois plutôt que lui une. Il commence à se faire tard, et je veux revenir à la maison avant qu'on se doute de mon escapade. Il faut que je m'en aille au plus vite.

— Mais que puis-je faire ? dit Rose. Sans vous, comment profiter de l'avis que vous venez de me donner ? Vous en aller ! mais vous voulez donc retourner au milieu de ces bandits que vous m'avez dépeints sous des couleurs si terribles ? Attendez. À côté, dans la chambre voisine, il y a un monsieur que je puis faire venir à l'instant même : répétez-lui ce que vous venez de me dire, et, avant une demi-heure, on vous conduira dans un endroit où vous serez en sûreté.

— Non, dit la jeune fille, je veux partir. Il faut que je m'en retourne, parce que… Mais comment dire de semblables choses à une demoiselle vertueuse comme vous ? Parce que, au nombre de ces hommes dont je vous ai parlé, il y en a un… le plus terrible de tous, que je ne puis quitter ; je ne l'abandonnerais jamais, dût-on me promettre de m'arracher à l'existence que je mène maintenant.

— Votre intervention en faveur de ce cher enfant, dit Rose ; votre démarche dans cette maison où vous vous êtes risquée pour me dire ce que vous avez entendu ; votre attitude qui me fait croire à la sincérité de vos paroles ; votre repentir ; enfin le sentiment que vous avez de votre honte, tout me porte à espérer qu'il y a encore de la ressource chez vous. Oh ! je vous en supplie, dit avec force la jeune fille en joignant les mains, tandis que ses larmes arrosaient son visage, ne soyez pas sourde aux supplica-

tions d'une personne de votre sexe, la première, oui… la première, je pense, qui ait jusqu'ici fait résonner à vos oreilles des paroles de sympathie et de commisération. Écoutez ma voix, et laissez-moi vous sauver pour un meilleur avenir.

— Mademoiselle, s'écria Nancy en tombant à genoux, vous êtes un ange de douceur ; c'est la première fois que j'entends d'aussi bonnes paroles. Hélas ! que ne les ai-je entendues il y a quelques années ! elles m'auraient détournée du vice et du malheur ; mais maintenant il est trop tard, il est trop tard !

— Il n'est jamais trop tard, dit Rose, pour le repentir et l'expiation.

— Oh ! si, s'écria la jeune fille en proie aux tortures de sa conscience, il est trop tard ! Je ne puis le quitter maintenant ! Je ne veux point causer sa mort !

— Comment pourriez-vous la causer ? demanda Rose.

— Rien ne pourrait le sauver, dit Nancy, si je disais à d'autres ce que je vous ai raconté ; si je les faisais prendre, sa mort serait certaine ! C'est le plus déterminé… et il a commis de telles atrocités !

— Est-il possible, s'écria Rose, que pour un tel homme vous renonciez à l'espérance d'une vie meilleure et à la certitude d'une délivrance immédiate ? C'est de la folie !

— Je ne sais ce que c'est, répondit la jeune fille ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il en est ainsi, et je ne suis pas la seule comme cela, il y en a des centaines aussi misérables, aussi dégradées que moi. Il faut que je m'en retourne. Je ne sais si Dieu veut me punir du mal que j'ai fait… mais quelque chose m'attire vers cet

homme, malgré les souffrances et les mauvais traitements qu'il me fait endurer ; et, quand même je devrais mourir de sa main, j'irais encore le rejoindre.

— Que faire ? dit Rose. Je ne dois pourtant pas vous laisser partir ainsi.

— Si, mademoiselle ; vous le devez et vous me laisserez partir, répondit la jeune fille en se relevant. Vous ne me retiendrez pas, car je me suis fiée à votre bonté sans exiger de serment, comme j'aurais pu le faire.

— Quel usage voulez-vous que je fasse alors de vos révélations ? dit Rose. Il faut pénétrer ce mystère ; autrement, comment le secret que vous m'avez confié pourrait-il être utile à Olivier, que vous voulez servir ?

— Vous devez avoir quelqu'un à mettre dans la confidence, un ami qui pourra vous conseiller ?

— Mais où pourrai-je vous revoir au besoin ? demanda Rose. Je ne veux pas savoir où demeurent ces affreuses gens… mais dites-moi quand et où je pourrai vous revoir.

— Eh bien, fit la jeune fille, voulez-vous me promettre de garder fidèlement mon secret et de venir seule ou accompagnée de votre confident à la condition qu'on ne me surveillera pas, qu'on ne me suivra pas ?

— Je vous le jure, répondit Rose.

— Tous les dimanches soir, dit la jeune fille sans hésiter, de onze heures à minuit, je me promènerai sur le pont de Londres, si je vis encore !

— Attendez encore un instant, interrompit Rose en voyant la jeune fille se hâter de gagner la porte. Songez encore une fois à votre position et à l'occasion qui se présente à vous d'en sortir. Vous avez droit à toutes mes sympathies, non seulement parce que vous êtes venue de vous-même me faire cette confidence, mais encore parce que vous êtes une femme presque irrévocablement perdue. Voulez-vous rejoindre cette bande de voleurs, et surtout cet homme, quand un mot, un seul mot peut vous sauver ? Quel est donc le charme irrésistible qui vous attire dans cette société-là pour vous attacher à une vie d'opprobre et de misère ? Quoi ! je ne trouverai pas dans votre cœur la moindre fibre sensible ! Je ne trouverai rien qui puisse vous arracher à cette terrible fascination !

— Quand de jeunes demoiselles aussi belles, aussi bonnes que vous, donnent leur cœur, reprit avec fermeté Nancy, l'amour peut les entraîner loin. Oui, il peut vous entraîner vous-même, qui avez une demeure, des amis, des admirateurs, tout ce qui peut séduire. Quand des femmes comme moi, qui n'ont d'autre asile assuré qu'un cercueil, d'autre ami dans la maladie ou la mort que les servantes d'un hospice ; quand ces femmes-là ont livré leur cœur impur à un homme ; que cet homme leur tient lieu de parents, de demeure, d'amis ; que cet amour a jeté une lueur sur leur misérable existence, qui peut espérer les guérir ? Plaignez-nous, mademoiselle… plaignez-nous d'être encore femmes par ce sentiment ; plaignez-nous, car un arrêt terrible a changé en tourments et en souffrances ce qui devait faire notre consolation et notre orgueil.

— Voyons, dit Rose après un moment de silence, vous accepterez toujours bien quelque peu d'argent qui puisse vous permettre

de vivre honnêtement… au moins jusqu'à ce que nous nous revoyions ?

— Non, pas un penny, répliqua la jeune fille en lui disant adieu de la main.

— Ne repoussez pas ce que je veux faire pour vous secourir, dit Rose avec un geste bienveillant. Je voudrais vous être utile.

— La meilleure manière de m'être utile, dit Nancy en se tordant les mains, serait de m'arracher la vie d'un seul coup. J'ai, ce soir, senti plus cruellement que jamais toute mon infamie, et ce serait déjà quelque chose que de ne pas mourir dans le même enfer où j'ai passé ma vie. Que le ciel vous bénisse, bonne demoiselle, et vous envoie autant de bonheur que je me suis attiré de honte ! »

En disant ces mots, la malheureuse sanglotait. Elle sortit, laissant Rose accablée par cette étrange entrevue ; elle se croyait le jouet d'un rêve ; elle retomba sur une chaise et chercha à rassembler ses pensées confuses.

q

Chapitre 41 Qui montre que les surprises sont comme les malheurs ; elles ne viennent jamais seules.

Rose, il faut l'avouer, était dans une situation singulièrement difficile. En même temps qu'elle éprouvait le plus vif désir de percer le voile qui enveloppait l'histoire d'Olivier, elle ne pouvait s'em-

pêcher de tenir religieusement cachée la confidence que cette misérable femme avec laquelle elle venait de s'entretenir, avait remise à sa foi de jeune fille candide et innocente. Les paroles de cette femme, ses manières, avaient d'ailleurs touché le cœur de Rose Maylie ; le désir qu'elle avait de ramener au repentir et à l'espérance cette malheureuse créature, se confondait dans son cœur avec l'amour qu'elle avait voué au jeune Olivier, et ce désir n'était ni moins ardent ni moins sincère.

On avait résolu de ne rester que trois jours à Londres avant de se mettre en route pour aller passer quelques semaines dans un port de mer éloigné. On était encore au premier jour : minuit allait sonner. Quelle détermination prendre dans un délai de vingt-quatre heures ? D'un autre côté, comment ajourner le voyage sans éveiller le soupçon ?

M. Losberne était avec Rose et sa tante, et devait rester encore les deux jours suivants ; mais Rose connaissait trop bien le caractère emporté de cet excellent ami ; elle ne pouvait se dissimuler avec quelle colère il apprendrait les détails de l'enlèvement d'Olivier ; et puis, comment lui confier ce secret, sans avoir personne pour la seconder dans ses prières en faveur de la pauvre femme ? c'étaient autant de raisons pour prendre aussi les précautions les plus minutieuses avant de rien confier à Mme Maylie, qui n'aurait pas manqué d'en conférer aussitôt avec le bon docteur. Quant à consulter un homme de loi, lors même qu'elle aurait su la marche à suivre, c'était un moyen auquel il ne fallait pas songer, pour les mêmes raisons. Un moment, l'idée lui vint de s'en ouvrir à Henry ; mais cette pensée réveilla le souvenir de leur dernière entrevue ; elle ne crut pas de sa dignité de le rappeler,

puisque (et à cette pensée ses yeux se mouillèrent de larmes) il pouvait avoir appris à l'oublier et à vivre plus heureux sans elle.

Agitée par toutes ces réflexions et rejetant chaque expédient à mesure qu'il s'offrait à son esprit, Rose passa la nuit sans dormir, en proie à mille inquiétudes. Le lendemain, après avoir bien réfléchi, et ne sachant plus que faire, elle se détermina à consulter Henry.

« S'il lui est pénible de revenir ici, pensait-elle, ce sera encore bien plus pénible pour moi de l'y voir. Mais reviendra-t-il ? peut-être que non. Qui sait s'il ne se contentera pas d'écrire ? ou bien, en supposant qu'il vienne lui-même, s'il n'évitera pas de me rencontrer, comme il l'a fait quand il est parti ? Je ne l'aurais jamais cru, mais cela a peut-être mieux valu pour tous les deux. »

En ce moment, Rose laissa tomber sa plume et se détourna, comme si elle eût craint de laisser voir ses larmes à la feuille même qui allait se faire le messager fidèle de son secret.

Déjà plusieurs fois elle avait pris et déposé sa plume, fait et refait dans sa tête la première ligne de sa lettre sans en écrire un seul mot, quand Olivier, qui s'était promené dans les rues, escorté de M. Giles, entra en courant dans la chambre et tout essoufflé. Son agitation semblait présager un nouveau sujet d'alarme.

« Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? pourquoi cet air bouleversé ? demanda Rose en s'avançant à sa rencontre.

— Je ne sais ; mais il me semble que j'étouffe, répliqua Olivier. Bon Dieu ! quand je pense que je vais enfin le revoir et que vous aurez la preuve certaine que tout ce que je vous ai dit était la vérité !

— Je n'ai jamais cru que vous m'ayez dit autre chose que la vérité, dit Rose, cherchant à le calmer. Mais encore qu'y a-t-il ? de qui voulez-vous parler ?

— Ah ! le monsieur ! vous savez… dit Olivier, articulant à peine les mots ; vous savez bien le monsieur qui a été si bon pour moi, M. Brownlow, dont nous avons si souvent parlé…

— Où l'avez-vous vu ?

— Il descendait de voiture, reprit Olivier en répandant des larmes de bonheur, et il entrait dans une maison. Je n'ai pas pu lui parler… je n'ai pas pu lui parler, parce qu'il ne me voyait pas, et que je tremblais si fort, si fort que je ne me sentais pas la force d'aller jusqu'à lui. Mais Giles a demandé pour moi si c'était bien là qu'il restait ; on a répondu que oui. Tenez, dit Olivier en ouvrant un chiffon de papier, voici son adresse… J'y cours tout de suite. Ô mon Dieu ! mon Dieu ! quand je vais être devant lui, et que j'entendrai encore sa voix, qu'est-ce que je vais devenir ? »

Rose, tout abasourdie de ces paroles et de ces exclamations de joie incohérentes, lut sur l'adresse, Craven-Street dans le Strand, et se promit aussitôt de mettre cette découverte à profit.

« Allons, vite, dit-elle, qu'on aille chercher un fiacre, et préparez-vous à m'accompagner ; je suis à vous dans une minute. Je vais seulement avertir ma tante que nous sortons pour une heure, et soyez prêt le plus vite possible. »

Olivier ne se le fit pas dire deux fois, et en moins de cinq minutes, Rose et lui étaient sur le chemin de Craven-Street. Quand ils furent arrivés, Rose laissa Olivier dans la voiture, sous prétexte de préparer le vieillard à le recevoir ; puis envoyant sa carte

par le domestique, elle demanda à voir M. Brownlow pour affaires urgentes. Le domestique revint bientôt lui dire de monter. Rose le suivit à l'étage supérieur, où elle fut présentée à un monsieur âgé, d'un abord agréable, et portant un habit vert-bouteille. À une petite distance, était assis un autre vieillard portant guêtres et culotte de nankin. Il n'avait pas l'abord très agréable, celui-là ; ses deux mains étaient appuyées sur une grosse canne, et son menton sur ses deux mains.

« Ah ! mon Dieu ! je vous demande pardon, mademoiselle, dit le monsieur en habit vert-bouteille, qui se leva promptement en la saluant avec la plus grande politesse… je croyais avoir affaire à quelque importun qui… je vous en prie, excusez-moi. Asseyez-vous donc, s'il vous plaît.

— M. Brownlow, je présume, monsieur, dit Rose en promenant son regard du pantalon de nankin à l'habit vert-bouteille.

— C'est en effet mon nom ; monsieur est mon ami. M. Grimwig. Grimwig, voulez-vous avoir la bonté de nous laisser quelques minutes ?

— Je crois, interrompit miss Maylie, que, dans l'état actuel des choses, monsieur peut sans inconvénient assister à notre entrevue. Si je suis bien informée, il connaît l'affaire dont je désire vous entretenir. »

M. Brownlow inclina la tête. Quant à M. Grimwig, il se leva roide comme sa canne, fit un salut, et retomba non moins roide sur sa chaise.

« Je vais certainement vous surprendre, dit Rose, naturellement embarrassée ; mais vous avez déjà montré beaucoup de

bienveillance et de bonté pour un jeune enfant que j'affectionne, et je suis certaine d'exciter votre intérêt en vous donnant de ses nouvelles.

— Ah bah ! dit M. Brownlow.

— Je veux parler d'Olivier Twist, répliqua Rose. Vous avez su comment… »

À peine Rose eut-elle laissé échapper de ses lèvres le nom d'Olivier Twist, que M. Grimwig, qui avait fait semblant de se plonger dans la lecture d'un in-folio, placé sur la table, le referma avec grand bruit et retomba sur le dos de sa chaise, ne laissant voir sur son visage d'autre expression que celle de la plus grande stupéfaction. Pendant longtemps, il demeura l'œil fixe ; puis, comme s'il eût rougi de trahir une si grande émotion, il fit un effort pour ainsi dire convulsif pour se renfoncer dans sa première attitude ; alors il regarda fixement devant lui, et fit entendre un long et sourd sifflement qui, au lieu de se répandre dans l'espace, alla mourir dans les profondeurs les plus secrètes de son estomac.

M. Brownlow ne fut pas moins surpris, mais son étonnement ne se trahit pas d'une manière aussi excentrique. Il rapprocha sa chaise de miss Maylie et lui dit :

« Je vous en prie, ma chère demoiselle, laissez de côté cette bonté, cette bienveillance dont vous parlez, et que toute autre personne ignore. Si vous avez à donner des preuves qui puissent modifier l'opinion défavorable que j'ai eue du pauvre enfant, au nom du ciel ! donnez-les-moi bien vite.

— C'est un mauvais drôle, j'en mangerais ma tête que c'est un mauvais drôle, grommela entre ses dents M. Grimwig, impassible comme un ventriloque.

— C'est une âme noble et généreuse, dit Rose en rougissant, et Celui qui a jugé à propos de lui envoyer des épreuves au-dessus de son âge a mis dans son cœur des sentiments qui feraient honneur à bien des gens qui ont six fois son âge.

— Je n'ai que soixante et un ans, s'il vous plaît, dit M. Grimwig, toujours impassible. Et comme, à moins que le diable ne s'en mêle, votre Olivier n'a pas moins de douze ans, je ne vois pas à qui peut s'appliquer votre observation.

— Ne faites pas attention à mon ami, miss Maylie, dit M. Brownlow ; il ne pense pas ce qu'il dit.

— Si vraiment, grogna M. Grimwig.

— Non, il ne le pense pas, dit M. Brownlow en se levant avec impatience.

— J'en mangerais ma tête qu'il le pense, grommela encore M. Grimwig.

— Il mériterait bien, alors, qu'on la lui cassât, sa tête, dit M. Brownlow.

— Ah ! pour le coup, il serait bien curieux de voir ça », répondit M. Grimwig en frappant le plancher de sa canne.

Arrivés à ce point, les deux vieux amis prirent chacun de leur côté une prise de tabac ; après quoi ils se donnèrent une poignée de main, suivant leur coutume invariable.

« Maintenant, miss Maylie, dit M. Brownlow, revenons au sujet qui intéresse si fort votre bon cœur. Veuillez me raconter ce que vous savez du pauvre enfant. Permettez-moi, toutefois, de vous dire auparavant que j'avais épuisé tous les moyens de le découvrir, et que, depuis mon absence de ce pays, l'idée qu'il m'en avait imposé et qu'il avait été poussé par ses complices à me voler, s'est considérablement modifiée. »

Rose, qui avait eu le temps de rassembler ses pensées, raconta simplement et en quelques mots tout ce qui était arrivé à Olivier, depuis qu'il avait quitté la maison de M. Brownlow. Elle se réserva toutefois en particulier à ce gentleman les révélations de Nancy, et elle termina en l'assurant que le seul chagrin de l'enfant, depuis plusieurs mois, avait été de ne pouvoir rencontrer son ancien bienfaiteur et ami.

« Dieu soit loué ! dit le vieux gentleman ; c'est un grand bonheur pour moi, vraiment un grand bonheur. Mais vous ne m'avez pas encore dit où il est maintenant, miss Maylie. Pardonnez-moi ce reproche ; mais pourquoi ne l'avoir pas amené ?

— Il attend à la porte, dans une voiture, répondit Rose.

— À ma porte ! » s'écria le vieux gentleman. Et le voilà s'élançant hors de la chambre, dégringolant l'escalier ; en un instant, il était sur le marchepied, et bientôt dans la voiture.

Quand la porte de la chambre se fut refermée derrière lui, M. Grimwig releva la tête et, se renversant sur le dos de sa chaise, fit avec l'un des pieds trois tours sur lui-même, aidé de la table et de sa canne. Après avoir exécuté cette évolution, il se leva, fit clopin-clopant une douzaine de fois le tour de la chambre et, s'arrêtant tout d'un coup devant Rose, il l'embrassa sans plus de façon.

« Chut ! dit-il en voyant la demoiselle se lever toute alarmée de cet étrange procédé, n'ayez donc pas peur, petite. Je suis assez vieux pour être votre grand-père. Vous êtes une gentille demoiselle. Je vous aime. Mais les voici. »

En effet, juste au moment où, par une habile conversion de gauche à droite, il se replantait sur sa chaise, M. Brownlow revint accompagné d'Olivier, auquel M. Grimwig fit un gracieux accueil. Quand Rose Maylie n'aurait pas eu d'autre récompense de ses soins et de sa sollicitude pour le jeune Olivier que le bonheur qu'elle éprouva en ce moment, elle se serait crue bien payée de ses peines.

« Mais, au fait, il y a encore quelqu'un qui ne doit pas être oublié, fit M. Brownlow qui tira la sonnette. Envoyez dire à Mme Bedwin de venir, s'il vous plaît. »

La vieille femme de charge se rendit en toute hâte à cet appel, et, ayant fait une révérence, à la porte, elle attendit des ordres.

« Eh bien ! vous devenez donc tous les jours de plus en plus aveugle, Bedwin ? dit M. Brownlow d'un ton brusque.

— Oui, monsieur, répondit la vieille. À mon âge, la vue ne s'améliore pas.

— Ce n'est pas nouveau, ce que vous nous dites là, répliqua M. Brownlow. Et bien ! mettez vos lunettes ; je veux voir si vous devinerez pourquoi je vous ai fait venir. »

La vieille se mit à fouiller quelque temps dans sa poche pour trouver ses lunettes ; mais Olivier, dans son impatience, ne put attendre la fin de cette nouvelle épreuve, et, obéissant à sa première impulsion, il s'élança dans ses bras.

« Dieu me pardonne ! s'écria la vieille en l'embrassant, c'est mon bon petit enfant !

— Ma bonne et vieille amie ! s'écria Olivier.

— Je savais bien qu'il reviendrait, dit la vieille en le tenant dans ses bras. Comme il a bonne mine ! Ne dirait-on pas, à le voir si bien vêtu, que c'est un petit monsieur ? Où donc êtes-vous allé pendant tout ce temps-là ? C'est toujours la même douceur de physionomie, mais moins pâle ! la même bonté dans les yeux, mais moins tristes ! Je ne les ai jamais oubliés, ses yeux, ni sa bonne figure, ni son aimable sourire : tous les jours je me le figurais, ce cher petit, à côté de mes autres enfants qui sont morts ! J'étais encore jeune alors ! »

Pendant ce temps-là, tantôt elle s'éloignait d'Olivier pour mesurer de combien il avait grandi, tantôt elle le serrait contre son sein, lui passant avec amour les mains dans les cheveux, riant et pleurant tour à tour, penchée sur son épaule.

M. Brownlow, laissant Mme Bedwin et Olivier causer à loisir, passa dans une autre pièce, et là il apprit de Rose tous les détails relatifs à son entrevue avec Nancy, détails qui lui causèrent une grande surprise en même temps qu'une grande inquiétude. Rose expliqua pourquoi, au premier abord, elle n'avait pas voulu confier le secret à M. Losberne ; M. Brownlow jugea qu'elle avait agi avec prudence, et résolut sur-le-champ d'avoir un entretien sérieux avec le digne docteur à ce sujet. Voulant mettre ce dessein à exécution le plus tôt possible, il décida qu'il se rendrait à l'hôtel pendant la matinée et que Mme Maylie serait informée avec précaution de tout ce qui se serait passé. Ces préliminaires arrangés, Rose et Olivier retournèrent à la maison.

Rose ne s'était nullement exagéré la colère probable du bon docteur ; car l'histoire de Nancy venait à peine de lui être exposée, qu'il proféra des menaces terribles et des imprécations. Il jura qu'elle ne risquait rien et qu'il l'abandonnerait aux recherches combinées de MM. Blathers et Duff ; puis il mit son chapeau pour aller chercher immédiatement l'assistance de ces dignes personnages. Il est probable que, dans sa première explosion, il aurait mis son projet à exécution, sans réfléchir un seul instant aux conséquences, s'il n'avait pas été retenu, d'abord par le poignet de M. Brownlow, aussi fort et aussi irascible que lui, et, en second lieu, par une série d'arguments et de raisonnements destinés à lui faire abandonner une pareille folie.

« Alors, que diable voulez-vous que nous fassions ? dit l'impétueux docteur quand ils eurent rejoint les deux dames. À moins que nous n'employions notre temps à voter des remerciements à cette bande de voleurs et de voleuses et à les prier de vouloir bien accepter chacun cent livres sterling ou tout ce que vous voudrez, comme une petite marque de notre estime et une très faible preuve de notre reconnaissance pour leur bienveillance à l'égard d'Olivier !

— Non, non, je ne dis pas cela, répliqua M. Brownlow en riant ; mais il nous faut agir avec douceur et prudence.

— Avec douceur et prudence ! s'écria le docteur. Moi, je vous enverrais tous ces gens-là à…

— Envoyez-les où vous voudrez, interrompit M. Brownlow ; il n'en est pas moins vrai qu'il faut se demander si, en les envoyant où vous dites, nous atteindrons notre but.

— Quel but ? demanda le docteur.

— Connaîtrons-nous les parents d'Olivier ? Pourra-t-il recouvrer l'héritage dont il a été frustré, en admettant que cette histoire soit authentique ?

— Ah ! c'est juste ! dit M. Losberne en se rafraîchissant le front avec son mouchoir de poche. Je n'y pensais déjà plus.

— Vous voyez ! continua M. Brownlow. Mettons cette pauvre fille complètement de côté, si vous voulez, et supposons qu'il nous soit possible, sans la compromettre, de traduire tous ces scélérats en justice ; eh bien ! après, à quoi cela nous servira-t-il ?

— À en faire pendre toujours quelques-uns, selon toute probabilité, dit le docteur, et à faire déporter les autres.

— Très bien ! répliqua M. Brownlow en souriant ; mais avec le temps ils y réussiront bien sans nous, et, en attendant, si nous les prévenons, il me semble que nous ferons là les don Quichotte, en opposition directe avec nos intérêts, ou, ce qui revient au même, avec ceux d'Olivier.

— Comment cela ? demanda le docteur.

— Il est certain que nous aurons toutes les peines du monde à approfondir ce mystère tant que nous n'aurons pas démasqué ce Monks. Or, nous n'y pouvons parvenir que par stratagème, et en l'attrapant un beau jour, lorsqu'il ne sera pas au milieu de ces gens-là. Car, supposons qu'on l'arrête, nous n'avons pas de preuves contre lui ; il n'a même pas participé (du moins à notre connaissance et d'après l'examen des faits) au moindre brigandage commis par cette bande. S'il n'est pas acquitté, il est probable qu'il sera puni tout au plus de l'emprisonnement comme vagabond, et que, plus tard, il persistera dans son silence ; de

manière qu'il vaudrait autant pour nous qu'il fût sourd, muet, aveugle, et même idiot.

— Eh bien ! dit vivement le docteur, j'en reviens alors à vous demander si vous croyez raisonnablement qu'on soit lié par la promesse faite à la jeune fille. Cette promesse, je l'avoue, a été faite dans les meilleures et les plus loyales intentions ; mais en réalité…

— Je vous en prie, ma chère demoiselle, dit M. Brownlow en voyant que Rose s'apprêtait à répondre, ne discutons point là-dessus ; votre promesse sera tenue. Je ne crois pas que cela puisse en rien déranger nos combinaisons. Mais, avant de régler nos démarches, il sera nécessaire de voir la jeune fille, pour savoir d'elle si elle veut nous faire connaître ce Monks, à la condition, bien entendu, que nous traiterons directement avec lui sans l'entremise de la police. Dans le cas où elle ne voudrait pas ou ne pourrait pas nous donner ces renseignements, nous lui demanderons de nous dire quels endroits il fréquente, quel est son signalement, de façon que nous puissions le reconnaître ; or, nous ne pourrons la voir avant dimanche soir, et c'est aujourd'hui mardi. Je suis d'avis que, jusque-là, nous restions complètement tranquilles, et que nous gardions le silence là-dessus, même devant Olivier. »

Quoique ce délai de cinq grands jours fît faire la grimace à M. Losberne, il fut forcé d'admettre qu'il n'y avait pas de meilleur parti à prendre, et, comme Rose et Mme Maylie étaient complètement de l'avis de M. Brownlow, la proposition de ce dernier fut adoptée à l'unanimité.

« Je voudrais bien, dit M. Brownlow, prendre conseil de mon ami Grimwig. C'est un homme bizarre, mais singulièrement retors, qui pourrait nous être très utile. Je dois dire qu'il a étudié le droit et que, s'il a quitté le barreau, c'est seulement parce qu'il s'est dégoûté de n'avoir eu en vingt ans qu'un client et un procès. Si c'est un titre ou non à votre recommandation, je vous en laisse juge.

— Je n'ai pas d'objection à faire, dit le docteur, pourvu que vous me permettiez de consulter aussi mon ami.

— Eh bien, répliqua M. Brownlow, il faut aller aux voix. Quel est-il cet ami ?

— Le fils de madame et le vieil ami de mademoiselle », dit le docteur en montrant Mme Maylie et en jetant à la nièce un regard expressif.

Rose devint pourpre, mais elle ne fit entendre aucune objection ; peut-être avait-elle le sentiment de son impuissante minorité. Henry Maylie et M. Grimwig furent déclarés membres du comité.

« Bien entendu, dit Mme Maylie, que nous ne bougerons pas de Londres tant qu'il restera quelque espérance de réussir dans nos recherches. Je n'épargnerai ni la peine ni l'argent pour atteindre le but que nous nous proposons, et, dussions-nous rester ici un an, je ne le regretterai pas, tant que vous m'assurerez que tout espoir n'est pas perdu.

— Bien ! reprit M. Brownlow. Maintenant que je vois sur tous les visages qui m'entourent l'envie de me demander d'abord pourquoi il m'a été impossible d'éclaircir le mystère, et ensuite

pourquoi j'ai quitté si subitement le royaume, je demande à poser comme condition qu'on ne m'adressera aucune question jusqu'au moment où je jugerai convenable de m'expliquer en racontant ma propre histoire. Croyez-moi, j'ai de bonnes raisons pour agir ainsi, autrement je pourrais éveiller des espérances impossibles à réaliser, ou augmenter les difficultés et les désappointements déjà si nombreux. Allons ! on vient d'annoncer que le souper est servi, et Olivier, qui est tout seul dans la chambre voisine, va s'imaginer que nous nous sommes ennuyés de sa société et que nous tramons quelque noir complot pour l'abandonner encore. »

En disant ces mots, le vieillard offrit son bras à Mme Maylie et la conduisit dans la salle à manger. M. Losberne les suivit avec Rose, et la séance fut levée.

q

Le soir même où, obéissant à la voix de son cœur, Nancy, après avoir endormi Sikes, se rendait chez Rose Maylie, deux personnes s'avançaient vers Londres par la grande route du Nord. La suite de notre histoire exige que nous leur accordions quelque attention.

C'étaient un homme et une femme, ou plutôt le mâle et la femelle ; car le premier était un de ces êtres longs, efflanqués, maigres et osseux, auxquels il est difficile de donner un âge. Quand ils sont enfants, on les prendrait pour des hommes faits qui n'ont pas pu prendre leur croissance, et, quand ils sont hommes, on dirait des enfants un peu grands pour leur âge. La femme était jeune, mais solide et robuste, à en juger par l'énorme paquet attaché sur son dos. Son compagnon n'en avait pas si lourd à porter ; son bagage consistait en un petit paquet envelop-

pé dans un mauvais mouchoir et suspendu sur son épaule au bout d'un bâton. Grâce à ce léger fardeau, et aussi à la longueur démesurée de ses jambes, il prenait facilement sur sa compagne une avance de plusieurs pas, et, se retournant de temps à autre avec un mouvement d'impatience, il semblait lui reprocher sa lenteur et l'inviter à hâter sa marche.

Ils suivaient ainsi la route poudreuse, sans s'occuper des objets qui se présentaient à leur vue, et ne se dérangeaient que pour faire place aux chaises de poste venant de la ville. Quand ils eurent pris Highgate, le voyageur s'arrêta et cria d'un ton brusque à sa compagne :

« Eh bien ! allons donc ! ça ne va pas ? Quelle fainéante tu fais, Charlotte !

— C'est que j'ai une fière charge, aussi ! dit la femme en avançant épuisée de fatigue.

— Une fière charge ! qu'est-ce que tu nous chantes ? tu n'es donc bonne à rien ? répondit le voyageur en changeant d'épaule son petit paquet. Quoi ! te voilà encore arrêtée… Dites-moi un peu s'il n'y a pas de quoi perdre patience.

— Est-ce encore loin ? demanda la femme en s'appuyant contre un banc, la figure ruisselante de sueur.

— Encore loin ? tiens ! voilà où tu en es, dit le grand efflanqué en lui montrant du doigt une masse étendue devant lui, vois-tu là, cette illumination ? Eh bien, c'est l'éclairage de Londres !

— Il y a encore deux bons milles au moins, dit la femme d'un air accablé.

— Qu'il y en ait deux ou vingt, qu'est-ce que ça fait ? dit Noé Claypole (car c'était lui). Allons ! avance, ou je t'avertis que tu recevras un bon coup de pied. »

Comme la colère rendait encore plus rouge le nez de Noé, et que, tout en parlant, il avait traversé la rue, prêt à exécuter sa menace, la femme se leva sans rien dire et le suivit péniblement.

« Où penses-tu passer la nuit, Noé ? demanda-t-elle après avoir fait une centaine de pas.

— Est-ce que je sais ? répliqua l'autre, que la marche avait rendu irascible.

— Près d'ici, j'espère, dit Charlotte.

— Non, saperlote ! non, ça n'est pas près d'ici, répondit Claypole. Ne te mets pas ça dans la tête.

— Pourquoi ça ?

— Parce que si je dis que je ne le veux pas, ça doit suffire ; et je n'entends pas qu'on vienne m'ennuyer de pourquoi et de parce que, dit M. Claypole en se redressant.

— N'y a pas besoin de se fâcher ! dit sa compagne.

— C'est ça qui serait du propre, vraiment, d'aller s'arrêter à la première auberge en dehors de la ville ! ça fait que M. Sowerberry, s'il nous poursuit, n'aurait qu'à mettre son vieux nez à la porte pour nous voir fourrer dans une charrette et ramener chez lui avec des menottes, dit Noé Claypole d'un ton goguenard. Non pas, non pas !... je vais m'enfoncer dans les rues les plus sombres, et je ne m'arrêterai qu'après avoir mis la main sur le trou le plus caché que je puisse rencontrer. Quelle chance pour toi, ma chère,

que j'aie de la tête ! Si nous n'avions pas pris d'abord une autre route pour rejoindre ensuite celle-ci à travers champs, il y a déjà huit jours que tu serais coffrée ; je ne te dis que ça, imbécile.

— Je sais bien que je ne suis pas aussi fine que toi, répliqua Charlotte ; mais c'est pas une raison pour me mettre tout sur le dos, et me dire que c'est moi qu'on aurait coffrée. Si on m'avait coffrée, on t'aurait coffré aussi, toi, c'est sûr.

— C'est toi qui as pris l'argent de la cassette, tu le sais bien ? fit M. Claypole.

— Je l'ai pris pour toi, Noé, répondit Charlotte.

— Est-ce que je l'ai gardé ? demanda Claypole.

— Non, tu t'es fié à moi, et tu me l'as donné à porter, comme un bon garçon que tu es », dit la femme en lui caressant le menton et passant son bras sous le sien.

Claypole, en effet, avait laissé l'argent à Charlotte ; mais comme il n'avait pas l'habitude de se fier follement et à l'aveuglette en qui que ce fût, il faut ajouter, pour lui rendre justice, qu'en confiant cet argent à Charlotte, il avait eu un but : il voulait, en cas d'arrestation, qu'on trouvât sur elle le larcin, afin de pouvoir prouver son innocence et de se ménager une porte de derrière. Il se garda bien, comme on le pense, d'expliquer ses intentions à ce sujet, et ils continuèrent ensemble leur chemin en très bons termes.

Conformément à son système de prudence, Claypole alla tout d'une traite jusqu'à Islington, à l'auberge de l'Ange. Il jugea avec raison, en voyant cet encombrement de passants et de voitures, qu'il commençait à être dans le vrai Londres. Ne s'arrêtant que

juste le temps qu'il fallait pour voir quelles étaient les rues les plus populeuses, et par conséquent celles qu'il devait le plus éviter, il traversa Saint-John's Road et s'enfonça bientôt entre Gray's Inn Lane et Smithfield dans les rues tortueuses et sales, qui font de ce quartier le plus hideux repaire qui ait jusqu'ici défié les progrès de la civilisation dans la ville de Londres.

Noé Claypole enfila ces ruelles, traînant Charlotte derrière lui : tantôt il s'arrêtait, les pieds dans le ruisseau, pour embrasser d'un seul coup d'œil la physionomie de quelque mauvais bouchon ; tantôt il se glissait le long de la muraille, comme si la maison lui paraissait encore trop fréquentée pour lui. Enfin, il s'arrêta devant une taverne de plus chétive apparence et beaucoup plus dégoûtante que toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors. Il traversa la rue pour bien l'examiner du côté opposé, et annonça gracieusement à sa compagne son intention d'y passer la nuit.

« Allons ! donne-moi le paquet, dit Noé défaisant les bretelles, et le repassant des épaules de Charlotte sur les siennes, et surtout ne parle pas que je ne te le dise. Voyons, quel est le nom de cette maison-là ? Aux t-r-oi-s, aux trois quoi ?

— Aux Trois Boiteux, dit Charlotte.

— Aux Trois Boiteux, répéta Noé ; très jolie enseigne, ma foi ! Allons, maintenant, suis mes talons de près, et entrons. »

Après avoir donné ces ordres, il poussa de son épaule la porte criarde, et entra suivi de Charlotte.

Il n'y avait au comptoir qu'un petit juif, qui, appuyé sur ses deux coudes, était en train de lire un sale journal. Il regarda Noé

fixement ; celui-ci en fit autant.

Si Noé avait porté son vêtement de garçon de charité, les grands yeux que lui faisait le juif auraient eu un motif ; mais non : il avait laissé de côté l'habit et la plaque ; il portait une blouse : il n'y avait donc pas de raison apparente pour éveiller ainsi l'attention dans une taverne.

« Est-ce ici les Trois Boiteux ? demanda Noé.

— Oui, c'est l'enseigne de la maison, répliqua le juif.

— Nous avons rencontré sur le chemin en venant de la campagne quelqu'un qui nous a recommandé cet endroit-ci », dit Noé, et il fit signe de l'œil à Charlotte, peut-être autant pour lui faire remarquer la ruse adroite dont il était inventeur, que pour l'avertir d'écouter tout ça sans montrer de surprise. « Nous désirons passer la nuit ici.

— Je ne suis pas bien sûr que ça se buisse, dit Barney, qui était garçon dans cette maison. Je vais le debander.

— Eh bien ! en attendant, dites-nous toujours où est la salle, et servez-nous un morceau de viande froide avec un verre de bière, hein ! »

Barney les introduisit dans une petite salle sur le derrière, et leur servit la viande demandée ; puis, étant venu leur dire qu'on pouvait les loger cette nuit, il laissa déjeuner l'aimable couple en tête-à-tête.

Cette salle se trouvait derrière le comptoir et quelques pas plus bas. Un petit rideau cachait un judas vitré pratiqué dans le mur, à cinq pieds environ du plancher ; de manière que les gens

de la maison pouvaient, en tirant un peu le rideau, regarder ce qu'on faisait dans la salle, sans courir le risque d'être vus, car la lucarne se trouvait dans un angle obscur et tout près d'une grosse poutre, derrière laquelle l'observateur se cachait facilement. Non seulement on pouvait voir, mais encore on pouvait, en appliquant l'oreille à la cloison, entendre fort distinctement le sujet des conversations. Le maître de la maison tenait son œil braqué au carreau depuis cinq minutes, et Barney venait de rendre réponse aux voyageurs, quand Fagin, en tournée d'affaires, entra dans la boutique pour demander des nouvelles de quelques-uns de ses jeunes élèves.

« Chut, dit Barney, il y a deux édrangers dans la betide chambre à côté.

— Des étrangers ? répéta le vieillard à voix basse.

— Et fameusement gogasses, allez ! ajouta Barney. Ils arribent de la gambagne, mais ils sont dans votre genre, ou je me drombe bien ! »

Fagin parut recevoir ces détails avec grand intérêt. Il monta sur un tabouret, appliqua avec précaution son œil à la lucarne, et de ce poste caché, il put voir M. Claypole, se servant un morceau de bœuf froid et un verre de bière ; il mangeait et buvait à son aise, ne donnant à Charlotte, qui les recevait sans se plaindre, que des doses infinitésimales, suivant le système homéopathique.

« Ah ! ah ! dit tout bas le juif en regardant Barney, l'air de ce gaillard-là me revient. Il pourrait nous être utile ; il s'entend déjà joliment à vous mener la fille. Motus ! sois muet comme une carpe, mon vieux, que j'entende ce qu'ils disent. »

Le juif appliqua de nouveau son œil à la lucarne et collant son oreille à la cloison, écouta attentivement : ses traits exprimaient une curiosité maligne ; on l'eût pris pour un vieux sorcier.

« Aussi, désormais je veux faire le monsieur, dit Claypole en allongeant ses jambes et en continuant une phrase dont Fagin n'avait pas entendu le commencement. Non, au diable les cercueils, Charlotte ! je veux faire le monsieur, et, si tu veux, toi, tu feras la dame.

— Ça me plairait assez, Noé, répliqua Charlotte ; mais on ne trouve pas des cassettes à vider tous les jours ni des maîtres à planter là.

— Laissons les cassettes, dit Claypole ; il y a bien d'autres choses à vider que des cassettes !

— Et quoi donc ? demanda sa compagne.

— Parbleu ! dit Claypole que la bière échauffait, et les poches donc ! et les ridicules ! et les maisons ! et les malles-poste ! et les banques !

— Mais c'est trop d'ouvrage pour toi seul, mon petit, dit Charlotte.

— Ah ! je verrai à faire connaissance avec les amateurs, répliqua Noé. Ils sauront bien nous employer de façon ou d'autre. À toi seule, tu vaux cinquante femmes. Je n'ai jamais vu une créature plus maligne et plus rusée que toi quand je te laisse faire.

— Oh ! que c'est gentil de t'entendre parler comme ça ! s'écria Charlotte en déposant un baiser sur la laide figure de son compagnon.

— Allons ! ça suffit ! Sois pas trop tendre, de peur de me fâcher, dit Noé en se dégageant de son étreinte avec dignité. Je voudrais être le chef de quelque bande, la mener un peu tambour battant et vous surveiller ça sans qu'ils s'en doutent. Ça me conviendrait assez, s'il y avait quelque chose à gagner. Si nous pouvions seulement faire la connaissance de quelques messieurs de ce genre ça vaudrait bien ce billet de vingt livres que tu as chipé, d'autant que nous ne savons pas trop comment nous en défaire. »

Après cette déclaration de son opinion, Claypole regarda dans le pot à bière d'un air malin, secoua le contenu, fit un petit signe d'amitié à Charlotte et avala une gorgée du liquide qui parut le rafraîchir beaucoup. Il songeait à en avaler une autre, quand la porte s'ouvrit subitement : un étranger entra.

Cet étranger était Fagin. Sa mine était souriante, et, en entrant, il fit le plus gracieux salut. S'étant assis à une table voisine des deux voyageurs, il demanda à Barney de lui servir à boire.

« Une belle soirée, monsieur ! mais un peu froide pour la saison, dit Fagin en se frottant les mains. Vous arrivez de la campagne, à ce que je vois, monsieur ?

— À quoi le voyez-vous ? dit Noé.

— Nous n'avons pas à Londres tant de poussière que cela, répliqua le juif en montrant du doigt les souliers de Noé, puis ceux de sa compagne et ensuite les deux paquets.

— Vous êtes diablement malin ! dit Noé. Ah ! ah ! entends-tu ça, Charlotte ?

— Il faut bien l'être ici, mon cher ! dit le juif en baissant la voix. C'est comme je vous le dis, dà ! »

Le juif, en faisant cette remarque, se donna avec l'index de la main droite une petite tape sur le nez ; Noé essaya d'imiter le même geste ; mais, vu l'insuffisance de son nez, il ne réussit pas complètement. Toutefois, Fagin vit dans cette tentative l'intention d'exprimer qu'il était tout à fait de son avis, et fit circuler très poliment la liqueur que Barney venait de lui servir.

« C'est un peu soigné, ça, dit Claypole en faisant claquer ses lèvres.

— Mais c'est cher ! fit le juif. Celui qui veut en boire tous les jours doit vider, sans se fatiguer, des cassettes, des poches, des ridicules, des maisons, des malles-poste et même des banques. »

À ces mots, évidemment extraits de ses propres remarques, Claypole, les traits bouleversés et couverts d'une pâleur mortelle, regarda avec effroi le juif et Charlotte.

« Ne craignez rien, l'ami, dit Fagin en rapprochant sa chaise de la sienne. Ah ! ah ! c'est de la chance que ce soit moi seul qui vous aie entendu. Oui, c'est vraiment de la chance !

— Ce n'est pas moi qui l'ai pris, balbutia Noé ; et cette fois il n'allongeait plus ses jambes comme un gentleman indépendant, mais il les rentrait sous sa chaise le plus possible. C'est elle qui a pris le billet. Tu l'as encore, hein, Charlotte ?... Tu sais bien que tu l'as.

— Peu importe qui a pris l'argent ou qui l'a gardé, l'ami ! répliqua Fagin lançant toutefois un œil de lynx sur la jeune fille et sur

les deux paquets. Je travaille là-dedans aussi et je ne vous en aime que mieux.

— Vous travaillez dans quoi ? demanda Claypole qui reprenait un peu d'assurance.

— Je travaille dans ce genre d'affaires, et les gens de la maison aussi, dit Fagin. Vous avez mis le doigt sur ce qu'il vous fallait, et vous êtes ici aussi en sûreté que possible. Il n'y a pas d'endroit plus sûr à Londres que les Trois Boiteux… surtout quand je prends mes mesures pour ça… Vous me revenez, vous et la jeune personne ; aussi, vous n'avez rien à craindre, c'est entendu ; soyez sans inquiétude. »

Si l'esprit de Claypole fut plus à l'aise après ces paroles, son corps ne le fut certainement pas. Le pauvre garçon se tournait, se retournait, prenait les positions les plus étranges et regardait tout le temps son nouvel ami d'un air de défiance et de crainte.

« J'ajouterai de plus, dit le juif après avoir rassuré Charlotte en lui faisant de petits signes d'amitié et d'encouragement, que j'ai un ami qui pourra, je le pense, satisfaire votre désir et vous lancer dans le bon chemin. Vous choisirez naturellement le genre qui vous ira le mieux pour commencer, et mon ami vous mettra au courant des autres.

— On dirait que vous parlez sérieusement ? fit Noé.

— Pourquoi plaisanterais-je ? dit le juif en haussant les épaules. Allons ! venez un moment dehors, que je vous parle en particulier.

— Ce n'est pas la peine de nous déranger, dit Noé en allongeant tout doucement ses jambes. Pendant que nous causerons,

elle portera les paquets là-haut. Charlotte, occupe-toi de ces paquets. »

Cet ordre, donné avec la plus grande dignité, fut exécuté sans le moindre murmure, et Charlotte emporta, comme elle put, les paquets pendant que Noé tenait la porte ouverte et la regardait s'éloigner.

« Je l'ai pas mal formée comme ça ; qu'en dites-vous, monsieur ? demanda-t-il en reprenant sa place du ton d'un homme qui a apprivoisé quelque bête sauvage.

— C'est parfait ! dit Fagin en lui donnant un petit coup sur l'épaule. Vous êtes un génie, mon cher.

— Sans ça, je ne serais pas ici, dit Noé. Mais voyons, si nous perdons notre temps, elle va revenir.

— Eh bien ! dit le juif, qu'en pensez-vous ? Si mon ami vous plaît, pourriez-vous mieux faire que de vous associer à lui ?

— Sa partie est-elle bonne ?… Voilà le point important, dit Noé en clignant de l'œil.

— C'est tout à fait le haut de l'échelle… Il a des associés nombreux et occupe des employés extrêmement distingués dans le genre.

— Des employés citadins ? demanda Claypole.

— Pas un seul campagnard. Et je ne pense pas que, même sur ma recommandation, il consentit à vous prendre s'il ne manquait de collaborateurs pour l'instant, répondit le juif.

— Faudra-t-il débourser ? dit Noé en frappant sur son gousset.

— Cela ne se peut guère autrement, répliqua Fagin d'un ton bref.

— C'est que vingt livres sterling… c'est une somme !…

— Pas quand c'est un billet dont vous ne pourriez vous défaire, reprit Fagin. Le numéro et la date sont pris, je suppose… Le payement aura été arrêté à la banque. Ah ! il n'en donnera pas grand-chose. Il faudra qu'il le passe à l'étranger, car il n'en tirerait pas pour la peine sur la place.

— Quand pourrais-je le voir ? demanda Noé d'un ton irrésolu.

— Demain matin, dit le juif.

— Où ?

— Ici.

— Hum ! fit Noé. Quels sont les gages !

— Vie de gentleman… la table et le logement, le tabac et l'eau-de-vie sans frais ;… moitié de vos gains et moitié de ceux de la jeune fille », répondit Fagin.

Il est douteux que Noé Claypole, dont la rapacité n'était pas petite, eût accédé à ces offres, quelque avantageuses qu'elles fussent, s'il avait été tout à fait libre ; mais il réfléchit que, s'il refusait, son nouvel ami pourrait fort bien le dénoncer à la justice sur-le-champ (des choses plus surprenantes s'étaient déjà vues) ; aussi ses traits se détendirent-ils peu à peu et il dit au juif que l'affaire lui convenait.

« Mais, voyez-vous, ajouta-t-il, comme Charlotte abattra de la besogne, j'aimerais assez à en avoir personnellement une un peu

facile.

— Un petit travail de fantaisie ? dit Fagin.

— Oui, quelque chose comme ça, répliqua Noé. Qu'est-ce que vous croyez qui pourrait me convenir pour le moment ? Voyons ! quelque chose qui ne soit pas trop fatigant ni trop dangereux : voilà ce qu'il me faudrait.

— Je vous ai entendu dire que vous espionneriez bien les autres, hein ? dit le juif. Mon ami a besoin d'un homme habile dans cette partie-là.

— Oui, j'ai parlé de cela, et ça me serait égal de temps en temps, répondit Claypole avec hésitation. Mais ça ne rapporterait rien, ça.

— C'est vrai, dit le juif en réfléchissant ou en feignant de réfléchir, ça ne rapporte rien.

— Que pourrais-je faire alors ? dit Noé le regardant avec inquiétude. Des petits coups en dessous où la besogne serait assurée et où on serait à peu près aussi tranquille que chez soi.

— Que dites-vous des vieilles dames ? demanda le juif. Il y a à gagner avec elles, on leur arrache leurs sacs et leurs petits paquets, on tourne le coin de la rue, et on file.

— Oui, mais ça crie joliment, et ça vous égratigne, j'en ai peur, répliqua Noé, en secouant la tête. Il me semble que ça ne me conviendrait pas encore. Est-ce qu'il n'y aurait pas autre chose à faire ?

— Attendez, dit le juif, en posant sa main sur le genou de Noé. Il y a encore les crapauds.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Claypole.

— Les crapauds, mon ami, dit le juif, c'est les petits enfants qui vont faire les commissions de leur mère qui leur donne pour ça un schelling, ou un sixpence, et l'affaire c'est de leur enlever l'argent. Ils le tiennent toujours à la main ; on les fait tomber dans le ruisseau et on s'en va tranquillement, comme s'il ne s'agissait que d'un enfant qui s'est fait mal en tombant.

— Ha ! ha ! cria Claypole, en levant ses jambes en l'air pour témoigner sa jubilation. Dieu de Dieu ! voilà justement mon affaire.

— Certainement, voilà votre affaire ! tenez, un endroit où on peut faire son beurre, c'est à Camden-town, à Battle-Bridge et dans ces environs-là ; les enfants sont toujours en commission par là ; et vous pourrez en flanquer dans le ruisseau tant que vous voudrez, ah ! ah ! ah ! »

Et là-dessus Fagin donna un bon coup de poing à Claypole et ils se mirent à rire tous les deux de bon cœur.

« Eh ! bien, ça va, dit Noé un peu calmé, quand Charlotte fut rentrée. À quelle heure demain ?

— À dix heures, cela vous convient-il ? et comme Claypole faisait un signe de tête affirmatif, le juif ajouta : qui annoncerai-je à mon ami ?

— M. Bolter, répliqua Noé, qui s'était attendu à cette question ; M. Maurice Bolter ; voici Mme Bolter.

— Madame Bolter, votre humble serviteur, dit Fagin, en lui faisant un salut grotesque. J'espère avoir l'honneur de vous

connaître mieux avant peu.

— Entends-tu ce que dit monsieur, Charlotte ? dit Claypole, d'une voix vibrante.

— Oui, mon cher Noé, reprit Mme Bolter, en lui tendant la main.

— Elle m'appelle Noé, voyez-vous, c'est un mot d'amitié, dit M. Maurice Bolter, ci-devant Claypole, en se tournant vers le juif. Vous comprenez la chose ?

— Oh ! oui, je comprends… parfaitement, répondit Fagin, et cette fois il disait vrai, bonsoir, bonsoir. »

Lorsqu'ils eurent échangé une foule de bonsoirs et de compliments, M. Fagin s'en alla. Noé Claypole, réclamant l'attention de sa femme, lui expliqua les arrangements qu'il avait pris, d'un air de hauteur et de supériorité qui convenait non seulement au sexe fort, mais encore au gentleman fier du rôle important que lui attribuait sa nouvelle dignité, en lui donnant pour fonctions spéciales de flanquer les crapauds par terre dans la ville de Londres et la banlieue.

q

Chapitre 43 Où l'on voit le fin Matois dans une mauvaise passe.

« Ainsi, c'était vous qui étiez votre ami, n'est-ce pas ? dit Claypole, autrement Bolter, quand en vertu du traité passé entre eux,

il se fut rendu le lendemain à la maison du juif. Par Dieu ! je m'en étais bien douté hier soir !

— Tout homme est son propre ami, mon cher, dit Fagin, de son regard le plus insinuant. On n'en a jamais de meilleur que soi-même !

— Excepté quelquefois pourtant, répliqua Maurice Bolter, prenant des airs d'homme du monde, il y a des gens qui n'ont pas de plus grands ennemis qu'eux-mêmes, vous savez.

— Ne croyez pas ça, dit le juif. Quand un homme est son ennemi, c'est parce qu'il est beaucoup trop son ami. Ce n'est pas parce qu'il s'occupe plus des autres que de lui-même. Plus souvent ! ça ne se voit pas dans ce monde !

— Si ça est, ça ne devrait pas être, toujours, dit Bolter.

— Cela tombe sous le sens, reprit le juif. Quelques sorciers prétendent que trois est le nombre cabalistique, d'autres opinent pour le nombre sept. Ce n'est ni l'un, ni l'autre, mon cher, c'est le nombre un.

— Ah ! ah ! cria Bolter, vive le numéro un !

— Dans une petite république comme la nôtre, mon cher, dit le juif qui jugeait nécessaire de lui donner les explications au préalable, nous avons un numéro un qui s'applique à tout le monde, c'est-à-dire que vous ne pouvez vous regarder comme numéro un, sans me regarder de même et sans en faire autant pour le reste de notre jeunesse.

— Ah diable ! fit Bolter.

— Vous comprenez, continua le juif sans prendre garde à l'interruption, que nous sommes tellement liés, tellement unis par nos intérêts, qu'il n'en peut être autrement. Par exemple vous, numéro un, c'est votre intérêt de prendre garde à vous.

— Sans doute, fit Bolter, sur ce point vous avez raison.

— Eh ! bien, vous ne pouvez prendre garde à vous, numéro un, sans prendre aussi garde à moi, numéro un.

— Numéro deux, vous voulez dire, reprit Bolter qui était un égoïste fini.

— Non pas, répliqua le juif, je suis autant pour vous, que vous êtes pour vous-même.

— Vraiment, dit Bolter, vous êtes un brave homme et je vous aime beaucoup, je ne dis pas non ; mais nous ne sommes pas si liés que ça ensemble.

— Donnez-vous seulement la peine de réfléchir, dit le juif, en haussant les épaules et en étendant les mains. Vous avez fait une petite chose fort gentille et qui vous a acquis mon estime ; mais cette petite chose-là pourrait très bien vous faire mettre autour du cou certaine cravate facile à serrer et fort difficile à dénouer… la corde en un mot. »

Bolter porta involontairement la main à sa cravate, comme s'il la sentait trop serrée et il fit entendre du geste plutôt que de la parole qu'il comprenait parfaitement.

« Le gibet, mon cher, le gibet, continua Fagin, est un affreux poteau, au bout duquel se trouve un petit piton qui a mis fin à la carrière de plus d'un brave camarade qui travaillait sur le pavé du

roi. Or, vous tenir dans la bonne route à une distance respectueuse de cet objet-là, c'est votre numéro un.

— Sans doute, fit Bolter ; mais pourquoi parler de tout cela ?

— Seulement pour vous faire bien comprendre ce que je veux vous dire, dit le juif en fronçant le sourcil. Si vous vivez sans danger, c'est à moi que vous le devrez, comme moi, pour mener à bien nos petites affaires, c'est sur vous que je compterai. Le premier point est votre numéro un ; le second est le mien. Plus vous estimerez votre numéro un, plus vous soignerez le mien ; voilà justement ce que je vous disais en commençant : c'est le numéro un qui nous a sauvé tous, et sans lui nous périssons ensemble.

— C'est vrai, tout de même, dit Bolter d'un air pensif. Quel vieux renard vous faites ! »

M. Fagin vit, avec plaisir, que cet hommage rendu à ses moyens, n'était pas un compliment banal, mais l'expression de l'effet magique que son esprit artificieux avait produit sur le nouveau conscrit. Il sentit qu'il était de la plus haute importance de l'entretenir dans cet état de respectueuse admiration.

Pour atteindre ce but désirable, il lui fit mousser la grandeur et l'étendue de ses opérations commerciales, mêlant la vérité au mensonge suivant son intérêt ; il arrangea tout cela avec tant d'art, que le respect de M. Bolter s'accrut à vue d'œil, respect il faut le dire, tempéré par une crainte salutaire qui ne pouvait manquer de servir les projets de son patron.

« C'est cette confiance mutuelle que nous avons l'un dans l'autre, voyez-vous, qui me console des grosses pertes que je fais. Mon bras droit, par exemple, m'a été enlevé hier matin.

— Il n'est pas mort, peut-être ! s'écria M. Bolter.

— Oh ! non, non, répliqua Fagin, ça ne va pas jusque-là, Dieu merci !

— Je supposais que… que…

— On l'avait réclamé. En effet, c'est ce qui est arrivé, on l'a réclamé.

— Est-ce qu'on en était pressé ? demanda M. Bolter.

— Oh ! pressé, n'est pas le mot, mais il était accusé d'avoir mis la main dans une poche, et on a trouvé sur lui une tabatière d'argent, et figurez-vous, mon cher, que c'était sa tabatière, sa propre tabatière, car il prise beaucoup, c'est sa passion. On l'a assigné pour aujourd'hui, car on croit connaître le possesseur de cette tabatière. Ah ! celui-là, voyez-vous il valait cinquante tabatières en or, et j'en donnerais bien ce prix-là pour le ravoir. Je voudrais que vous l'eussiez connu !

— Ah ! mais, j'espère bien le connaître aussi ! n'est-ce pas ?

— J'en doute fort, répliqua le juif, en poussant un soupir. Si on n'a pas de nouvelles preuves, ce ne sera qu'une prévention simple, et il nous reviendra dans six semaines ou à peu près ; sinon, ils l'enverront au pré. Ils connaissent son talent, voyez-vous ; ils en feront un pensionnaire à vie ni plus ni moins.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? au pré, pensionnaire, qu'est-ce que c'est que tout cela ? À quoi ça vous sert-il de dire des choses que je ne peux pas comprendre ? »

Fagin allait lui traduire ces expressions mystérieuses en langue vulgaire, et lui apprendre que cet assemblage de mots

voulait dire : déportation à perpétuité. Mais tout à coup la conversation fut interrompue par l'entrée de Bates qui avait les mains dont les poches de son pantalon et une figure déconfite, qui aurait presque donné envie de rire.

« C'est fini, Fagin, dit Charlot, après une présentation réciproque avec Bolter.

— Que veux-tu dire ? demanda le juif, dont les lèvres tremblaient.

— On a trouvé le monsieur de la tabatière : deux ou trois témoins de plus sont venus déposer pour lui et le Matois a été enregistré pour la traversée. Vous n'avez plus qu'à me commander des habits de deuil et un crêpe à mon chapeau pour aller le voir avant qu'il s'embarque. Dire que Jack Dawkins, le fin Jack, le malin des malins, là… n'y a pas à dire… pour une mauvaise tabatière de deux sous et demi… Je n'aurais jamais cru qu'on lui fit faire ce voyage à moins d'une montre avec sa chaîne et ses breloques, et encore ! oh ! pourquoi n'a-t-il pas volé la fortune d'un vieux grippe-sou, il serait parti comme un monsieur, et non pas comme un filou vulgaire, sans honneur et sans gloire. »

Après cette oraison funèbre si douloureuse et si pathétique sur le sort de son ami infortuné, Bates alla s'asseoir sur une chaise, de l'air le plus triste et le plus abattu du monde.

« Qu'est-ce que tu veux dire, toi, par sans honneur et sans gloire, s'écria Fagin en lançant un regard de colère à son élève. Est-ce qu'il n'était pas toujours le preux chez nous ? Est-ce qu'il y en a parmi nous qui lui aille seulement à la hauteur de la cheville ? hein ?

— Oh ! non ! ça, pas un ! répondit Bates, dont le ton de voix témoignait de son regret, bien sûr qu'il n'y en a pas un !

— Eh bien ! alors, qu'est-ce que tu veux dire ? répondit le juif en colère ; qu'est-ce que tu viens nous pleurnicher ?

— C'est à cause qu'il n'est pas sur le journal, dit Bates en s'échauffant, en dépit de son vénérable ami, et à cause que ça ne sera pas connu, et que personne ne saura seulement la moitié de ce qu'il vaut. Comment figurera-t-il sur le calendrier de Newgate ? Peut-être qu'il n'y sera pas du tout, seulement ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! en voilà un coup de battoir !

— Ha ! ha ! s'écria le juif, étendant la main et se tournant du côté de M. Bolter avec un éclat de rire qui ébranla tout son être ; hein ! voyez-vous comme ils sont fiers de leur profession ? Hein ! que c'est beau, ça ! »

M. Bolter, d'un signe de tête, sembla partager son enthousiasme, et le juif, après avoir contemplé pendant quelques instants le chagrin de Charlot Bates avec une satisfaction visible, s'approcha de lui, et, lui tapant sur l'épaule :

« Ne te fais pas de bile comme ça, Charlot, dit-il d'un ton consolateur ; ça se saura, va, bien sûr que ça se saura ! Tout le monde saura que c'était un fameux drille ! Il le fera bien voir lui-même, et ne déshonorera pas ses vieux maîtres ! et puis, à cet âge-là ! quel honneur ! Charlot ! si jeune encore, aller déjà au pré !

— Ça, c'est vrai ; c'est un honneur, dit Charlot un peu consolé.

— Il ne manquera de rien, continua le juif ; il sera là dans son bocal, comme un petit monsieur ; il aura sa bière tous les jours,

et son argent dans sa poche pour jouer à pile ou face, s'il ne peut pas le dépenser.

— Vraiment, il ne manquera de rien ? s'écria Bates.

— Oh ! cela va sans dire ! je veux qu'il ait tout ce qu'il lui faut ! répliqua le juif, et d'abord nous lui aurons un avocat, Charlot ; un qui aura de la blague, et il pourra aussi, s'il veut faire lui-même son speech, que nous verrons avec son nom dans tous les journaux. Le fin Matois : « Éclats de rire dans l'auditoire » ; et puis « les jurés ont de la peine à se tenir les côtes. » Eh ! eh ! Charlot !

— Ah ! ah ! ça sera drôle tout de même ! Comme il va vous les mystifier tous ! Hein ?

— S'il les mystifiera ! je le crois un peu, mon neveu !

— Ah çà ! ça ne manquera pas. Ils peuvent compter là-dessus, répéta Charlot en se frottant les mains.

— Il me semble que je le vois déjà, s'écria le juif en fixant ses yeux sur son élève.

— Et moi, donc ! Ha ! ha ! ha ! Moi aussi, je le vois d'ici, dit Charlot Bates. C'est pourtant, ma parole d'honneur, vrai, que je vois tout ça comme si j'y étais. Ah ! la bonne farce ! Toutes ses vieilles perruques qui essayent d'avoir un air grave, et Jack Dawkins qui leur parle, ma foi, tout à son aise et sans se gêner, comme si c'était le fils du président qui fit un speech après dîner. Ha ! ha ! ha ! »

Le fait est que le juif avait si bien échauffé l'imagination excentrique de son jeune ami, que celui-ci, après avoir plaint d'abord le fin Matois comme une victime du sort, le regardait

maintenant comme l'acteur principal de la pièce la plus amusante et la plus comique, impatient de voir arriver le moment où son vieux camarade pourrait déployer toutes ses capacités.

« Il faudrait tâcher d'avoir de ses nouvelles aujourd'hui, de façon ou d'autre, dit Fagin. Comment faire ?

— Si j'y allais ? demanda Bates.

— Non pas ; pour tout au monde, il ne faut pas que tu y ailles ! Est-ce que tu es fou, voyons ! tu irais, grosse bête que tu es, te fourrer juste à l'endroit où… Non, Charlot, non. C'est bien assez d'en perdre un à la fois.

— Vous n'avez sans doute pas l'idée d'y aller, vous ? dit Charlot en lui lançant un coup d'œil malin.

— Ça ne ferait pas du tout l'affaire ! répondit Fagin en secouant la tête.

— Eh bien ! alors, pourquoi n'envoyez-vous pas ce conscrit ? demanda Bates en mettant la main sur l'épaule de Noé. Personne ne le connaît, lui.

— Au fait, s'il le veut bien…, dit le juif.

— S'il le veut bien ? interrompit Charlot. Pourquoi ne le voudrait-il pas ?

— Je ne sais pas, dit Fagin en se tournant vers Bolter ; je ne sais réellement pas…

— Ah ! c'est-à-dire que vous le savez bien, répliqua Noé en reculant vers la porte et remuant la tête d'un air inquiet. Non, non,

pas de ça ! ce n'est pas de mon département, ça ; vous le savez bien !

— Quel département qu'il a donc pris, Fagin ? demanda Bates en toisant le corps efflanqué de Noé des pieds à la tête d'un air de profond dédain. Il est chargé, sans doute, de filer, quand les choses tournent mal, et de gober sa bonne part des régalades, quand ça va bien. C'est-y ça sa partie ?

— Ça ne vous regarde pas, répliqua Bolter. Ne prenez pas de ces libertés-là avec vos supérieurs, moutard, ou il pourrait vous en cuire ! »

Maître Bates partit d'un tel éclat de rire à cette terrible menace, que Fagin fut obligé d'attendre quelque temps avant de pouvoir s'interposer et représenter à Bolter qu'il n'y avait pas le moindre danger à visiter le bureau de police, d'autant plus que sa petite affaire n'était pas connue, et qu'on n'avait pas encore son signalement. Du diable si on irait s'imaginer qu'il fût allé là chercher un asile ! En prenant un déguisement convenable, il serait aussi en sûreté dans le bureau de police que partout ailleurs, puisque, de tous les endroits de la ville, celui-ci serait le dernier où on pût supposer qu'il allât de son plein gré.

Ces représentations, et surtout la crainte que lui inspirait le juif, persuadèrent Bolter, qui consentit à la fin d'assez mauvaise grâce à se charger de cette expédition. D'après les conseils de Fagin, il changea son costume pour celui d'un charretier, c'est-à-dire qu'il prit une blouse, une culotte de velours et des guêtres de peau, car le juif avait boutique montée. On lui donna aussi un chapeau de feutre bien garni de bulletins des barrières de péage, et on lui mit le fouet en main. Ainsi équipé, il devait entrer dans

le bureau de police comme un paysan venant du marché de Covent-Garden, qui voulait satisfaire sa curiosité. Comme il était gauche, embarrassé et maigre, Fagin n'avait pas peur qu'il ne jouât pas son rôle dans la perfection.

Ces arrangements terminés, on lui donna tous les renseignements qui pouvaient lui faire reconnaître le Matois ; puis maître Bates le conduisit à travers des passages sombres et tortueux, tout près de Bowstreet. Il lui dépeignit le lieu où se trouvait le bureau de police et n'épargna pas les explications ; il lui dit d'aller tout droit dans le passage, que, dans la cour, il entrerait par la porte qui se trouvait à droite au haut des marches, et, qu'arrivé là, il ôterait son chapeau. Après quoi, Charlot lui recommanda de s'en aller seul et de faire vite, lui promettant de l'attendre en cet endroit.

Noé Claypole ou Maurice Bolter, comme il plaira au lecteur, suivit en tous points les instructions qu'il avait reçues. Grâce à Bates, qui connaissait à fond la localité, elles étaient si exactes, qu'il se trouva dans la salle d'audience sans avoir fait une seule question, ni rencontré le moindre obstacle. Il se sentit bientôt bousculé au milieu d'une foule de personnes composée principalement de femmes ; tout ce monde-là était entassé dans une chambre sale et dégoûtante, au fond de laquelle s'élevait une estrade, entourée d'une grille ; là se trouvait sur la gauche et contre le mur le banc des prévenus ; au milieu une tribune pour les témoins, et à droite, le bureau des magistrats. Ceux-ci étaient séparés du public par une cloison qui les dérobait aux regards ; laissant au vulgaire le soin de deviner, s'il est possible, la majesté cachée de la cour sur son lit de justice.

Sur le banc des accusés, il n'y avait, pour le moment, que deux femmes : elles faisaient des signes de tête à leurs amis, qui y répondaient d'un air aimable. Le greffier lisait une déposition à deux officiers de police et à un homme assez simplement mis qui avait les deux coudes sur la table. Le geôlier était debout près de la balustrade, se tapant le nez nonchalamment avec une grosse clef qu'il avait à la main, et ne s'arrêtant dans cet exercice que pour rétablir le silence parmi les spectateurs, qui parlaient trop haut, ou pour dire sévèrement à une femme : « Emportez donc votre enfant », lorsque la gravité des juges pouvait être compromise par les cris d'un marmot chétif que sa mère tenait à moitié suffoqué dans son châle. La pièce sentait le renfermé à faire mal au cœur ; les murailles étaient sales et le plafond tout noir. Il y avait sur le manteau de la cheminée un vieux buste enfumé, et au-dessus du banc des prévenus, une pendule couverte de poussière : c'était la seule chose qui parût marcher comme il faut ; car la dépravation ou la pauvreté, ou peut-être les deux ensemble avaient pétrifié les êtres animés renfermés dans cette enceinte, leur donnant la même teinte de momie et le même ton d'écume graisseuse qu'aux objets inanimés ensevelis sous cette couche d'ordure antique.

Noé chercha de tous côtés le Matois ; mais, quoiqu'il y eût là plusieurs femmes qui auraient très bien pu passer pour la mère ou la femme de ce charmant jeune homme, ou des hommes qui auraient pu passer pour son père à s'y tromper, il n'y avait personne qui répondit au signalement de M. Dawkins. Il attendit quelques instants dans un grand embarras et dans une grande incertitude jusqu'au moment où les femmes qui venaient d'être condamnées quittèrent la salle en faisant leurs grands airs. Elles

furent aussitôt remplacées par un autre prévenu, qu'il reconnut du premier coup pour être l'objet de sa visite.

C'était, en effet, Dawkins qui venait de faire tranquillement son entrée dans la salle, ses manches d'habit retroussées comme à l'ordinaire, sa main gauche dans son gousset et son chapeau à la main droite. Il marchait devant le geôlier avec une tournure impayable. Lorsqu'il eut pris place au banc des prévenus, il demanda à haute et intelligible voix pourquoi on s'était permis de le placer dans cette situation humiliante.

« Voulez-vous vous taire ? dit le geôlier.

— Je suis citoyen anglais, n'est-ce pas ? répondit le Matois. Où sont mes privilèges ?

— N'ayez pas peur, vous les aurez bientôt, vos privilèges, et bien assaisonnés encore.

— Nous verrons un peu ce que le ministre de l'intérieur répondra à Cadet Bonbec si ça ne me les rend pas, mes privilèges. Eh bien ! voyons, de quoi qu'y s'agit ? Je vous serais bien obligé, messieurs les juges, de dépêcher cette petite affaire et de ne pas me tenir comme ça le bec dans l'eau, à lire votre journal. J'ai un rendez-vous avec un monsieur dans la Cité, et comme je suis homme de parole et très exact quand il s'agit d'affaire, il s'en ira, c'est sûr, si je ne suis pas arrivé à l'heure ; et puis je ne vous demanderai pas des dommages et intérêts pour le tort que vous m'aurez fait ; non, c'est le chat ! »

En ce moment, le Matois demanda le nom des deux vieux grigous assis sur le banc, là-bas. Ces paroles firent rire l'auditoire

d'aussi bon cœur qu'aurait pu le faire maître Bates, s'il avait entendu la question.

« Silence donc, là ! cria le geôlier.

— De quoi s'agit-il ? demanda l'un des juges.

— D'un vol, monsieur le président.

— Ce garçon a-t-il déjà comparu devant le tribunal ?

— Il aurait dû comparaître bien des fois, reprit le geôlier. On l'a vu dans bien d'autres endroits, si on ne l'a pas vu ici. Pour moi, je le connais bien, allez, monsieur le président.

— Ah ! vous me connaissez, vous ? s'écria le Matois prenant note de la parole du geôlier. C'est bon ! C'est de la calomnie, rien que ça. »

Et l'auditoire de rire et le geôlier de crier toujours : « Silence donc, là ! »

« Eh bien ! maintenant, où sont les témoins ? demanda le greffier.

— Ah ! c'est juste ! où sont-ils donc les témoins, que je les voie ? »

Sa curiosité fut bientôt satisfaite : en ce moment s'avança un policeman qui avait vu le prisonnier mettre sa main dans la poche d'un individu au milieu de la foule et en retirer un mouchoir ; l'ayant trouvé trop vieux, il l'avait remis dans la poche du légitime possesseur, après s'en être servi pour son usage. En conséquence de ce fait, il avait arrêté le Matois aussitôt qu'il s'était trouvé près de lui. En le fouillant, on le trouva nanti d'une

tabatière en argent portant sur le couvercle le nom de son propriétaire ; celui-ci, découvert grâce à l'Almanach des vingt-cinq mille adresses, jura à l'audience que la tabatière lui appartenait et qu'il l'avait perdue la veille, dans la foule. Il avait remarqué un jeune homme qui cherchait à s'échapper, et ce jeune homme était le prisonnier qu'il avait devant lui.

« Prévenu, avez-vous quelques questions à adresser au témoin ? demanda le président.

— Plus souvent que je m'abaisserai à engager une conversation avec lui ! répondit le fin Matois.

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

— Le président vous demande si vous avez quelque chose à dire pour votre défense, dit le geôlier en poussant du coude le Matois, qui gardait le silence.

— Ah ! pardon ! dit le Matois semblant se réveiller ; c'est-il à moi que vous parlez, mon garçon ?

— Je n'ai jamais vu un vagabond pareil, monsieur le président, dit le geôlier en ricanant. N'avez-vous rien à dire, encore une fois, blanc-bec ?

— Non, je n'ai rien à dire ici, car nous ne sommes pas dans la boutique à la justice ; sans compter que mon avocat est en train de déjeuner avec le vice-président de la Chambre des communes ; mais autre part, c'est différent ! j'aurai quelque chose à dire, et lui aussi, et nous aurons là nos amis, qui sont nombreux et très respectables. Nous leur ferons voir, à ces bavards-là, qu'ils auraient mieux fait de ne pas venir au monde. Pourquoi leurs domestiques ne les ont-ils pas pendus à leurs

porte-manteaux, au lieu de les laisser venir ici pour m'ennuyer. Je…

— Reconduisez cet homme en prison, dit le greffier ; le tribunal le déclare en état d'arrestation.

— Allons, marchons ! dit le geôlier.

— C'est bon ! c'est bon ! on y va, reprit le fin Matois en brossant son chapeau avec la paume de sa main. Ah ! dit-il en s'adressant aux magistrats, ça ne vous servira de rien de faire les effrayés comme ça… Je ne vous ferai pas grâce d'un fétu. Pas de ça ! Ah ! mes petits bijoux, je vous le ferai payer cher ; je ne voudrais pas être à votre place pour quelque chose ; vous auriez beau tomber à mes genoux pour me demander de m'en aller en liberté que je refuserais. Allons ! vous, emmenez-moi en prison, et dépêchez-vous ! »

En disant ces mots, le fin Matois se laissa appréhender au collet, répétant avec menaces, jusqu'à ce qu'il fût entré dans la cour, qu'il en ferait une affaire parlementaire ; il accompagna ces paroles d'une grimace à l'adresse du geôlier, en riant aux éclats et en se rengorgeant.

Lorsqu'il eut vu mettre le prisonnier en cellule, Noé revint au galop à l'endroit où il avait quitté maître Bates. Après avoir attendu quelque temps au lieu du rendez-vous, il l'aperçut au fond d'une petite cachette où il s'était retiré, pour s'assurer de là que personne de suspect ne suivait son nouvel ami.

Ils se hâtèrent de revenir tous les deux pour rapporter à Fagin l'émouvante nouvelle que le Matois faisait honneur à son éducation et qu'il était en train de fonder glorieusement sa réputation.

q

Chapitre 44 Le moment vient pour Nancy de tenir la promesse qu'elle a faite à Rose Maylie. - Elle y manque.

Quelque habituée qu'elle fût à la ruse et à la dissimulation, Nancy ne put cacher entièrement l'effet que produisait sur son esprit la pensée de la démarche qu'elle avait faite. Elle se souvenait que le perfide juif et le brutal Sikes lui avaient confié des projets qu'ils avaient cachés à tout autre, persuadés qu'elle méritait toute leur confiance et qu'elle était à l'abri de tout soupçon ; sans doute ces projets étaient méprisables, ceux qui les formaient étaient des êtres infâmes, et Nancy n'avait dans le cœur que de la haine contre le juif, qui l'avait entraînée peu à peu dans un abîme sans issue de crimes et de misères ; et pourtant, il y avait des instants où elle se sentait ébranlée dans sa résolution par la crainte que ses révélations ne fissent tomber le juif comme il le méritait dans le précipice qu'il avait si longtemps évité, et qu'elle ne fût la cause de sa perte.

Cependant ce n'était là que l'indécision d'un esprit incapable, il est vrai, de se détacher entièrement d'anciens compagnons, d'anciens associés, mais capable pourtant de se fixer attentivement sur un objet, et résolu à ne s'en laisser distraire par aucune considération. Ses craintes pour Sikes auraient été pour elle un motif bien plus puissant de reculer quand il en était temps encore ; mais elle avait stipulé que son secret serait religieusement gardé ; elle n'avait pas dit un mot qui pût permettre de faire

découvrir le brigand ; elle avait refusé, pour l'amour de lui, d'accepter un refuge où elle eût été à l'abri du vice et de la misère ; que pouvait-elle faire de plus ? son parti était pris.

Bien que ses combats intérieurs aboutissent toujours à cette conclusion, ils troublaient son esprit de plus en plus, et même ils se trahissaient au dehors. En quelques jours elle devint pâle et maigre ; parfois elle semblait étrangère à ce qui se passait autour d'elle, et ne prenait aucune part aux conversations où elle eût été auparavant la plus bruyante. Il lui arrivait de rire sans motif, de s'agiter sans cause apparente ; puis, quelques instants après, elle restait assise, silencieuse et abattue, la tête dans ses mains, et l'effort qu'elle faisait pour sortir de cet état d'abattement, indiquait mieux encore que tous les autres signes, combien elle était mal à l'aise et combien ses pensées étaient loin des sujets discutés par ceux qui l'entouraient.

On était arrivé au dimanche soir, et l'horloge de l'église voisine sonnait l'heure. Sikes et le juif étaient en train de causer, mais ils s'arrêtèrent pour écouter. La jeune fille, accroupie sur une chaise basse, leva la tête et écouta aussi attentivement ; onze heures sonnaient.

« Il sera minuit dans une heure, dit Sikes en levant le rideau pour regarder dans la rue ; il fait noir comme dans un four ; voilà une nuit qui serait bonne pour les affaires.

— Ah ! répondit le juif ; quel dommage, Guillaume mon ami, que nous n'ayons rien à exécuter pour le moment !

— Vous avez raison une fois dans votre vie, dit brusquement Sikes, c'est dommage, car je suis en bonnes dispositions. »

Le juif soupira et hocha la tête d'un air découragé.

« Il faudra réparer le temps perdu, dit Sikes, dès que nous aurons mis en train quelque bonne opération.

— Voilà ce qui s'appelle parler, mon cher, répondit le juif, en se hasardant à lui poser la main sur l'épaule ; cela me fait du bien de vous entendre parler ainsi.

— Cela vous fait du bien ! s'écria Sikes ; tant mieux, en vérité.

— Ha ! ha ! ha ! fit le juif en riant, comme s'il était encouragé par cette concession de Sikes ; je vous reconnais ce soir, Guillaume, vous voilà tout à fait dans votre assiette.

— Je ne suis pas dans mon assiette quand je sens votre vieille griffe sur mon épaule ; ainsi, à bas les pattes, dit Sikes, en repoussant la main du juif.

— Cela vous agace les nerfs, Guillaume, il vous semble qu'on vous pince, n'est-ce pas ? dit le juif, résolu à ne se fâcher de rien.

— Cela me fait l'effet comme si j'étais pincé par le diable, répliqua Sikes. Il n'y a jamais eu d'homme avec une mine comme la vôtre, sauf peut-être votre père, et encore je suppose que sa barbe rousse est grillée depuis longtemps ; à moins que vous ne veniez tout droit du diable, sans aucune génération intermédiaire, ce qui ne m'étonnerait pas le moins du monde. »

Fagin ne répondit rien à ce compliment ; mais il tira Sikes par la manche, et lui montra du doigt Nancy qui avait profité de la conversation pour mettre son chapeau, et qui se dirigeait vers la porte.

« Hola ! Nancy, dit Sikes, où diable vas-tu si tard ?

— Pas loin d'ici.

— Qu'est-ce que c'est que cette réponse là ? dit Sikes, où vas-tu ?

— Pas loin d'ici, vous dis-je.

— Et je demande où ? reprit Sikes avec sa grosse voix ; m'entends-tu ?

— Je ne sais où, répondit la jeune fille.

— Eh ! bien, moi, je le sais, dit Sikes, plus irrité de l'obstination de Nancy que de son projet de sortir. Tu ne vas nulle part, assieds-toi.

— Je ne suis pas bien, je vous l'ai déjà dit, répondit la jeune fille. J'ai besoin de prendre l'air.

— Mets la tête à la fenêtre et prends l'air à ton aise, dit Sikes.

— Ce n'est pas assez, reprit Nancy ; il faut que j'aille respirer dans la rue.

— Alors tu t'en passeras », répondit Sikes ; et en même temps il se leva, ferma la porte à double tour, retira la clef de la serrure, et, enlevant le chapeau de Nancy, il le lança au haut d'une vieille armoire. « Voilà, dit le brigand ; maintenant, tiens-toi tranquille à ta place, hein ?

— Ce n'est pas un chapeau qui m'empêchera de sortir, dit la jeune fille en devenant très pâle. Qu'as-tu, Guillaume ? sais-tu ce que tu fais ?

— Si je sais ce que… Oh ! cria Sikes en se tournant vers Fagin, elle n'a pas la tête à elle, voyez-vous ; autrement elle n'oserait pas

me parler ainsi.

— Vous me ferez prendre un parti extrême, murmura la jeune fille en posant ses deux mains sur sa poitrine comme pour l'empêcher de se soulever violemment ; laissez-moi sortir… tout de suite… à l'instant même…

— Non ! hurla Sikes.

— Dites-lui de me laisser sortir, Fagin : il fera bien, dans son intérêt ; m'entendez-vous ? s'écria Nancy en frappant du pied sur le plancher.

— T'entendre ! répéta Sikes en se tournant sur sa chaise pour la regarder en face ; si je t'entends encore une minute, je te fais étrangler par le chien ; qu'est-ce qui te prend donc, pendarde !

— Laissez-moi sortir », dit la jeune fille avec la plus vive insistance ; puis s'asseyant sur le plancher, elle reprit : « Guillaume, laisse-moi sortir ; tu ne sais pas ce que tu fais, tu ne le sais pas, en vérité ; seulement une heure, voyons !

— Que je sois haché en mille pièces, si cette fille n'a pas la tête sautée, dit Sikes en la prenant brusquement par le bras. Allons, debout.

— Non, jusqu'à ce que tu me laisses sortir.

— Jamais… jamais…

— Laisse-moi sortir ! criait la jeune fille. » Sikes attendit un moment favorable pour lui saisir tout à coup les mains, et l'entraîna luttant et se débattant dans une petite pièce voisine, où il s'assit sur un banc, et la fit asseoir de force sur une chaise ; elle continua à se débattre et à implorer le brigand, jusqu'à ce qu'elle

eût entendu sonner minuit ; alors, épuisée et à bout de forces, elle cessa d'insister plus longtemps.

Après l'avoir engagée, avec force jurements, à ne plus faire aucun effort pour sortir ce soir-là, Sikes la laissa se remettre à loisir et vint retrouver le juif.

« Morbleu ! dit le brigand en essuyant la sueur qui ruisselait sur sa figure ; voilà une étrange fille !

— Vous ne vous trompez pas, Guillaume, répondit le juif d'un air soucieux ; vous ne vous trompez pas.

— Pourquoi diable s'est-elle fourré dans la tête de sortir ce soir ? demanda Sikes ; qu'en pensez-vous ? Voyons, vous devez la connaître mieux que moi : qu'est-ce que cela signifie ?

— Entêtement, je suppose, entêtement de femme, mon cher, répondit le juif en haussant les épaules.

— C'est cela, je suppose, gronda Sikes. Je croyais l'avoir domptée, mais elle est aussi mauvaise que jamais.

— Elle est pire, dit le juif avec son air soucieux. Je ne l'ai jamais vue dans un tel état, pour si peu de chose.

— Ni moi non plus, dit Sikes ; je crois que c'est cette maudite fièvre qu'elle aura gagnée aussi, et qui ne veut pas sortir. Ça se pourrait bien, n'est-ce pas ?

— C'est assez probable, répondit le juif.

— Si cela lui reprend, dit Sikes, je lui ferai une petite saignée, sans déranger le médecin. »

Le juif fit un signe de tête qui voulait dire qu'il approuvait ce mode de traitement.

« Quand j'étais là, étendu sur le dos, elle était nuit et jour à mon chevet ; et vous, vieux loup que vous êtes, vous ne vous êtes pas montré une fois, dit Sikes. Nous avons été bien pauvres pendant tout ce temps-là, et je pense que c'est là ce qui lui a mis la tête à l'envers ; elle est restée si longtemps enfermée, qu'il n'est pas étonnant qu'elle veuille prendre l'air, hein ?

— Sans doute, mon cher, répondit le juif à voix basse. Chut ! »

Comme il disait ces mots, la jeune fille reparut et alla s'asseoir à la même place qu'auparavant ; ses yeux étaient rouges et gonflés. Elle se mit à se balancer, à secouer la tête, et, un instant après, elle partit d'un éclat de rire.

« Allons, la voilà qui passe d'un extrême à l'autre ! » s'écria Sikes en regardant son compagnon d'un air extrêmement surpris.

Le juif lui fit signe de ne pas insister davantage, et au bout de quelques minutes, la jeune fille reprit sa contenance habituelle : après avoir dit tout bas à Sikes qu'il n'y avait pas pour elle de rechute à craindre, Fagin lui souhaita le bonsoir et prit son chapeau ; il s'arrêta sur le seuil de la porte, et regardant autour de lui, il demanda si personne ne voulait l'éclairer jusqu'au bas de l'escalier.

« Éclaire-le, dit Sikes en bourrant sa pipe. Ce serait dommage qu'il se cassât le cou lui-même au lieu de donner aux amateurs de curiosités le plaisir de le voir pendre. »

Nancy suivit le vieillard jusqu'au bas de l'escalier, une chandelle à la main. Arrivés dans le passage, celui-ci mit un doigt sur

ses lèvres, se rapprocha de la jeune fille et lui dit tout bas :

« Qu'y a-t-il donc, Nancy, ma chère ?

— Que voulez-vous dire ? répondit-elle sur le même ton.

— La raison de tout ceci ? reprit Fagin ; s'il est si dur pour toi (en même temps il montrait de son doigt ridé le haut de l'escalier), car c'est une brute, Nancy, une bête brute… pourquoi ne pas…

— Eh bien ! dit-elle comme Fagin se taisait, la bouche contre son oreille et les yeux fixés sur les siens.

— Rien de plus pour le moment, dit le juif ; nous en reparlerons. Tu as en moi un ami, Nancy, un ami à toute épreuve ; j'ai un moyen tout prêt, un moyen sûr et sans danger ; si tu sens le besoin de te venger de ceux qui te traitent comme un chien… Comme un chien !… plus mal que son chien, car il est quelquefois de bonne humeur avec le sien ;… adresse-toi à moi… Je te le répète, adresse-toi à moi : il n'est pour toi qu'une connaissance d'hier, mais tu me connais de longue date, Nancy.

— Je vous connais bien, répondit la jeune fille sans manifester la moindre émotion. Bonsoir. »

Fagin reprit le chemin de sa demeure, tout absorbé par les pensées qui s'agitaient dans son cerveau. Il avait conçu l'idée, non plus seulement d'après ce qui venait de se passer, bien que cela n'eût fait que l'y affermir, mais lentement et par degrés, que Nancy, fatiguée de la brutalité du brigand, s'était prise d'affection pour quelque nouvel ami ; le changement qui s'était produit dans son humeur, ses absences répétées, son indifférence pour les intérêts de la bande, pour lesquels elle montrait jadis tant de zèle,

et de plus, son impatient désir de sortir ce soir-là à une heure déterminée, tout favorisait cette supposition, et même, aux yeux du juif du moins, la changeait en certitude. Ce n'était pas un de ses élèves qui était l'objet de ce nouveau caprice : quel qu'il fût, ce devait être une précieuse acquisition, surtout avec un auxiliaire de la trempe de Nancy, et il fallait absolument, pensait Fagin, se l'attacher sur-le-champ.

Mais il y avait à résoudre une autre question plus ardue. Sikes en savait trop long, et ses sarcasmes grossiers avaient fait au juif des blessures qui, pour être cachées, n'en étaient pas moins profondes. Nancy doit bien savoir, se disait Fagin, que si elle le quitte, elle ne sera jamais à l'abri de sa fureur ; son nouvel amant y passera, c'est chose sûre ; il sera estropié, peut-être tué : qu'y aurait-il d'étonnant, pour peu qu'on l'y poussât, à ce qu'elle consentit à empoisonner Sikes ? Il y a des femmes qui en ont fait autant, et qui ont même fait pis, en pareille occurrence. J'en aurais fini avec ce dangereux gredin, cet homme que je hais ; un autre serait là pour le remplacer, et mon influence sur Nancy, avec la connaissance que j'aurais de son crime, serait irrésistible.

Ces réflexions s'étaient fait jour dans l'esprit du juif pendant le peu de temps qu'il était resté seul dans la chambre du brigand ; tout plein de ces pensées, il avait saisi la première occasion de sonder les intentions de la jeune fille, et en la quittant, il lui avait glissé, comme nous l'avons vu, quelques mots à l'oreille. Elle n'en avait paru nullement surprise, et il était impossible qu'elle n'en eût pas saisi la portée. Évidemment elle avait parfaitement compris de quoi il s'agissait : le coup d'œil qu'elle avait lancé à Fagin en le quittant en était la preuve.

Mais peut-être hésiterait-elle à s'entendre avec lui pour faire périr Sikes, et c'était pourtant là le principal but à atteindre. Comment pourrai-je accroître mon influence sur elle ? se disait le juif en regagnant sa demeure à pas de loup ; comment acquérir encore plus d'empire sur elle ?

Un esprit comme celui de Fagin était fécond en expédients : s'il pouvait, sans arracher directement un aveu à la jeune fille, la faire surveiller, et découvrir la cause de son changement, puis la menacer de tout révéler à Sikes dont elle avait si grand-peur, à moins qu'elle ne consentit à entrer dans ses vues, ne pourrait-il pas alors compter sur son obéissance ?

« C'est sûr, dit Fagin, presque à haute voix. Elle n'oserait plus alors me refuser ; non, pour rien au monde ; l'affaire est bonne, le moyen est tout trouvé et sera mis en œuvre. Je te tiens, ma mignonne. »

Il jeta derrière lui un regard affreux, et fit un geste menaçant dans la direction de l'endroit où il avait laissé le brigand, puis continua son chemin, agitant ses mains osseuses dans les poches de sa vieille redingote, où il semblait à chaque mouvement de ses doigts crispés, qu'il écrasait un ennemi détesté.

q

Chapitre 45 Fagin confie à Noé Claypole une mission secrète.

Fagin se leva de bonne heure le lendemain matin, et attendit avec impatience l'arrivée de son nouvel associé. Celui-ci, après un délai que le juif trouva interminable, se présenta enfin et attaqua le déjeuner avec voracité.

« Bolter, dit le juif en avançant sa chaise et en s'asseyant en face de Maurice Bolter.

— Eh bien ! me voici, répondit Noé ; qu'y a-t-il ? ne me demandez pas de rien faire avant d'avoir fini de manger, il n'y a pas moyen ; il paraît qu'ici on n'a pas seulement le temps d'avaler.

— Vous pouvez causer tout en mangeant, n'est-ce pas ? dit Fagin en maudissant du fond du cœur la voracité de son jeune ami.

— Oh ! oui, je peux causer, je n'en fonctionnerai que mieux, dit Noé en coupant un énorme morceau de pain. Où est Charlotte ?

— Elle est sortie, dit Fagin ; je l'ai envoyée dehors ce matin avec l'autre jeune fille, parce que je voulais être seul avec vous.

— Eh bien ! dit Noé, vous auriez dû d'abord lui faire faire des rôties. Continuez : cela ne me gène pas. »

Noé semblait, en effet, ne craindre aucune interruption, et il s'était évidemment mis à table avec la ferme résolution de ne pas perdre un coup de dent.

« Vous vous en êtes joliment tiré hier, mon cher, dit le juif ; c'est superbe, six shillings dix pence pour le premier jour ; vous

ferez fortune dans le commerce.

— N'oubliez pas de compter les trois pots d'étain et la boîte à lait, dit M. Bolter.

— Non, non, mon cher, répondit le juif, c'était un trait de génie que de prendre les pots d'étain, mais c'est un véritable coup de maître que d'avoir escamoté la boîte à lait.

— Ce n'est pas mal, je pense, pour un commençant, remarqua M. Bolter avec complaisance. J'ai pris les pots à la devanture d'un sous-sol ; la boîte à lait pendait à la porte d'un cabaret, j'ai pensé qu'elle pourrait se rouiller à la pluie ou attraper un rhume, ha ! ha ! ha ! »

Le juif feignit de rire de tout son cœur, et M. Bolter, après avoir bien ri de son côté, finit d'avaler gloutonnement sa tartine de beurre, et se mit à en faire une seconde.

« J'ai besoin de vous, Bolter, dit Fagin en s'accoudant sur la table, j'ai besoin de vous pour une besogne qui exige beaucoup de soin et de précaution.

— Ah çà ! répondit Bolter, n'allez pas me faire courir des risques ni m'envoyer encore au bureau de police ; ça ne me va pas, pas du tout ; je ne vous dis que ça.

— Il n'y a aucun danger à courir, dit le juif, pas l'ombre d'un danger. Il s'agit seulement de guetter une femme.

— Une vieille femme ? demanda M. Bolter.

— Une jeune femme, répondit Fagin.

— Je puis m'en acquitter fort bien, dit Bolter ; à l'école j'étais un fameux rapporteur. Et pourquoi faut-il la guetter ? Pas pour…

— Pour rien du tout, interrompit le juif ; seulement pour me dire où elle va, qui elle voit, et autant que possible ce qu'elle dit. Il faudra se souvenir de la rue, si c'est une rue, ou de la maison, si c'est une maison, et me procurer tous les renseignements possibles.

— Combien me donnerez-vous pour la peine ? demanda Noé en posant son verre et en regardant le juif dans le blanc des yeux.

— Si vous vous en acquittez bien, vous aurez une livre sterling, mon cher, une grosse livre sterling, dit Fagin qui voulait allécher Noé le plus possible. Et je n'ai jamais donné autant pour n'importe quelle besogne où il n'y avait pas gros à gagner.

— Quelle est cette femme ? demanda Noé.

— Une de nous.

— Oh ! oh ! dit Noé en se frottant le bout du nez, vous vous défiez d'elle, à ce qu'il paraît ?

— Elle a fait quelques nouvelles connaissances, mon cher, et il faut que je sois au courant, répondit le juif.

— Compris, dit Noé ; c'est tout bonnement pour avoir le plaisir de faire aussi leur connaissance, si ce sont des gens respectables, hein ? Ha ! ha ! ha ! Je suis votre homme.

— J'en étais sûr, dit Fagin enhardi par le succès de sa proposition.

— Sans doute, sans doute, reprit Noé. Où est-elle ? où faut-il l'attendre ? quand faut-il me mettre en campagne ?

— Quant à cela, mon cher, je vous tiendrai au courant ; je vous la ferai voir quand il en sera temps, dit Fagin. Tenez-vous prêt et laissez-moi faire. »

Ce soir-là et le lendemain et le surlendemain, l'espion resta botté et accoutré de son costume de charretier, prêt à sortir au premier mot de Fagin. Six soirées se passèrent ainsi, six longues et mortelles soirées, et chaque soir Fagin rentra avec un air désappointé, et déclara sèchement que le moment n'était pas venu. Le septième jour, il rentra plus tôt qu'à l'ordinaire, et si content qu'il ne put dissimuler sa satisfaction ; c'était le dimanche.

« Elle sort ce soir, dit Fagin, et pour l'affaire en question j'en suis sûr, car elle est restée seule toute la journée, et l'homme dont elle a peur ne rentrera guère avant le jour. Venez avec moi ; vite. »

Noé fut debout en un clin d'œil sans dire un mot, car l'activité du juif l'avait gagné. Ils sortirent sans bruit de la maison, franchirent rapidement un dédale de rues et arrivèrent enfin à la porte d'une taverne que Noé reconnut pour être celle où il avait couché le soir de son arrivée à Londres.

Il était onze heures passées et la porte était fermée ; le juif siffla légèrement et elle roula doucement sur ses gonds ; ils entrèrent sans bruit et la porte se referma derrière eux.

Fagin et le jeune juif qui leur avait ouvert, osant à peine murmurer une parole, montrèrent du doigt à Noé une petite lucarne

et lui firent signe de grimper jusque-là et d'observer la personne qui se trouvait dans la pièce voisine.

« Est-ce là la femme en question ? » demanda-t-il d'une voix si basse qu'on pouvait à peine l'entendre.

Le juif fit signe que oui.

« Je ne vois pas bien sa figure, dit tout bas Noé ; elle a les yeux fixés à terre et la chandelle est derrière elle.

— Ne bougez pas », murmura Fagin ; il fit un signe à Barney qui disparut et se montra bientôt dans la pièce voisine. Sous prétexte de moucher la chandelle, il la posa devant la jeune fille à laquelle il adressa quelques mots pour lui faire lever la tête.

« Je la vois maintenant, dit l'espion.

— La voyez-vous bien ? demanda le juif.

— Je la reconnaîtrais entre mille. »

Noé quitta la lucarne, la porte s'ouvrit et la jeune fille sortit. Fagin fit retirer Noé derrière un vitrage garni de rideaux, et ils retinrent leur respiration au moment où Nancy passa à quelques pieds de leur cachette, et sortit par la porte par laquelle ils étaient entrés.

« Psit ! fit Barney qui tenait la porte ; voici le moment. »

Noé échangea un regard avec Fagin et s'élança dehors.

« À gauche, lui dit tout bas Barney. Prenez le trottoir de l'autre côté de la rue, et attention ! » Noé obéit, et, à la lueur du gaz, il aperçut la jeune fille en marche à quelque distance devant lui ; il n'avança qu'autant qu'il jugea prudent de le faire, et se tint de

l'autre côté de la rue pour mieux observer les mouvements de Nancy. À plusieurs reprises elle regarda autour d'elle avec inquiétude ; une fois même elle s'arrêta pour laisser passer deux hommes qui la suivaient de près. À mesure qu'elle avançait, elle semblait reprendre courage et marchait d'un pas plus ferme et plus résolu. L'espion se tint toujours derrière elle, à la même distance, et la suivit sans la quitter des yeux.

q

Chapitre 46 Le rendez-vous.

Les horloges sonnaient onze heures trois quarts quand deux personnes se montrèrent sur le pont de Londres. L'une marchait d'un pas léger et rapide : c'était une femme qui regardait autour d'elle d'un air empressé, comme pour découvrir quelqu'un qu'elle attendait ; l'autre était un homme qui se glissait dans l'ombre, réglant son pas sur celui de la femme, s'arrêtant quand elle s'arrêtait, et s'avançant rapidement dès qu'elle reprenait sa marche, mais sans jamais la gagner de vitesse dans l'ardeur de sa poursuite. Ils traversèrent ainsi le pont de la rive de Middlesex à celle de Surrey ; puis la femme revint sur ses pas d'un air désappointé, comme si l'examen rapide qu'elle faisait des passants eût été sans résultat : ce mouvement fut brusque, mais ne trompa pas la vigilance de celui qui la guettait. Il se posta dans un des petits réduits qui surmontent les piles du pont, se pencha sur le parapet pour mieux cacher son visage, et la laissa passer sur le trottoir opposé ; quand il se trouva à la même distance d'elle qu'auparavant, il reprit tranquillement son allure de promeneur et se remit à la

suivre. Arrivée au milieu du pont, elle s'arrêta. L'homme s'arrêta aussi.

La nuit était très noire. La journée avait été pluvieuse, et à cette heure, et dans ce lieu, il y avait peu de passants : ceux qui regagnaient en hâte leur demeure, traversaient vite sans faire attention à cette femme ni à l'homme qui la suivait, et peut-être même sans les voir ; il n'y avait rien là qui dût attirer l'attention des pauvres gens de ce quartier de Londres, qui passaient le pont par hasard pour aller chercher un gîte pour la nuit sous une porte ou dans quelque masure abandonnée. Ils restaient donc tous deux silencieux, sans échanger une parole avec aucun passant.

La rivière était couverte d'un épais brouillard au travers duquel on apercevait à peine la lueur rougeâtre des feux allumés sur les bateaux amarrés sous le pont ; il était difficile de distinguer dans l'obscurité les bâtiments noircis qui bordaient la Tamise. De chaque côté, de vieux magasins entamés s'élevaient d'une masse confuse de toits et de pignons, et semblaient se pencher sur l'eau trop sombre pour que leur forme indécise pût s'y refléter. On apercevait dans l'ombre la tour antique de l'église Saint-Sauveur et la flèche de Saint-Magnus, ces séculaires gardiens du vieux pont ; mais la forêt de mâts des navires arrêtés en aval et les flèches des autres églises étaient presque entièrement cachées à la vue.

La jeune fille, toujours surveillée par son espion caché, avait arpenté le pont à plusieurs reprises quand la grosse cloche de Saint-Paul annonça le décès d'un jour de plus.

Minuit sonnait sur la populeuse cité, pour les palais comme pour la mansarde, pour la prison, pour l'hôpital ; pour tous enfin

il était minuit, pour ceux qui naissent et pour ceux qui meurent, pour le cadavre glacé comme pour l'enfant tranquillement endormi dans son berceau.

Au moment où l'heure finissait de sonner, une jeune demoiselle et un vieux monsieur à cheveux gris descendirent d'un fiacre, à peu de distance ; ils renvoyèrent la voiture et vinrent droit au pont. À peine avaient-ils mis le pied sur le trottoir que la jeune fille tressaillit et se dirigea aussitôt vers eux.

Ils s'avançaient en regardant autour d'eux de l'air de gens qui attendent quelque chose sans avoir grande espérance de trouver ce qu'ils attendent, quand ils furent tout à coup rejoints par la jeune fille ; ils s'arrêtèrent en poussant un cri de surprise qu'ils réprimèrent aussitôt, car, au même instant, un individu en costume de paysan passa tout près d'eux et les frôla même en passant.

« Pas ici, dit Nancy d'un air effaré ; j'ai peur de vous parler ici ; venez là-bas, au pied de l'escalier. »

Comme elle disait ces mots et montrait du doigt la direction qu'elle voulait prendre, le paysan tourna la tête, leur demanda brusquement de quel droit ils occupaient tout le trottoir, et continua son chemin.

L'escalier que désignait la jeune fille était celui qui, du côté de la rive de Surrey et de l'église Saint-Sauveur, descend du pont à la rivière. L'homme vêtu en paysan se dirigea vers ce lieu sans être remarqué, et, après avoir un instant examiné les alentours, se mit à descendre les degrés.

Cet escalier est attenant au pont et se compose de trois parties ; juste à l'endroit où finit la seconde, le mur de gauche se termine par un pilastre faisant face à la Tamise. En cet endroit les marches s'élargissent, de sorte qu'une personne tournant l'angle du mur ne peut être vue de celles qui se trouvent au-dessus, n'en fût-elle séparée que par une seule marche. Arrivé en cet endroit, le paysan jeta un regard rapide autour de lui, et, voyant qu'il n'y avait pas de meilleure cachette et qu'il y avait beaucoup de place, grâce à la marée basse, il se blottit de côté, le dos appuyé contre le pilastre, et attendit, presque certain que les trois interlocuteurs ne descendraient pas plus bas, et que, s'il ne pouvait entendre leur conversation, il serait toujours à même de les suivre en toute sûreté.

Le temps lui parut si long dans cet endroit solitaire, et il était si avide de connaître la cause d'une entrevue si différente de ce qu'il attendait, que plus d'une fois il fut sur le point d'abandonner la partie, et de croire que les trois personnages s'étaient arrêtés beaucoup plus haut, ou qu'ils s'étaient dirigés vers un endroit tout différent, pour s'y livrer à leur mystérieux entretien. Il allait sortir de sa cachette et remonter sur le pont, quand il entendit un bruit de pas, et presque au même instant la voix de personnes causant tout près de lui.

Il se colla contre le mur, et respirant à peine, il écouta attentivement.

« C'est assez comme cela, dit une voix qui était évidemment celle du monsieur, je ne souffrirai pas que cette jeune demoiselle aille plus loin. Bien des gens n'auraient pas eu assez de confiance en vous pour vous suivre jusqu'ici ; mais vous voyez que je veux vous faire plaisir.

— Me faire plaisir ! dit la jeune fille qui les conduisait ; vous êtes bien obligeant, monsieur, en vérité ! me faire plaisir ! Bah ! ne parlons pas de cela.

— Eh bien ! dit le monsieur d'un ton plus bienveillant, dans quelle intention pouvez-vous nous avoir amenés en un lieu si étrange ? Pourquoi ne pas nous avoir laissés causer avec vous sur le pont, où il fait clair, où il passe un peu de monde, au lieu de nous amener dans cet affreux trou ?

— Je vous ai déjà dit, répondit Nancy, que j'avais peur de vous parler là-haut. Je ne sais pas pourquoi, ajouta-t-elle en frissonnant, mais je suis en proie ce soir à une telle terreur, que je puis à peine me tenir debout.

— Et de quoi avez-vous peur ? demanda le monsieur, qui semblait compatir à son état.

— Je ne saurais trop dire de quoi, répondit-elle ; je voudrais le savoir. J'ai été toute la journée préoccupée d'horribles pensées de mort et de linceuls sanglants ; j'avais ouvert un livre ce soir pour passer le temps, et j'avais toujours les mêmes objets devant les yeux.

— Effet de l'imagination, dit le monsieur en tâchant de la calmer.

— Ce n'est pas de l'imagination, répondit la jeune fille d'une voix sourde ; je jurerais que j'ai vu le mot « cercueil » écrit à chaque page du livre, en gros caractères noirs, et qu'on en portait un près de moi ce soir dans la rue.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, dit le monsieur ; j'en ai rencontré souvent.

— De vrais cercueils, répliqua-t-elle, mais pas comme celui que j'ai vu. »

Il y avait quelque chose de si étrange dans le ton de la jeune fille, que l'espion caché frissonna et sentit son sang se glacer dans ses veines. Il se remit en entendant la douce voix de la jeune demoiselle qui demandait à Nancy de se calmer, et de ne pas se laisser aller à ces affreuses pensées.

« Parlez-lui avec bonté, dit-elle au monsieur qui l'accompagnait. La pauvre créature ! elle semble en avoir besoin.

— Vos pasteurs orgueilleux m'auraient regardé avec dédain dans l'état où je suis ce soir, et m'auraient prêché flammes et vengeance, dit Nancy. Oh ! chère demoiselle, pourquoi ceux qui s'arrogent le titre d'hommes de Dieu, ne sont-ils pas, pour nous autres malheureuses, aussi bons et aussi bienveillants que vous l'êtes, vous qui ayant la beauté et tant de qualités qui leur manquent, pourriez être un peu fière, au lieu de les surpasser en humilité ?

— Ah ! oui, dit le monsieur ; le Turc, après avoir fait ses ablutions, se tourne vers l'Orient pour dire ses prières ; de même, ces bonnes gens, après avoir pris un maintien de circonstance, lèvent les yeux au ciel pour l'implorer : entre le Musulman et le Pharisien, mon choix est fait. »

Ces paroles semblaient s'adresser à la jeune demoiselle, et étaient peut-être destinées à laisser à Nancy le temps de se remettre. Le vieux monsieur s'adressa bientôt à cette dernière :

« Vous n'êtes pas venue ici dimanche dernier ? lui dit-il.

— Je n'ai pas pu venir, répondit Nancy : on m'a retenue de force.

— Qui donc ?

— Guillaume… celui dont j'ai déjà parlé à mademoiselle.

— Vous n'avez pas été soupçonnée, j'espère, d'être en communication avec qui que ce soit, à propos de l'affaire qui nous amène ici ce soir ! demanda le monsieur d'un air inquiet.

— Non, répondit la jeune fille en hochant la tête ; il ne m'est pas très facile de sortir, à moins de dire où je vais ; je n'aurais pu aller voir mademoiselle, si je n'avais fait prendre à Guillaume une dose de laudanum avant de sortir.

— S'est-il réveillé avant votre retour ? demanda le monsieur.

— Non ; et ni lui, ni personne ne me soupçonne.

— Tant mieux, dit le monsieur. Maintenant, écoutez-moi.

— Je suis prête, répondit Nancy.

— Cette jeune demoiselle, dit le monsieur, m'a communiqué, ainsi qu'à quelques amis en qui on peut avoir toute confiance, ce que vous lui avez dit, il y a environ quinze jours. Je vous avoue que j'ai d'abord hésité à croire que vous méritassiez confiance ; mais maintenant je crois fermement que vous en êtes digne.

— Oui, dit vivement la jeune fille.

— J'en suis convaincu, je vous le répète. Pour vous prouver que je suis disposé à me fier à vous, je vous avouerai, sans détour, que nous nous proposons d'arracher par la terreur, le secret, quel qu'il soit, de cet individu qu'on appelle Monks ; mais, ajouta le

monsieur, si nous ne pouvons mettre la main sur lui, ou si nous ne pouvons tirer de lui ce que nous voulons, il faudra nous livrer le juif.

— Fagin ! dit la jeune fille, en reculant d'un pas.

— Il faudra nous livrer cet homme, répéta le monsieur.

— Je ne ferai pas cela, jamais, répondit Nancy. C'est un démon ! c'est pis qu'un démon ; mais je ne ferai pas cela.

— Vous ne voulez pas ? dit le monsieur qui semblait s'attendre à cette réponse.

— Jamais ! répartit Nancy.

— Pourquoi ?

— Pour une raison, répondit la jeune fille avec fermeté, pour une raison que mademoiselle connaît et qu'elle admettra, je le sais, car elle me l'a promis ; et pour une autre raison encore, c'est que, s'il a mené une vie criminelle, la mienne ne vaut pas mieux ; beaucoup d'entre nous ont eu la même existence, et je ne me tournerai pas contre ceux, qui auraient pu… quelques-uns du moins… se tourner contre moi, et qui ne l'ont pas fait, tout pervers qu'ils sont.

— Eh bien ! se hâta de dire le monsieur, comme si c'était là où il voulait en venir ; livrez-moi Monks, et laissez-moi en faire mon affaire.

— Et s'il vient à dénoncer les autres ?

— Je vous promets que dans ce cas, si l'on obtient de lui la vérité, l'affaire en restera là. Il doit y avoir dans l'histoire du petit

Olivier des circonstances qu'il serait pénible d'exposer aux yeux du public. Pourvu que nous sachions la vérité, nous n'en demandons pas davantage, et la liberté de personne ne sera menacée.

— Et s'il ne veut rien dire ? observa la jeune fille.

— Alors, continua le monsieur, ce juif ne sera pas traîné en justice sans votre consentement. Mais, dans une telle circonstance, je pourrai faire valoir à vos yeux des raisons qui, je pense, vous décideront à le donner.

— Mademoiselle me donne-t-elle sa parole qu'il en sera ainsi ? demanda vivement la jeune fille.

— Oui, répondit Rose ; j'en prends l'engagement formel.

— Monks ne saura jamais comment vous avez appris tout cela ? ajouta Nancy, après un court silence.

— Jamais, répondit le monsieur ; on s'y prendra de manière qu'il ne puisse se douter de rien.

— J'ai souvent menti, et j'ai vécu depuis mon enfance avec des menteurs, dit Nancy après un nouveau silence ; mais je compte sur votre parole. »

Après avoir reçu encore une fois l'assurance qu'elle pouvait y compter en toute sécurité, elle commença à décrire en détail le cabaret d'où on l'avait suivie ce soir-là même ; mais elle parlait si bas, qu'il était souvent difficile à l'espion de saisir, même en gros, le fil de son récit ; elle s'arrêtait de temps en temps, comme si le monsieur prenait à la hâte quelques notes sur les renseignements qu'elle lui fournissait. Après qu'elle eut décrit minutieusement la localité, indiqué l'endroit d'où l'on pouvait le mieux voir sans être

vu, et dit quel jour et à quelle heure Monks avait l'habitude de s'y rendre, elle parut réfléchir quelques instants comme pour mieux se rappeler les traits et l'extérieur de l'homme dont elle donnait le signalement.

« Il est grand, dit-elle, assez fort, mais pas très gros ; quand il marche, il a toujours l'air d'être aux aguets, et il regarde sans cesse par-dessus son épaule, d'abord d'un côté, puis de l'autre. N'oubliez pas cela, car personne n'a les yeux aussi enfoncés que lui, et vous pourriez presque le reconnaître à ce seul signe ; il a le teint brun, les cheveux et les yeux noirs, mais, bien qu'il n'ait pas plus de vingt-six ou vingt-huit ans, il a l'air vieux et cassé : ses lèvres portent souvent l'empreinte de ses dents, car il a des accès furieux, et il lui arrive même de se mordre les mains jusqu'au sang…

— Pourquoi tressaillez-vous ? » dit la jeune fille, en s'arrêtant tout court.

Le monsieur se hâta de répondre que c'était un mouvement involontaire et la pria de continuer.

« Presque tous ces détails, dit la jeune fille, je les ai appris au cabaret dont je vous ai parlé ; car je ne l'ai vu que deux fois, et chaque fois il était enveloppé dans un grand manteau. Voilà, je crois, tous les détails que je puis vous donner pour vous aider à le reconnaître. Attendez, ajouta-t-elle, sur le cou, et assez haut pour qu'on puisse la voir sous sa cravate, quand il tourne la tête, il a…

— Une large marque rouge, comme une brûlure, s'écria le monsieur.

— Quoi ! dit Nancy, vous le connaissez ? »

La jeune demoiselle poussa un cri de surprise, et pendant quelques instants ils gardèrent un tel silence que l'espion pouvait les entendre respirer.

« Je crois que oui, dit le monsieur, d'après le signalement que vous me donnez ; nous verrons… il y a parfois de singulières ressemblances ; mais ce n'est peut-être pas lui. »

Il dit ces mots d'un air d'indifférence, fit un pas du côté de l'espion caché, et celui-ci put l'entendre distinctement murmurer ces mots : « Ce doit être lui. »

« Maintenant, jeune fille, dit-il en se rapprochant de Nancy, vous nous avez rendu un service signalé, et je voudrais qu'il en résultât quelque bien pour vous. En quoi puis-je vous être utile ?

— En rien, répondit Nancy.

— Ne parlez pas ainsi, dit le monsieur d'un ton de bonté qui aurait touché un cœur plus endurci. Réfléchissez ; dites-moi ce que je puis faire pour vous ?

— Rien, monsieur, répéta la jeune fille en pleurant ; vous ne pouvez rien pour moi ; il n'y a plus pour moi d'espérance.

— Vous allez trop loin, dit le monsieur ; votre passé a été coupable ; vous avez mal employé cette énergie de la jeunesse, ces trésors inestimables que le Créateur ne nous prodigue qu'une fois ; mais vous pouvez espérer dans l'avenir. Je ne veux pas dire qu'il soit en notre pouvoir de vous donner la paix du cœur et de l'âme : vous ne l'aurez que par vos propres efforts ; mais nous pouvons vous offrir un asile paisible en Angleterre, ou, si vous craignez d'y rester, dans quelque pays étranger ; cela, nous pouvons le faire, et nous avons le plus vif désir de vous mettre à l'abri

de tout danger. Avant la fin de la nuit, avant que cette rivière s'éclaire des premières lueurs du jour, vous pouvez vous trouver bien loin de vos anciens compagnons, sans qu'il reste de vous plus de traces que si vous n'étiez plus au monde. Voyons, n'échangez plus un mot avec aucun de vos anciens associés, ne rentrez pas dans votre taudis, ne respirez plus cet air qui vous corrompt et qui vous tue, quittez-les tous quand il en est temps encore et que l'occasion vous est favorable.

— Elle se laissera convaincre, dit la jeune demoiselle ; elle hésite, j'en suis sûre.

— Je crains que non, ma chère, dit le monsieur.

— Non, monsieur, je n'hésite pas, répondit Nancy après un instant de lutte intérieure ; je suis enchaînée à mon ancienne vie ; je la maudis, je la hais maintenant, mais je ne puis la quitter. J'ai été trop loin pour revenir en arrière ; et pourtant je n'en sais rien, car si vous m'aviez tenu ce langage il n'y a pas longtemps, je vous aurais ri au nez. Mais, ajouta-t-elle en regardant avec inquiétude autour d'elle, voici mes terreurs qui me reprennent, il faut que je retourne chez moi.

— Chez vous ! s'écria la jeune demoiselle avec tristesse.

— Chez moi, mademoiselle, répéta Nancy, il faut que je continue à mener l'existence que je me suis faite. Quittons-nous. Peut-être ai-je été espionnée et vue. Laissez-moi : partez. Si je vous ai rendu service, tout ce que je vous demande, c'est de me quitter et de me laisser m'en aller seule.

— Je vois bien que tout est inutile, dit le monsieur avec un soupir. Peut-être compromettons-nous sa sûreté en restant ici ;

nous l'avons retenue plus longtemps qu'elle ne s'y attendait.

— Oui, oui, dit vivement Nancy, je devrais être bien loin.

— Comment cette pauvre fille finira-t-elle ? s'écria Rose.

— Comment ? répéta Nancy ; regardez devant vous, mademoiselle ; regardez ces flots sombres : n'avez-vous pas souvent entendu dire que des malheureuses comme nous se jettent à l'eau sans que âme qui vive s'en inquiète ou les regrette ? Ce sera peut-être dans des années, peut-être dans quelques mois, mais c'est comme cela que je finirai.

— Ne parlez pas ainsi, je vous en prie, dit la jeune demoiselle en sanglotant.

— Vous n'en saurez rien, chère demoiselle, répondit Nancy, et Dieu veuille que de telles horreurs n'arrivent jamais à vos oreilles ! Adieu ! adieu !... »

Le monsieur fit un pas pour s'éloigner.

« Prenez cette bourse, dit Rose ; prenez-la pour l'amour de moi, afin d'avoir quelques ressources dans un moment de besoin ou d'inquiétude ?

— Non, non, répondit Nancy ; je n'ai pas fait cela pour de l'argent ; laissez-moi la satisfaction de penser que je n'ai pas agi par intérêt, et pourtant donnez-moi quelque objet que vous ayez porté : je voudrais avoir quelque chose... Non, non, pas une bague... Vos gants ou votre mouchoir, quelque chose que je puisse garder comme vous ayant appartenu, ma bonne demoiselle... C'est cela ; merci ! Que Dieu vous bénisse ! Bonsoir ! »

Nancy était en proie à une si violente agitation et semblait tellement craindre d'être découverte que le monsieur se décida à la quitter comme elle le demandait ; on entendit le bruit des pas qui s'éloignaient, et tout redevint silencieux.

La jeune demoiselle et son compagnon arrivèrent bientôt sur le pont ; ils s'arrêtèrent au haut de l'escalier.

« Écoutez, dit Rose en prêtant l'oreille, n'a-t-elle pas appelé ? J'ai cru entendre sa voix.

— Non, ma chère, répondit M. Brownlow en regardant tristement en arrière ; elle n'a pas bougé ; elle attend que nous soyons éloignés. »

Rose Maylie était navrée ; mais le vieux monsieur lui prit le bras, le mit sous le sien et l'entraîna doucement.

Dès qu'ils eurent disparu, Nancy se laissa tomber tout de son long sur l'une des marches de pierre, et dans son angoisse versa des larmes amères.

Bientôt elle se releva, et d'un pas faible et chancelant gravit les degrés pour regagner la rue. L'espion étonné resta immobile à son poste pendant quelques minutes, et, quand il eut acquis la certitude qu'il était tout à fait seul, il sortit de sa cachette et remonta sur le pont en rasant la muraille comme il l'avait fait en descendant.

Arrivé auprès de l'escalier, Noé Claypole regarda autour de lui à plusieurs reprises pour être bien sûr qu'il n'était pas observé, puis il partit à toutes jambes pour regagner la maison du juif.

q

Chapitre 47 Conséquences fatales.

C'était environ deux heures avant l'aube du jour, à cette heure qu'en automne on peut bien appeler le fort de la nuit, quand les rues sont désertes et silencieuses, que le bruit même paraît sommeiller et que l'ivrogne et le débauché ont regagné leur maison d'un pas chancelant. À cette heure de calme et de silence, le juif veillait dans son repaire, le visage si pâle et si contracté, les yeux si rouges et si injectés de sang qu'il ressemblait moins à un homme qu'à un hideux fantôme échappé du tombeau et poursuivi par un esprit malfaisant.

Il était accroupi devant son feu éteint, enveloppé dans une vieille couverture déchirée et le visage tourné vers la chandelle qui était posée sur la table, à côté de lui. Il portait sa main droite à ses lèvres et, absorbé dans ses réflexions, il se mordait les ongles et laissait voir ses gencives dégarnies de dents et armées seulement de quelques crocs comme en aurait un chien ou un rat.

Noé Claypole dormait profondément sur un matelas étendu sur le plancher. Parfois le vieillard tournait un instant ses regards vers lui, puis les ramenait vers la chandelle dont la longue mèche brûlée attestait, ainsi que les gouttes de suif qui tombaient sur la table, que les pensées du juif étaient occupées ailleurs.

Elles l'étaient en effet.

Mortification de voir ses plans renversés, haine contre la jeune fille qui avait osé entrer en relation avec des étrangers, défiance profonde de sa sincérité quand elle avait refusé de le trahir, amer désappointement de perdre l'occasion de se venger de Sikes, crainte d'être découvert, ruiné, peut-être pendu ; tout cela lui

donnait un accès terrible de rage furieuse ; toutes ces réflexions se croisaient rapidement et se heurtaient dans l'esprit de Fagin, et mille projets criminels plus noirs les uns que les autres s'agitaient dans son cœur.

Il resta ainsi complètement immobile et sans avoir l'air de faire la moindre attention au temps qui s'écoulait, jusqu'à ce qu'un bruit de pas dans la rue vint frapper son oreille exercée et attirer son attention.

« Enfin ! murmura-t-il en essuyant ses lèvres sèches et agitées par la fièvre ; enfin ! »

Au même instant un léger coup de sonnette se fit entendre. Il grimpa l'escalier pour aller ouvrir et revint presque aussitôt accompagné d'un individu enveloppé jusqu'au menton et qui portait un papier sous le bras. Celui-ci s'assit, se dépouilla de son manteau et laissa voir les formes athlétiques du brigand Sikes.

« Tenez, dit-il en posant le paquet sur la table ; serrez cela et tâchez d'en tirer le meilleur parti possible. J'ai eu assez de mal à me le procurer. Il y a trois heures que je devrais être ici. »

Fagin mit la main sur le paquet, l'enferma dans l'armoire et se rassit sans dire un mot. Mais il ne perdit pas de vue le brigand un seul instant, et, quand ils furent assis de nouveau face à face et tout près l'un de l'autre, il le regarda fixement. Ses lèvres tremblaient si fort et ses traits étaient si altérés par l'émotion à laquelle il était en proie, que le brigand recula involontairement sa chaise et examina Fagin d'un air effrayé.

« Eh bien ! quoi ? dit Sikes ; qu'avez-vous à me regarder ainsi ? Allons, parlez ! »

Le juif leva la main droite et agita un doigt tremblant, puis sa fureur était telle qu'il fut hors d'état d'articuler un seul mot.

« Morbleu ! dit Sikes qui n'avait pas l'air trop rassuré, il est devenu fou ; il faut que je prenne garde à moi.

— Non, non, dit Fagin en retrouvant la voix, ce n'est pas… ce n'est pas vous, Guillaume ; je n'ai rien… rien du tout à vous reprocher.

— Oh ! vraiment ! dit Sikes en le regardant d'un air sombre et en mettant ostensiblement un pistolet dans une poche plus à sa portée. C'est heureux, pour l'un de nous du moins. Lequel est-ce, peu importe.

— Ce que j'ai à vous dire, Guillaume, dit le juif en rapprochant sa chaise de celle du brigand, vous rendra encore plus furieux que moi.

— En vérité ? répondit Sikes d'un air d'incrédulité ; parlez et dépêchez-vous, ou Nancy me croira perdu.

— Perdu ! dit Fagin, elle s'est arrangée pour ça, n'ayez pas peur. »

Sikes regarda le juif d'un air très inquiet, et ne lisant sur ses traits aucune explication satisfaisante, il lui mit sa grosse main sur le collet et le secoua rudement.

« Voulez-vous parler, dit-il, ou je vous étrangle. Desserrez les dents et dites clairement ce que vous avez à dire. Assez de grimaces, vieux mâtin que vous êtes, finissons-en.

— Supposons, commença Fagin, que ce garçon qui est là couché… »

Sikes se tourna vers l'endroit où Noé était endormi, comme s'il ne l'avait pas remarqué tout à l'heure. « Après ? dit-il en reprenant sa première position.

— Supposons, continua Fagin, que ce garçon ait jasé pour nous perdre tous ; qu'il ait cherché d'abord les gens propres à réaliser ses vues, et qu'il ait eu avec eux un rendez-vous dans la rue pour donner notre signalement, pour indiquer tous les signes auxquels on pourrait nous reconnaître et les souricières où l'on pourrait le mieux nous prendre. Supposons qu'il ait voulu faire tout cela de son plein gré sans être arrêté, interrogé, espionné ou mis au pain et à l'eau pour faire des aveux : mais, de son plein gré ! pour sa propre satisfaction ! allant rôder la nuit pour rencontrer nos ennemis déclarés et jasant avec eux ! m'entendez-vous, s'écria le juif, dont les yeux lançaient des flammes. Supposons qu'il ait fait tout cela, qu'arriverait-il ?

— Ce qui arriverait ! répondit Sikes avec un affreux jurement. S'il avait vécu jusqu'à mon arrivée, je lui broierais le crâne sous les talons ferrés de mes bottes en autant de morceaux qu'il a de cheveux sur la tête.

— Et si moi j'avais fait cela, hurla le juif, moi qui en sais si long et qui pourrais faire pendre tant de gens, sans me compter ?

— Je ne sais, dit Sikes en grinçant des dents et en pâlissant rien qu'à l'idée d'une telle trahison : je ferais dans la prison quelque chose qui me ferait mettre aux fers ; et si on me mettait en jugement en même temps que vous, je tomberais sur vous en plein tribunal et je vous briserais le crâne devant tout le monde. J'aurais assez de force, murmura le brigand en brandissant son

bras nerveux, j'aurais assez de force pour vous écraser la tête comme si une lourde charrette eût passé dessus.

— Vous !

— Moi ! dit le brigand. Essayez. Et si c'était Charlot, ou le Matois, ou Betsy, ou…

— Peu importe qui, interrompit Sikes avec colère. Celui-là, quel qu'il soit, peut être sûr de son affaire. »

Fagin se remit à considérer fixement le brigand ; puis, lui faisant signe de garder le silence, il se pencha vers le matelas où dormait Noé et secoua le dormeur pour l'éveiller : Sikes, penché aussi sur sa chaise et les mains appuyées sur les genoux, regardait de tous ses yeux, comme s'il se demandait avec surprise à quoi allaient aboutir ce manège et toutes ces questions.

« Bolter ! Bolter ! dit Fagin en levant la tête avec une expression diabolique et en appuyant sur chaque parole. Le pauvre garçon ! il est fatigué… fatigué d'avoir épié si longtemps les démarches de cette fille… les démarches de cette fille, entendez-vous, Guillaume ?

— Que voulez-vous dire ? » demanda Sikes en se redressant de toute sa hauteur.

Le juif ne répondit rien, mais se pencha de nouveau vers le dormeur et le fit asseoir sur le matelas. Après s'être fait répéter plusieurs fois son nom d'emprunt, Noé se frotta les yeux et regarda autour de lui en bâillant.

« Redites-moi encore tout cela, encore une fois, pour qu'il l'entende, dit le juif en montrant du doigt le brigand.

— Redire quoi ? demanda Noé à demi endormi.

— Ce qui concerne… Nancy, dit le juif en saisissant le poignet de Sikes, comme pour l'empêcher de s'en aller avant d'avoir tout entendu. Vous l'avez suivie ?

— Oui.

— Jusqu'au pont de Londres ?

— Oui.

— Où elle a rencontré deux personnes ?

— En effet.

— Un monsieur et une demoiselle qu'elle avait été trouver précédemment, de son propre mouvement : ils lui ont demandé de livrer tous ses complices, à commencer par Monks… ce qu'elle a fait… de donner leur signalement… elle l'a donné… de dire où nous nous réunissions… elle l'a dit… et d'où l'on pouvait le mieux nous guetter… elle l'a dit encore… et à quel moment nous avions l'habitude de nous y rendre… elle l'a indiqué. Voilà ce qu'elle a fait ; elle a conté tout cela d'un bout à l'autre, sans qu'on lui fît une menace, sans la moindre hésitation. Est-ce vrai ? s'écria le juif presque fou de colère.

— Parfaitement vrai, répondit Noé en se grattant la tête ; c'est exactement comme cela que tout s'est passé.

— Et qu'ont-ils dit relativement à dimanche dernier ? demanda le juif.

— Relativement à dimanche dernier ! répondit Noé en réfléchissant ; je vous l'ai déjà dit.

— Redites-le ! redites-le ! s'écria Fagin écumant de rage en étreignant d'une main le bras de Sikes, et en brandissant l'autre en l'air comme un furieux.

— Ils lui ont demandé, dit Noé qui, mieux éveillé, semblait commencer à comprendre qui était Sikes, ils lui ont demandé pourquoi elle n'était pas venue le dimanche précédent comme elle l'avait promis ; elle a répondu qu'elle n'avait pas pu…

— Et la cause, la cause ? interrompit le juif d'un air triomphant ; contez-lui cela !

— Parce qu'elle avait été retenue de force chez elle par Guillaume, cet homme dont elle leur avait déjà parlé précédemment, répondit Noé.

— Et puis encore ? s'écria le juif ; qu'a-t-elle dit encore de cet homme dont elle leur avait déjà parlé précédemment ? Contez-lui cela ! contez-lui cela !

— Eh bien, reprit Noé, elle a dit qu'il ne lui était pas facile de sortir à moins que cet homme ne sût où elle allait ; et que la première fois qu'elle était sortie pour aller trouver la demoiselle, elle… ha ! ha ! ha ! j'ai bien ri en entendant cela… elle avait donné à cet homme une dose de laudanum.

— Mort et damnation ! s'écria Sikes en se dégageant brusquement de l'étreinte du juif. Laissez-moi m'en aller ! »

Il repoussa loin de lui le vieillard, s'élança hors de la chambre et escalada les degrés comme un furieux.

« Guillaume ! Guillaume ! cria le juif en courant après lui. Un mot, un mot seulement ! »

Il n'aurait pas eu le temps d'échanger un seul mot avec le brigand, si celui-ci ne s'était trouvé dans l'impossibilité d'ouvrir la porte ; il était là, jurant et blasphémant quand le juif le rejoignit tout essoufflé.

« Laissez-moi sortir, dit Sikes. Ne me parlez pas, si vous tenez à la vie. Laissez-moi sortir, vous dis-je.

— Un mot seulement, reprit Fagin en posant sa main sur la serrure… Ne soyez pas…

— Quoi ? dit l'autre.

— Ne soyez pas… trop violent, Guillaume », dit le juif avec des larmes dans la voix.

Le jour commençait à poindre, et il faisait assez clair pour que les deux hommes pussent se voir ; ils échangèrent un rapide coup d'œil ; leurs yeux brillaient d'un éclat sinistre ; il n'y avait pas à se méprendre sur leur pensée.

« J'entends par là, dit Fagin, jugeant inutile de déguiser plus longtemps sa pensée, que vous ne devez pas être trop violent… par prudence : de la ruse, Guillaume, et pas d'esclandre. »

Sikes ne répondit rien, mais poussant vivement la porte dès que le juif eut tourné la clef dans la serrure, il s'élança dans la rue déserte.

Sans s'arrêter, sans réfléchir un instant, sans tourner une seule fois la tête à droite ou à gauche, sans lever les yeux vers le ciel ni les baisser vers la terre, le brigand prit sa course, l'œil hagard et les dents si serrées qu'il en avait la mâchoire saillante ; il ne murmura pas une parole, pas un de ses muscles ne se déten-

dit, jusqu'à ce qu'il eut gagné la porte de sa demeure. Il fit tourner doucement la clef dans la serrure, monta rapidement l'escalier, entra dans sa chambre, ferma la porte à double tour, appuya une lourde table contre la porte et tira le rideau du lit.

La jeune fille était couchée, à demi vêtue. L'entrée de Sikes l'avait réveillée en sursaut.

« Debout, dit l'homme.

— Est-ce toi, Guillaume ? dit-elle avec une expression de plaisir en le voyant de retour.

— Oui, répondit-il. Debout. »

Une chandelle brûlait près du lit ; l'homme l'ôta vivement du chandelier et la jeta dans la cheminée ; la jeune fille voyant que le jour commençait à poindre, se leva pour tirer le rideau de la fenêtre.

« Laisse-le, dit Sikes, en lui barrant le passage. Il fait assez clair pour ce que j'ai à faire.

— Guillaume, dit Nancy d'une voix étouffée par la terreur, pourquoi me regardes-tu ainsi ? »

Les narines gonflées, la poitrine haletante, le brigand la considéra quelques instants ; puis, la saisissant par la tête et par le cou, il la traîna jusqu'au milieu de la chambre, et, jetant un coup d'œil vers la porte, il lui mit sa grosse main sur la bouche.

« Guillaume, Guillaume !... dit la jeune fille d'une voix étouffée, en se débattant avec l'énergie que donne la crainte de la mort, je ne crierai pas... écoute-moi... parle-moi... dis-moi ce que j'ai fait ?

— Tu le sais bien misérable ! répliqua le brigand. Tu as été guettée cette nuit… Tout ce que tu as dit a été entendu.

— Alors épargne ma vie comme j'ai épargné la tienne, dit Nancy en se cramponnant après lui. Guillaume, cher Guillaume, tu n'auras pas le cœur de me tuer. Oh ! songe à tout ce que j'ai refusé cette nuit à cause de toi ! Épargne-toi ce crime ; je ne te lâcherai pas ; tu ne pourras pas me faire lâcher prise. Guillaume, pour l'amour de Dieu, pour toi, pour moi, arrête, avant de verser mon sang. Sur mon âme, je ne t'ai pas trahi. »

L'homme fit un violent effort pour dégager son bras ; mais la jeune fille l'étreignait convulsivement, et il eut beau faire, il ne put lui faire lâcher prise.

« Guillaume, criait-elle en s'efforçant d'appuyer sa tête sur la poitrine du brigand, ce monsieur et cette bonne demoiselle m'ont proposé cette nuit d'aller vivre à l'étranger et d'y finir mes jours dans la solitude et la tranquillité. Laisse-moi les revoir et les supplier à genoux d'avoir pour toi la même bonté ; nous quitterons cet affreux séjour ; nous irons bien loin, chacun de notre côté, mener une vie meilleure, et oublier, sauf dans nos prières, la vie que nous avons menée jusqu'ici : après cela, nous ne nous reverrons jamais. Il n'est jamais trop tard pour se repentir ; ils me l'ont dit… Je sais bien maintenant qu'ils disaient vrai ; mais il nous faut du temps, un peu de temps ! »

Le brigand dégagea un de ses bras et saisit son pistolet. La pensée qu'il serait immédiatement découvert s'il faisait feu, lui traversa l'esprit malgré l'accès de rage auquel il était en proie. Il frappa deux fois de toute sa force, avec la crosse du pistolet, la tête de la jeune fille qui touchait presque la sienne.

Elle chancela et tomba, aveuglée par les flots de sang qui jaillissaient de son front ; puis, parvenant avec peine à se soulever sur les genoux, elle tira de son sein un mouchoir blanc, – celui que lui avait donné Rose Maylie, – et l'élevant à mains jointes vers le ciel, aussi haut que ses forces défaillantes le lui permettaient, elle murmura une prière pour implorer la pitié du Créateur.

C'était un affreux spectacle. L'assassin gagna la muraille d'un pas chancelant ; puis, mettant sa main sur ses yeux, il se saisit d'un lourd gourdin et acheva sa victime.

q

Chapitre 48 Fuite de Sikes.

De toutes les actions coupables qui, à la faveur des ténèbres, avaient été commises dans la vaste enceinte de Londres, depuis que la nuit l'avait jamais enveloppée, celle-ci était la plus criminelle. De toutes les horreurs qui allaient empester de leur odeur infecte l'air pur du matin, celle-ci était la plus lâche et la plus odieuse.

Le soleil brillant qui ne ramène pas seulement avec lui la lumière, mais qui rend l'homme à la vie et à l'espérance, le soleil se levait radieux sur la populeuse cité ; ses rayons tombaient également sur les vitraux richement colorés et sur les misérables vitres de la mansarde, sur le dôme des cathédrales et sur les masures en ruines. Il éclairait la chambre où gisait la femme assassinée ; il l'éclairait en dépit des efforts du brigand pour empêcher ses

rayons d'y pénétrer : ils y pénétraient à torrent. Si ce spectacle était affreux dans le crépuscule du matin, qu'était-ce maintenant au milieu de cette éclatante lumière !

Sikes n'avait pas changé de place : il avait eu peur de se sauver ; sa victime avait poussé un gémissement plaintif et remué la main. Alors, avec une rage que la terreur augmentait encore, il avait frappé à coups redoublés. Un instant il avait jeté une couverture sur le cadavre ; mais se représenter les yeux de la victime, s'imaginer qu'ils se tournaient vers lui, était encore plus insupportable que de les voir fixés, immobiles, pour regarder la mare de sang qui tremblait et dansait au soleil, sur le plancher, et il avait retiré la couverture. Le corps était là gisant ; un corps, rien de plus, de la chair et du sang : mais quelle chair et que de sang !

Il battit le briquet, alluma du feu et y jeta le gourdin. Des cheveux de femme étaient restés collés à l'extrémité ; ils s'enflammèrent en pétillant et produisirent quelques légères étincelles que le courant d'air entraîna rapidement dans la cheminée. Cela seul le remplit d'effroi, tout barbare qu'il était. Il continua pourtant à tenir le gourdin, jusqu'à ce que le feu l'eût réduit en plusieurs morceaux ; il les réunit sur les charbons pour les consumer entièrement et les réduire en cendres. Il se lava les mains et frotta ses vêtements ; il y avait des taches qu'il ne put faire disparaître ; il coupa les endroits tachés et les jeta au feu. Toute la chambre était teinte de sang : les pattes même du chien en étaient pleines.

Pendant tout ce temps, il n'avait pas un instant tourné le dos au cadavre. Après avoir terminé ses préparatifs, il gagna la porte à reculons, tirant le chien après lui. Il la ferma doucement, tourna deux fois la clef dans la serrure, la retira et sortit de la maison.

Il traversa la rue et jeta un regard vers la fenêtre, pour s'assurer qu'on ne pouvait rien voir du dehors. Le rideau était toujours baissé, le rideau que Nancy avait voulu tirer pour laisser pénétrer ce jour qu'elle ne devait plus revoir. Elle était gisante tout près de la fenêtre : l'assassin le savait. Dieu ! comme le soleil dardait ses rayons dans cet endroit !

Sikes ne jeta sur la fenêtre qu'un coup d'œil rapide ; il se sentit soulagé en pensant qu'il avait pu sortir sans être vu. Il siffla son chien et s'éloigna rapidement.

Il traversa Islington et gravit la colline de Highgate, où se trouve le monument en l'honneur de Whittington ; mais il marchait à l'aventure et sans savoir où il irait. Il prit à droite, suivit un sentier à travers champs, longea Caen-Wood, arriva à la bruyère de Hampstead, franchit la vallée au Val-de-Santé, puis gravit la pente opposée, et, traversant la route qui unit les villages de Hampstead et de Highgate, il gagna les champs de North-End, et se coucha le long d'une haie.

Il s'endormit ; mais bientôt il fut debout de nouveau et se remit à marcher, non plus du côté de la campagne, mais dans la direction de Londres, en suivant la grande route ; puis il revint encore sur ses pas, refit le même trajet qu'il venait de faire, et arpenta les champs en tout sens, tantôt se couchant au bord des fossés pour se reposer, tantôt se remettant à errer à l'aventure.

Où trouver un endroit assez rapproché et pas trop fréquenté pour s'y procurer quelque nourriture ? S'il allait à Hendon ? L'endroit semblait propice, étant à peu de distance et assez à l'écart. Il se dirigea de ce côté, tantôt courant, tantôt, par une étrange contradiction, marchant comme une tortue, où s'arrêtant tout à

fait, et battant négligemment les buissons avec sa canne. Mais à Hendon, il lui sembla que tous les gens qu'il rencontrait, et jusqu'aux enfants qui se tenaient sur les portes, le regardaient d'un air de soupçon ; il revint sur ses pas, sans avoir le courage de demander une goutte d'eau ou un morceau de pain, quoiqu'il fût à jeun depuis la veille ; il reprit la route de Hampstead sans savoir où se diriger.

Il erra ainsi sans s'arrêter, et revint à son point de départ. La matinée, l'après-midi, s'étaient écoulées ; le jour allait décliner et il était toujours là, allant à droite, à gauche, en avant, en arrière, et revenant toujours au même endroit. Enfin il s'éloigna et se dirigea vers Hatfield.

À neuf heures du soir, il était à bout de forces, et son chien, harassé d'une course si extraordinaire, cheminait derrière lui en boitant. Sikes descendit la colline, près de l'église du village silencieux, et, se traînant le long d'une rue étroite, se glissa dans un petit cabaret où il apercevait un peu de lumière. Quelques paysans en train de boire étaient assis autour du foyer ; ils firent place au nouveau venu : mais il alla s'asseoir au fond de la salle pour y boire et manger seul, ou plutôt avec son chien, auquel il jetait de temps à autre quelques bouchées de pain.

Les paysans réunis en ce lieu s'entretenaient des terres et des fermiers des environs. Quand ce sujet fut épuisé, ils se mirent à parler de l'âge auquel était parvenu un vieillard qu'on avait enterré le dimanche précédent. Les jeunes gens trouvaient qu'il était mort très vieux, tandis que les vieillards présents soutenaient qu'il était encore bien jeune. « Il n'était pas plus âgé que moi, dit un vieux grand-père à la tête blanchie, et il avait encore dix ou quinze ans au moins à vivre… s'il avait pris des précautions… »

Il n'y avait rien dans tout cela qui pût attirer l'attention ou éveiller les craintes de Sikes. Il paya son écot et resta silencieux et inaperçu dans son coin ; il allait s'endormir profondément, quand il fut tiré de son demi-sommeil par l'arrivée d'un nouveau venu.

C'était un vieux routier, à la fois colporteur et charlatan, qui parcourait à pied les campagnes pour vendre des pierres à repasser, des cuirs à rasoir, des rasoirs, des savonnettes, du cirage pour les harnais, des drogues pour les chiens et les chevaux, de la parfumerie commune, du cosmétique et autres articles semblables, contenus dans une balle qu'il portait sur son dos. Son entrée fut saluée par les paysans de mille plaisanteries qui ne tarirent pas jusqu'à ce qu'il eût fini de souper. Alors il eut l'idée ingénieuse d'unir l'utile à l'agréable, et déballa sa pacotille pour tenter les chalands.

« Qu'est-ce que c'est que ça, Henry ? est-ce bon à manger ? demanda un plaisant de village en montrant du doigt des tablettes de savon posées dans un coin.

— Ça ? dit le colporteur, en en prenant une qu'il montra à toute l'assistance, c'est une composition infaillible et inappréciable pour enlever toutes les taches ; taches de rouille, taches de boue, taches d'humidité, taches de toute sorte, petites ou grandes, sur la soie, le satin, la batiste, la toile, le drap, le crêpe, les tapis, le mérinos, la mousseline, et tous les tissus possibles ; taches de vin, taches de fruits, taches de bière, taches d'eau, taches de peinture, taches de poix, taches quelconques, disparaissent à l'instant à l'aide de cette infaillible et inappréciable composition. Une dame a-t-elle une tache à son honneur ? elle n'a qu'à avaler une de ces tablettes, et elle est guérie pour tou-

jours… car c'est du poison. Un monsieur, a-t-il besoin de fournir une preuve du sien, il n'a qu'à en prendre une tablette, et son honneur est pour toujours hors de question… Le résultat est tout aussi satisfaisant qu'avec une balle de pistolet, et, comme la saveur en est bien plus désagréable, il y a d'autant plus d'honneur à s'en servir… Un penny la tablette !… Tout ça pour la bagatelle d'un penny ! »

Deux acheteurs se présentèrent aussitôt ; le reste de l'auditoire hésitait ; ce que voyant, le vendeur redoubla de loquacité.

« On ne peut suffire à en fabriquer assez, dit-il ; c'est enlevé à l'instant. Quatorze moulins, six machines à vapeur et une pile électrique, marchent sans s'arrêter, et ça ne suffit pas. Les ouvriers travaillent si fort qu'ils en crèvent, et leurs veuves reçoivent une pension annuelle de vingt livres sterling par enfant, avec une prime de cinquante livres pour deux jumeaux. Un penny la tablette !… ou un penny, si vous voulez… c'est tout comme ; ou quatre pièces de deux liards, ça m'est égal. Un penny la tablette ! Taches de vin, taches de fruits, taches de bière, taches d'eau, taches de peinture, taches de poix, taches de boue, taches de sang… Voici une tache au chapeau de quelqu'un de la société ; je vais la faire disparaître avant qu'il ait eu le temps de me faire servir une pinte de bière.

— Holà ! s'écria Sikes en tressaillant. Rendez-moi mon chapeau…

— Je vais vous le nettoyer, monsieur, répondit le colporteur en faisant signe de l'œil à la société, avant que vous ayez le temps de traverser la salle pour le reprendre. Observez bien, messieurs, cette tache noire sur le chapeau de monsieur : que ce soit une

tache de vin, une tache de fruit, une tache de bière, une tache d'eau, une tache de peinture, une tache de poix, une tache de boue, ou une tache de sang… »

Il ne put continuer : car Sikes, en proférant d'affreuses imprécations, renversa la table, lui arracha le chapeau des mains, et s'élança hors du cabaret.

De nouveau en proie à l'irrésolution qui l'avait tourmenté, malgré lui, toute la journée, le meurtrier, voyant qu'il n'était pas suivi et que probablement on l'avait pris pour un ivrogne de mauvaise humeur, reprit le chemin de Londres ; il évita la lueur des lanternes d'une diligence arrêtée dans la rue, et il poursuivait sa route, quand il s'aperçut que c'était la malle venant de Londres et qu'elle était arrêtée à la porte du bureau de poste. Il était presque sûr de ce qui allait se passer, mais il s'arrêta pour écouter.

Le courrier était devant la porte, attendait le sac aux dépêches ; survint un individu en costume de garde-chasse, auquel il remit un panier déposé sur le trottoir.

« Voici pour chez vous, dit le courrier. Ah çà ! avez-vous bientôt fini, là-dedans ? Déjà, avant-hier, vos maudites dépêches n'étaient pas prêtes ; ça ne peut pas aller comme ça, entendez-vous ?

— Quoi de nouveau en ville, Benjamin ? demanda le garde-chasse en regardant les chevaux avec admiration.

— Rien que je sache, répondit l'autre en mettant ses gants. Le blé est un peu en hausse. J'ai aussi entendu parler d'un assassinat du côté de Spitalfields, mais je n'y crois guère.

— Oh ! ce n'est que trop vrai, dit un voyageur en mettant la tête à la portière ; c'est un affreux assassinat.

— En vérité, monsieur ? reprit le courrier en mettant la main à son chapeau. Est-ce un homme ou une femme ?

— C'est une femme, répondit le voyageur ; on suppose que…

— Allons, allons, Benjamin ! s'écria le postillon avec impatience.

— Les maudites dépêches ! dit le courrier. Ah çà ! dormez-vous, là-dedans ?

— On y va, dit le directeur du bureau en apportant les lettres.

— On y va, on y va ! grommela le courrier… c'est comme la jeune millionnaire qui doit un jour avoir un caprice pour moi ; mais quand ? je n'en sais rien. Allons, donnez vite !… En route ! »

Il sonna du cor et la voiture partit.

Sikes resta immobile dans la rue, indifférent, en apparence, à ce qu'il venait d'entendre, et sans autre préoccupation que celle de savoir où aller. À la fin il revint encore une fois sur ses pas, et prit la route qui mène de Hatfield à Saint-Albans. Il marchait d'un pas résolu ; mais quand il eut laissé Londres derrière lui et qu'il se fut enfoncé de plus en plus dans la solitude et les ténèbres de la route, il se sentit gagné par un sentiment de terreur et d'épouvante qui l'ébranla jusqu'au fond du cœur. Autour de lui tous les objets, réels ou imaginaires, immobiles ou agités, prenaient une apparence formidable ; mais ces craintes n'étaient rien au prix de ce que lui faisait éprouver le souvenir incessant de cet affreux cadavre du matin qu'il croyait sentir sur ses talons. Il

pouvait distinguer, jusque dans les moindres détails, ses formes au milieu de l'ombre ; il le voyait s'avancer d'un air sinistre et solennel ; il entendait le frôlement des vêtements de sa victime contre les buissons, et chaque souffle du vent apportait à son oreille le son de ce cri, suprême et étouffé ; s'il s'arrêtait, le fantôme s'arrêtait aussi ; s'il courait, le fantôme le suivait, non pas en courant : ç'aurait été une consolation ; mais non, c'était comme un cadavre encore doué du simple mécanisme de la vie, emporté tout droit sur quelque vent funèbre qui rasait le sol.

Parfois il se retournait avec l'énergie du désespoir, résolu à éloigner de force le fantôme, qu'il savait pourtant bien être privé de vie ; mais alors ses cheveux se dressaient sur sa tête et son sang se glaçait dans ses veines ; le fantôme avait suivi son mouvement et se tenait toujours derrière lui ; ce cadavre qu'il n'avait pas perdu de vue un instant, le matin, il l'avait maintenant à ses trousses, et sans relâche. Il s'adossa à un talus, le long de la route ; le fantôme se posta au-dessus de lui, et il le voyait parfaitement, malgré les ténèbres ; il se jeta à terre, se coucha sur le dos ; le fantôme se tint près de sa tête, tout droit, silencieux et immobile, semblable à une pierre sépulcrale avec l'épitaphe tracée en lettres de sang.

Qu'on ose parler après cela des assassins qui échappent à la justice ! Qu'on vienne nous dire qu'il faut que la Providence sommeille ! Une seule longue minute passée dans ce paroxysme de terreur ne valait-elle pas mille morts violentes ?

Dans un champ, près de la route, il y avait un hangar qui lui offrit un abri pour la nuit. Devant la porte étaient plantés trois grands peupliers dont le vent agitait les branches avec un sifflement sinistre. Le brigand était hors d'état de continuer sa route

avant le retour du jour ; il se blottit contre le mur… Mais là de nouvelles tortures l'attendaient.

Il eut une vision aussi obstinée et plus terrible que celle à laquelle il venait de se soustraire : ces yeux hagards et ternes, que le matin il avait préféré regarder plutôt que de se les figurer cachés sous la couverture, ses deux yeux lui apparurent au milieu des ténèbres ; ils brillaient, mais ne répandaient autour d'eux aucune clarté ; il n'y en avait que deux, et ils étaient partout. Si lui-même fermait les yeux, il voyait par la pensée la chambre de la victime avec les moindres objets qu'elle renfermait, et chacun d'eux à sa place accoutumée. Le cadavre aussi était à sa place, et les yeux étaient tels qu'il les avait vus en quittant la chambre. Il se leva et s'élança dans les champs : l'apparition l'y suivit ; il revint sous le hangar et se tapit de nouveau contre le mur : avant qu'il eût eu le temps de s'étendre à terre, les deux yeux étaient déjà là devant lui.

Il resta ainsi en proie à une terreur inexprimable, tremblant de tous ses membres, une sueur froide s'échappant de tous ses pores. Tout à coup un tumulte lointain domina le bruit du vent et l'on entendit des cris de désespoir et des exclamations de surprise ; il trouva quelque soulagement à entendre des voix humaines dans ce lieu solitaire, bien que ce fut pour lui une cause sérieuse d'alarme. Il retrouva ses forces et son énergie en présence d'un danger personnel, et, se levant précipitamment, il s'élança hors du hangar.

Tout le ciel paraissait en feu ; des tourbillons de flammes s'élevaient dans l'air et, lançant une pluie d'étincelles, éclairaient l'atmosphère à plusieurs milles à la ronde, et chassaient des nuages de fumée dans la direction du lieu où il se trouvait. Les cris de-

vinrent plus perçants à mesure qu'ils étaient poussés par plus de bouches, et il put entendre celui de : « Au feu ! » mêlé aux tintements du tocsin, à la chute bruyante des poutres et des toitures, au craquement des flammes quand elles s'enroulaient autour de quelque obstacle, et qu'elles s'élançaient ensuite avec une nouvelle force pour continuer leurs ravages. Le bruit augmentait de plus en plus ; il y avait foule autour de l'incendie, des hommes, des femmes, tous en mouvement. Ce fut pour lui comme une nouvelle vie. Il s'élança tête baissée dans la direction du feu, se frayant un passage au milieu des ronces et des épines, et escaladant comme un fou les haies et les clôtures, tandis que son chien courait devant lui en aboyant de toutes ses forces.

Il arriva bientôt sur le théâtre du sinistre, au milieu de gens à demi vêtus, courant çà et là, les uns s'efforçant de tirer hors des écuries les chevaux terrifiés, d'autres faisant sortir les bestiaux des cours et des étables, d'autres enfin arrivant chargés d'objets qu'ils avaient arrachés à l'incendie en bravant une pluie d'étincelles et la chute des poutres enflammées. Par toutes les ouvertures qui, une heure auparavant, étaient des portes et des fenêtres, s'échappaient des torrents de flammes ; les murs s'écroulaient au milieu de la fournaise ; le plomb et le fer se fondaient et coulaient en longs ruisseaux. Les femmes et les enfants poussaient des cris affreux ; les hommes s'encourageaient les uns les autres par de bruyantes exclamations ; le bruit des pompes et le sifflement de l'eau tombant sur le bois embrasé se joignaient à ces sons discordants. L'assassin cria au feu, comme les autres, de toute la force de ses poumons, et, oubliant un instant sa position, se jeta au plus fort du tumulte.

Il passa la nuit, tantôt travaillant aux pompes, tantôt s'élançant au travers des flammes et de la fumée, se montrant toujours là où il y avait le plus de bruit et le plus de monde. On le voyait en haut et en bas des échelles, sur les toits, sur des planchers qui menaçaient ruine et tremblaient sous son poids, exposé à la chute des briques et des pierres ; il était partout, mais toujours invulnérable ; il n'eut ni une contusion ni une égratignure ; enfin l'aube du jour parut, et il ne resta plus que de la fumée et des ruines noircies.

Après ces moments d'agitation fiévreuse, l'affreuse pensée de son crime lui revint à l'esprit avec encore plus de force. Il regardait autour de lui avec inquiétude : car il voyait des hommes causer en groupe, et il craignait d'être le sujet de leur entretien. Le chien obéit à un signe énergique qu'il lui fit, et ils s'éloignèrent à la dérobée. Quelques hommes assis près d'une pompe l'appelèrent et l'invitèrent à se rafraîchir avec eux ; il mangea un peu de pain et de viande, et, comme il vidait un verre de bière, il entendit les pompiers qui venaient de Londres parler de l'assassinat. « Il paraît, dit l'un d'eux, qu'il s'est sauvé à Birmingham ; mais on l'attrapera bientôt ; la police est à ses trousses, et avant demain soir il sera traqué dans tout le royaume. »

Sikes s'éloigna précipitamment et marcha jusqu'à ce qu'il fut prêt à tomber de fatigue ; alors il se coucha au bord d'un sentier et dormit longtemps, mais d'un sommeil agité et pénible. Il se remit ensuite à errer, toujours indécis et irrésolu, et saisi de terreur à la pensée de passer la nuit tout seul.

Tout à coup il prit un parti désespéré : celui de retourner à Londres.

« Là du moins, pensa-t-il, j'aurai quelqu'un à qui parler, quoi qu'il arrive ; c'est un bon endroit pour se cacher, et on ne s'avisera peut-être pas de m'y chercher, après s'être mis sur mes traces dans la campagne. Ne puis-je pas y rester une semaine ou deux, et forcer Fagin à me donner de quoi gagner la France ? Ma foi ! je risque cette chance. »

Il se mit sur-le-champ en devoir s'exécuter son projet, et il se rapprocha de Londres par les chemins les moins fréquentés ; il était décidé à se cacher à peu de distance de la capitale, pour y rentrer à la brune par une route détournée et aller droit au but qu'il s'était proposé.

Mais le chien… on n'avait pas dû oublier, en dressant son signalement, de mentionner que son chien avait disparu et l'avait probablement suivi. Cela pourrait contribuer à le faire arrêter dans la rue. Il résolut de noyer son chien, et continua sa route en cherchant des yeux un étang ; tout en marchant, il ramassa une grosse pierre et l'attacha à son mouchoir. L'animal regardait son maître faire ces préparatifs, et, soit que son instinct l'avertît du danger qu'il courait, soit que le brigand le regardât d'un air plus sinistre qu'à l'ordinaire, il se tint prudemment un peu en arrière : quand son maître s'arrêta au bord d'une mare et l'appela, il s'arrêta court.

« Ici ! m'entends-tu ? » cria Sikes en sifflant son chien.

L'animal revint à ce signal par la force de l'habitude ; mais quand Sikes se baissa pour lui nouer le mouchoir autour du cou, il poussa un grognement sourd et recula.

« Ici ! » dit le brigand en frappant du pied contre terre.

Le chien remua la queue, mais ne bougea pas ; Sikes fit un nœud coulant et l'appela de nouveau.

Le chien avança, recula, s'arrêta un instant, puis se sauva au plus vite.

Sikes le siffla plusieurs fois, s'assit et attendit, pensant qu'il reviendrait ; mais du chien point de nouvelles. Le brigand finit par se mettre en route.

q

Le jour commençait à baisser quand M. Brownlow descendit d'un fiacre devant la porte de sa maison et frappa doucement ; la porte s'ouvrit, un homme robuste sortit de la voiture et se planta d'un côté du perron, tandis qu'un autre homme assis sur le siège en descendait et se plaçait de l'autre côté. Sur un signe de M. Brownlow, ils tirèrent de la voiture un troisième individu, le mirent entre eux deux et le firent entrer de force dans la maison : cet homme était Monks.

Ils montèrent de même l'escalier sans dire un mot, ayant devant eux M. Brownlow, qui les introduisit dans une chambre de derrière. Arrivé à la porte de cette chambre, Monks, qui n'avançait qu'à son corps défendant, s'arrêta tout à coup ; les deux hommes regardèrent M. Brownlow, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire.

« Il sait à quelle alternative il est exposé, dit M. Brownlow ; s'il résiste, s'il remue seulement le petit doigt sans votre ordre, traînez-le dans la rue, appelez la police à votre aide, et faites-le arrêter en mon nom comme faussaire.

— Comment osez-vous me nommer ainsi ? demanda Monks.

— Et vous, jeune homme, comment osez-vous me pousser à une telle extrémité ? répondit M. Brownlow en le regardant fixement. Seriez-vous assez fou pour vouloir sortir de cette maison ? Lâchez-le. Tenez, monsieur, vous êtes libre de vous en aller, et nous de vous suivre ; mais je vous déclare, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'à l'instant même où vous mettrez le pied dans la rue, je vous ferai arrêter pour fraude et escroquerie ; ma résolution est inébranlable. Si vous persistez dans votre résistance, que votre sang retombe sur votre tête !

— De quelle autorité m'avez-vous fait empoigner dans la rue et amener ici par ces gredins-là ? demanda Monks en regardant l'un après l'autre les deux hommes qui se tenaient à ses côtés.

— De ma propre autorité, répondit M. Brownlow. Je prends sur moi toute la responsabilité de cet acte ; si vous vous plaignez d'être privé de votre liberté, adressez-vous, je vous le répète, à la loi pour vous protéger (vous auriez déjà pu vous échapper durant le trajet, mais vous avez jugé plus prudent de vous tenir tranquille) ; moi aussi, j'aurai recours à la loi ; mais, si vous me mettez dans l'impossibilité de reculer, ne comptez plus sur mon intervention indulgente, quand vous serez entre les mains de la justice, et ne dites pas alors que je vous ai précipité dans le gouffre où vous vous serez jeté vous-même. »

Monks avait l'air déconcerté et inquiet ; il hésitait…

« Dépêchez-vous de prendre un parti, dit M. Brownlow d'un ton ferme et calme ; si vous aimez mieux que je vous poursuive en justice et que j'attire sur vous un châtiment dont la pensée seule me fait frémir, mais auquel je ne pourrais vous soustraire, encore une fois, je vous le répète, vous savez ce que vous avez à

faire ; si, au contraire, vous faites appel à mon indulgence et à la pitié de ceux envers lesquels vous avez tenu une conduite si criminelle, asseyez-vous, sans mot dire, dans ce fauteuil. Il y a deux jours qu'il vous attend. »

Monks murmura quelques paroles inintelligibles et resta indécis.

« Dépêchez-vous, dit M. Brownlow ; je n'ai qu'un mot à dire, et il sera trop tard pour vous décider. »

Monks hésitait encore…

« Je n'ai pas l'intention de parlementer plus longtemps, dit M. Brownlow, et même, comme défenseur d'intérêts sacrés qui ne sont pas les miens, je n'en ai pas le droit.

— N'y a-t-il pas… demanda Monks d'une voix tremblante, n'y a-t-il pas… d'autre alternative ?

— Aucune, absolument aucune. »

Monks regarda le vieux monsieur d'un œil inquiet ; mais, en voyant son attitude sévère et résolue, il entra dans la chambre et s'assit en haussant les épaules.

« Fermez la porte à clef en dehors, dit M. Brownlow aux domestiques, et venez dès que je sonnerai. »

Ils obéirent, et les deux interlocuteurs restèrent seuls en présence.

« Pour un vieil ami de mon père, dit Monks en ôtant son chapeau et son manteau, vous me traitez là, monsieur, d'une jolie manière.

— Jeune homme, c'est précisément parce que j'étais un vieil ami de votre père, répondit M. Brownlow, c'est parce que les espérances des heureuses années de ma jeunesse reposaient sur lui et sur sa sœur, cette charmante créature que Dieu a rappelée à lui dans son printemps, et qui m'a laissé ici-bas seul et isolé ; c'est parce qu'il s'est agenouillé avec moi près du lit de mort de cette sœur chérie le jour même où elle devait s'unir à moi… mais le ciel en a disposé autrement… c'est parce que, depuis cette époque, mon cœur brisé s'est attaché à lui jusqu'à sa mort, malgré ses fautes et ses erreurs ; c'est parce que tous ces vieux souvenirs remplissent encore mon âme et que votre vue seule les ravive en moi ; c'est pour tous ces motifs que je suis porté à vous ménager maintenant, oui, Édouard Leeford, même maintenant, et à rougir de vous voir déshonorer son nom.

— Le nom ne fait rien à l'affaire, dit l'autre, après avoir considéré en silence et avec surprise l'émotion de son interlocuteur. Qu'est-ce que cela me fait, le nom ?

— Rien, je le sais, répondit M. Brownlow, il ne vous fait rien à vous ; mais c'était la nom de sa sœur, et, malgré un intervalle de tant d'années, je n'oublierai jamais l'émotion que j'éprouvais jadis à l'entendre prononcer, même par un étranger. Je suis enchanté que vous en ayez pris un autre, croyez-le bien.

— Tout cela est bel et bon, dit Monks (à qui nous laissons encore son nom d'emprunt), après un long silence durant lequel il faisait des gestes de défi furieux, pendant que M. Brownlow s'était couvert le visage de ses mains. À quoi voulez-vous en venir ?

— Vous avez un frère, dit M. Brownlow en maîtrisant son émotion, un frère dont je vous ai dit tout bas le nom à l'oreille, quand je vous suivais dans la rue, et que ce nom seul a suffi pour vous décider à m'accompagner ici, plein de surprise et de crainte.

— Je n'ai point de frère, répondit Monks : vous savez bien que j'étais fils unique. Que venez-vous me parler d'un frère ? vous savez tout cela aussi bien que moi.

— Écoutez ce que j'ai à vous dire, reprit M. Brownlow, vous y prendrez de l'intérêt. Je sais parfaitement que vous êtes le seul et misérable fruit d'une union fatale, que, par orgueil de famille et par la plus méprisable ambition, on força votre père à contracter dès sa première jeunesse…

— Peu m'importent vos épithètes, interrompit Monks, avec un rire effronté ; vous reconnaissez le fait, et cela me suffit.

— Oui ; mais je sais aussi, continua le vieux monsieur, quels malheurs, quelles suites de tortures, quelles angoisses résultèrent de cette union mal assortie ; je sais combien cette chaîne fut lourde pour tous deux, et combien le bonheur de leur vie fut empoisonné pour toujours. Je sais comment à la froide politesse succédèrent les disputes violentes ; comment l'indifférence fit place au dégoût, le dégoût à la haine, et la haine au désespoir, jusqu'à ce qu'enfin ils se séparèrent et, ne pouvant rompre entièrement des liens que la mort seule devait briser, ils les cachèrent du moins aux yeux d'une société nouvelle sous les dehors les plus gais qu'ils purent prendre. Votre mère réussit bientôt à tout oublier ; mais pendant bien des années votre père resta le cœur ulcéré.

— Enfin, ils se séparèrent, dit Monks ; eh bien ! après ?

— Quelque temps après leur séparation, reprit M. Brownlow, votre mère trouva sur le continent des distractions frivoles qui lui firent oublier entièrement son mari, plus jeune qu'elle de dix ans au moins, tandis que celui-ci, dont l'avenir était flétri, resta en Angleterre et se fit de nouveaux amis. J'espère que ce détail du moins ne vous est pas inconnu.

— Si, vraiment, répondit Monks en détournant la tête et en frappant du pied contre le plancher, comme un homme résolu à tout nier ; je l'ignore complètement.

— Votre ton aussi bien que vos actions, dit M. Brownlow, me donnent la certitude que vous ne l'avez jamais oublié et que vous n'avez jamais cessé d'y penser avec amertume. Je vous parle là de faits passés depuis quinze années, quand vous n'aviez pas plus de onze ans et que votre père n'en avait que trente et un : car, je le répète, c'était presque encore un enfant quand son père le força de se marier. Faut-il que je remonte à des faits qui imprimeront une tache à la mémoire de votre père, ou voulez-vous m'épargner ces détails en me dévoilant la vérité ?

— Je n'ai rien à dévoiler, répondit Monks d'un air confus ; vous n'avez qu'à continuer si cela vous fait plaisir.

— Ces nouveaux amis de votre père étaient un officier de marine en retraite, dont la femme était morte six mois auparavant, et ses deux enfants ; il en avait eu davantage, mais, de toute la famille, il n'en restait heureusement que deux ; c'étaient deux filles : l'une, âgée de dix-neuf ans et belle comme le jour ; l'autre, âgée seulement de deux ou trois ans.

— Qu'est-ce que tout cela me fait ? demanda Monks.

— Ils habitaient, continua M. Brownlow, sans avoir l'air de remarquer cette interruption, à peu de distance de l'endroit où votre père était venu se fixer ; ils firent bientôt connaissance et se lièrent intimement. Votre père était doué comme peu d'hommes le sont : il avait l'esprit et la grâce de sa sœur. Plus le vieil officier le connut, plus il l'aima. Plût à Dieu qu'il eût été le seul ! mais sa fille en fit autant. »

Le vieux monsieur s'arrêta ; Monks se mordait les lèvres et tenait ses yeux fixés sur le plancher.

M. Brownlow, à cette vue, continua en ces termes :

« Au bout d'un an, il avait contracté des engagements solennels envers cette jeune fille pure et naïve, dont il était la première, la seule et ardente passion.

— Votre histoire n'en finit pas, observa Monks en s'agitant sur sa chaise.

— C'est une histoire triste et douloureuse, jeune homme, dit M. Brownlow, et d'ordinaire ces histoires sont longues. Si j'avais à vous faire le récit d'un bonheur sans mélange, ce serait très court. Enfin, un de ces riches parents dont on avait voulu s'assurer la bienveillance et la protection en sacrifiant votre père (ces choses-là se voient souvent), vint à mourir, et, pour réparer le mal dont il avait été la cause indirecte, il lui laissa ce qu'il croyait une panacée contre tous les chagrins… de l'argent. Il fallut que votre père allât sur-le-champ à Rome, où ce parent était allé lui-même pour rétablir sa santé et où il était mort, laissant des affaires fort embrouillées. Votre père partit, fut atteint à Rome d'une maladie mortelle, et, dès que votre mère l'apprit à Paris, elle le suivit et vous emmena avec elle. Le lendemain de votre ar-

rivée, votre père mourut, ne laissant pas de testament ; pas de testament, vous m'entendez, en sorte que toute la fortune revint à votre mère et à vous. »

En cet endroit du récit, Monks ne soufflait plus et écoutait d'un air singulièrement attentif, bien que ses yeux ne fussent pas tournés vers le narrateur. Quand M. Brownlow s'arrêta, il changea de position comme un homme qui éprouve un soulagement inattendu, et passa les mains sur son visage brûlant.

« Avant de se mettre en route, votre père avait passé par Londres, dit M. Brownlow avec lenteur en regardant fixement son interlocuteur ; il vint me voir.

— Je n'ai jamais entendu parler de cela, interrompit Monks d'un air d'incrédulité affectée, mais en éprouvant la plus désagréable surprise.

— Il vint me voir et me laissa entre autres choses un portrait, un portrait peint par lui-même, de cette pauvre jeune fille ; il ne pouvait l'emporter avec lui et regrettait de le quitter. Il était miné par les soucis et par les remords ; il me dit en termes vagues et incohérents qu'il avait perdu et déshonoré une famille ; il me confia l'intention qu'il avait de convertir à tout prix sa fortune en espèces, d'assurer à sa femme et à vous une partie de sa nouvelle fortune et de s'expatrier pour toujours. Je ne devinai que trop qu'il ne s'expatrierait pas seul. Même à moi, son ami d'enfance, dont l'attachement pour lui avait pris racine sur la tombe de sa sœur chérie, même à moi, il ne fit aucun aveu plus complet. Il me promit de m'écrire, de tout me dire, et de venir ensuite me voir encore une dernière fois avant de s'éloigner pour toujours.

Hélas ! c'était ce jour-là même que je le voyais pour la dernière fois. Je n'ai reçu de lui aucune lettre, et je ne l'ai plus revu.

« Je me rendis, ajouta M. Brownlow, après un instant de silence, je me rendis sur le théâtre de son… (je puis parler ici le langage du monde, car l'indulgence et la rigueur du monde ne lui font plus rien à présent)… sur le théâtre de son coupable amour, décidé, si mes craintes se réalisaient, à offrir à cette pauvre enfant abandonnée un foyer pour l'abriter et un cœur pour la plaindre. Sa famille avait quitté le pays huit jours auparavant ; ils avaient acquitté quelques petites dettes courantes et étaient partis pendant la nuit : nul ne put me dire le motif ni le but de leur voyage. »

Monks respira plus librement et regarda autour de lui avec un sourire de triomphe.

« Quand votre frère, dit M. Brownlow, en rapprochant sa chaise de Monks, quand votre frère, pauvre enfant abandonné, chétif et couvert de haillons, fut jeté sur mon chemin, non par le hasard, mais par la Providence, et sauvé par moi du vice et de l'infamie…

— Quoi ! s'écria Monks en tressaillant.

— Par moi, dit M. Brownlow. Je vous disais bien que mon récit finirait par vous intéresser. Je vois que le juif, votre rusé complice, ne vous a pas dit mon nom, quoique du reste il dût croire qu'il vous était tout à fait inconnu. Quand cet enfant eut été sauvé par moi et qu'il se rétablit chez moi de sa maladie, sa ressemblance surprenante avec le portrait dont je vous parlais tout à l'heure me frappa d'étonnement. Dès la première fois que je le vis, malgré sa misère et ses haillons, je remarquai sur son visage

une expression de langueur qui me rappela tout à coup, comme dans un rêve, les traits de celle qui m'avait été si chère. Je n'ai pas besoin de vous raconter comment il fut enlevé dans la rue avant que je connusse son histoire.

— Pourquoi ? demanda vivement Monks.

— Parce que vous connaissez tous ces détails aussi bien que moi.

— Moi !

— Il serait inutile de chercher à le nier, répondit M. Brownlow ; je vous montrerai que je sais encore bien d'autres choses.

— Vous n'avez aucune preuve à produire contre moi, balbutia Monks ; je vous défie d'en produire une !

— Nous verrons, répondit le vieux monsieur en jetant sur Monks un regard scrutateur. Je perdis cet enfant, et tous mes efforts pour le retrouver furent inutiles ; comme votre mère était morte, je savais que, si quelqu'un pouvait éclaircir ce mystère, c'était vous seul. J'appris que vous étiez parti pour vos propriétés des Indes occidentales, où vous vous êtes rendu, ai-je besoin de le dire ? après la mort de votre mère, pour éviter ici de fâcheuses poursuites ; je fis le voyage. Vous aviez quitté les Indes depuis quelques mois, et on supposait que vous étiez revenu à Londres ; mais personne ne pouvait m'indiquer votre adresse. Je revins en Angleterre ; vos correspondants n'avaient aucune donnée sur le lieu de votre résidence ; vous alliez et veniez, me dirent-ils, d'une manière aussi irrégulière que vous l'aviez toujours fait ; quelquefois vous restiez plusieurs jours de suite, quelquefois vous dispa-

raissiez pendant des mois entiers. Vous hantiez, selon toute apparence, les mêmes lieux et les mêmes compagnies, compagnies infâmes dont vous aviez fait votre société quand vous étiez jeune et indomptable. Je les fatiguai de mes questions ; je battis les rues nuit et jour ; mais, il n'y a pas plus de deux heures, tous mes efforts étaient restés inutiles, et je ne vous avais pas aperçu une seule fois.

— Et maintenant vous me voyez tout à votre aise, dit Monks en se levant d'un air résolu. Eh bien ! après ? Vous parlez de fraude et d'escroquerie ; ce sont là de grands mots, justifiés, à ce que vous paraissez croire, par je ne sais quelle ressemblance avec un petit misérable ; vous dites que c'est mon frère ! mais vous ne savez seulement pas si un enfant est résulté de ce beau couple ; vous n'en avez aucune preuve.

— Je ne le savais pas, repartit M. Brownlow en se levant aussi ; mais depuis quinze jours j'ai tout appris. Vous avez un frère, vous le savez ; bien plus, vous le connaissez. Il y avait un testament ; votre mère l'a détruit et vous a confié ce secret en mourant. Il était question dans ce testament d'un enfant qui était évidemment le fruit de cette malheureuse liaison ; cet enfant, vous l'avez rencontré, et sa ressemblance avec son père a éveillé vos soupçons. Vous vous êtes rendu au lieu de sa naissance ; il y avait des preuves (preuves longtemps cachées) de son origine et de sa parenté avec vous ; ces preuves, vous les avez détruites, et voici les propres paroles que vous avez dites au juif, votre infâme complice : « Les seules preuves de l'identité de l'enfant sont au fond de la rivière, et la vieille sorcière qui les tenait de la mère pourrit dans son cercueil. » Fils dénaturé, lâche, menteur que vous êtes, vous qui tenez des conciliabules la nuit, dans de

sombres bouges, avec des voleurs et des assassins ; vous dont les infâmes complots ont causé la mort violente de quelqu'un qui valait mille fois mieux que vous ; vous qui dès le berceau avez été une cause de chagrin et de désespoir pour votre père, et qui portez sur votre visage, vrai miroir de votre âme, les traces des maladies honteuses que vous devez aux plus viles passions, au vice et à la débauche… Édouard Leeford, me bravez-vous encore ?

— Non, non, non ! répondit le lâche, accablé sous ces charges multipliées.

— Il n'y a pas un mot, s'écria le vieux monsieur, pas un seul mot qui ne me soit connu. Ces ombres que vous avez vues sur le mur ont recueilli vos secrets et me les ont rapportés à l'oreille. La vue de cet enfant persécuté a ému le vice lui-même, et lui a donné le courage, sinon les attributs de la vertu. Un assassinat a été commis, dont vous êtes moralement, sinon réellement le complice.

— Non, non, interrompit Monks ; je ne sais rien de ce qui s'est passé ; j'allais m'enquérir de la vérité du fait quand vous m'avez surpris dans la rue ; je ne connaissais pas la cause du meurtre ; je pensais que c'était le résultat d'une querelle.

— Cette femme a été assassinée pour avoir révélé une partie de vos secrets, répondit M. Brownlow. Voulez-vous me les révéler tous ?

— Oui.

— Voulez-vous me dresser de votre main une reconnaissance sincère des faits et les attester devant témoins ?

— Oui, je le promets.

— Voulez-vous rester ici tranquille jusqu'à ce que ce document soit rédigé, et m'accompagner en tel lieu que je jugerai convenable, pour y faire cet aveu ?

— Si vous y tenez, j'y consens aussi, répondit Monks.

— Vous devez faire plus encore, dit M. Brownlow : restituer à un enfant innocent la fortune qui lui était destinée. Vous n'avez pas oublié les clauses du testament. Mettez-les à exécution en ce qui concerne votre frère, et allez ensuite où vous voudrez : nous n'aurons plus besoin de nous revoir en ce monde. »

Monks, combattu entre la crainte et la haine, se promenait en long et en large, en réfléchissant d'un air sombre à la proposition qui lui était faite et à la possibilité de l'éluder, quand la porte s'ouvrit brusquement, et M. Losberne entra dans la chambre, en proie à une violente agitation.

« L'homme sera pris, s'écria-t-il. Il sera pris ce soir.

— L'assassin ? demanda M. Brownlow.

— Oui, oui, répondit l'autre ; on a vu son chien errer aux environs d'une vieille masure, et sans nul doute son maître y est déjà caché ou viendra s'y cacher à la faveur de la nuit. La police veille de tous côtés : j'ai causé avec les hommes chargés de le prendre, et ils m'ont dit qu'il est impossible qu'il s'échappe ; ce soir, le gouvernement promet une récompense de cent livres sterling à qui le prendra.

— J'en offre cinquante de plus, et je vais le publier moi-même sur les lieux, si j'arrive à temps. Où est M. Maylie ?

— Henry ? répondit le docteur. Dès qu'il a vu votre ami ici présent monter sain et sauf en voiture avec vous, il est parti au galop pour se rendre à l'endroit on l'on traque l'assassin et se joindre à ceux qui le poursuivent.

— Et le juif ? dit M. Brownlow ; quelles nouvelles ?

— Il n'était pas encore pris, mais il le sera, sans nul doute ; il l'est peut-être déjà : on est sûr de l'avoir.

— Avez-vous pris votre parti ? demanda M. Brownlow à voix basse à M. Monks.

— Oui, répondit celui-ci ; vous… vous me garderez le secret ?

— Oui ; restez ici jusqu'à mon retour ; c'est votre unique chance de salut. »

M. Brownlow et le docteur sortirent et refermèrent la porte à clef.

« Eh bien ! où en êtes-vous ? Qu'avez-vous fait ? demanda tout bas le docteur.

— Tout ce que j'espérais, et même davantage : en réunissant les renseignements fournis par la jeune fille avec ceux que je possédais déjà, je ne lui ai laissé aucune échappatoire, et je lui ai montré clair comme le jour l'horreur de sa conduite. Veuillez écrire, je vous prie, et fixer le rendez-vous à après-demain soir, à sept heures ; nous serons là quelques heures d'avance, mais il faudra se reposer, et surtout Mlle Rose, qui aura peut-être besoin de plus de courage que ni vous ni moi ne pouvons en ce moment le prévoir. Mais mon sang bout dans mes veines à la pensée de venger cette pauvre fille assassinée ; quelle route ont-ils prise ?

— Allez droit au bureau de police, et vous arriverez encore assez à temps, répondit M. Losberne. Moi, je reste ici. »

Les deux amis se séparèrent aussitôt, en proie l'un et l'autre à une agitation violente.

q

Chapitre 50 Poursuite et évasion.

Au bord de la Tamise, près de l'église de Rotherbithe, à l'endroit où le fleuve est bordé des masures les plus délabrées et où les vaisseaux sont le plus noircis par la poussière de la houille et par la fumée qui s'échappe des toits abaissés des maisons, se trouve à l'heure qu'il est la plus sale, la plus étrange, la plus extraordinaire des nombreuses localités que recèle la ville de Londres, complètement inconnue, même de nom, au plus grand nombre des habitants de la capitale.

Pour arriver dans cet endroit, le visiteur est obligé de parcourir un dédale de rues étroites et fangeuses, où est entassée la population la plus misérable et la plus grossière des bords du fleuve, et où l'on ne vend que les objets nécessaires à la classe indigente.

Les vivres les moins chers et les plus grossiers sont entassés dans les boutiques ; les vêtements les plus communs sont suspendus à la porte du brocanteur ou accrochés aux fenêtres. Coudoyé par des ouvriers sans ouvrage du plus bas étage, des porteurs de lest et de charbon, des femmes effrontées, des enfants en guenilles, enfin par le rebut de la population voisine du fleuve, le

visiteur ne se fraye un chemin qu'avec peine, rebuté par le spectacle hideux et l'odeur infecte des allées étroites qui se détachent à droite et à gauche de la rue principale, et assourdi par le bruit des chariots lourdement chargés. Arrivé enfin dans des rues plus reculées et moins fréquentées que celles qu'il a traversées jusqu'ici, il s'avance entre des rangées de maisons dont les façades chancelantes surplombent sur le trottoir, des murs lézardés qui semblent prêts à s'écrouler, des cheminées en ruines qui hésitent à tomber tout à fait, des fenêtres garnies de barres de fer rongées par la rouille et par le temps, enfin tout ce qu'on peut imaginer de plus triste et de plus dégradé.

C'est dans cet affreux quartier, au-delà de Dockhead, dans le faubourg de Southtwark, que se trouve l'île de Jacob, entourée d'un fossé fangeux, profond de six ou huit pieds, et large de quinze ou vingt à la marée haute, qu'on appelait jadis Mill-Pondet qui est connu maintenant sous le nom de Folly-Ditch. Ce fossé aboutit à la Tamise et peut toujours être rempli d'eau en ouvrant les écluses de Lead-Mills, d'où lui venait son ancien nom. Alors un étranger placé sur un des ponts de bois qui sont jetés sur le fossé à Mill-Lane, pourrait voir les habitants des maisons qui le bordent de chaque côté puiser l'eau dans des baquets, des seaux, des ustensiles de tout genre, qui descendent des portes ou des fenêtres ; et, s'il porte ses regards sur les maisons elles-mêmes, son étonnement redoublera à la vue du spectacle étalé devant lui ; des galeries de bois vermoulus s'étendant derrière une demi-douzaine de maisons et percées de trous à travers desquels on peut voir l'eau bourbeuse qui coule au-dessous ; des fenêtres faites de pièces et de morceaux, laissant passer des perches à sécher le linge (comme s'il y avait du linge dans ces parages) ; des chambres si étroites, si resserrées et si sales, que l'air

s'y corrompt en y entrant ; des constructions en bois qui penchent sur le fossé et qui menacent d'y tomber pour imiter les autres, qui ont déjà pris ce parti ; des murs noircis, des fondations dégradées ; enfin tout ce que la pauvreté a de plus repoussant : tels sont les objets qui ornent les bords de Folly-Ditch.

Dans l'île de Jacob, les magasins sont vides et n'ont plus de toits ; les murs s'écroulent de toute part, les fenêtres ne sont plus des fenêtres, les cheminées sont noires, mais il n'en sort plus de fumée. Il y a trente ou quarante ans, c'était un quartier assez commerçant, maintenant ce n'est plus qu'un désert ; les maisons n'appartiennent à personne et servent de retraite à ceux qui ont le courage d'y vivre et d'y mourir. Pour chercher un refuge dans l'île de Jacob, il faut avoir de puissantes raisons de se cacher ou être réduit au plus affreux dénuement.

Dans une de ces maisons en ruine, dont les portes et les fenêtres étaient solidement barricadées, et qui donnait par derrière sur le fossé, comme nous venons de le décrire, étaient réunis trois hommes qui tantôt échangeaient entre eux des regards inquiets, comme s'ils étaient dans l'attente de quelque grave événement, et tantôt restaient immobiles et silencieux : c'étaient Tobie Crackit, M. Chitling et un voleur âgé de cinquante ans au moins, qui avait eu le nez brisé dans quelque ancienne rixe, et dont le visage était défiguré par une grande balafre, reçue probablement dans les mêmes circonstances : cet individu était un déporté en rupture de banc et se nommait Kags.

« Quand vous avez déguerpi de nos anciens domiciles, parce que ça chauffait, vous auriez bien dû chercher quelque autre tanière, dit Tobie en s'adressant à M. Chitling, au lieu de venir ici, mon bel ami.

— Et qui est-ce qui vous en empêchait, nigaud que vous êtes ? dit Kags.

— Je m'attendais à être mieux reçu, répondit M. Chitling d'un air pensif.

— Voyez-vous, jeune homme, dit Tobie, quand on se donne la peine de vivre à l'écart comme je le fais, et d'avoir un chez-soi où personne ne met le nez, il est peu récréatif de recevoir la visite d'un jeune monsieur dans votre position, quelque agrément qu'on puisse avoir à faire avec vous une partie de cartes.

— Surtout, ajouta M. Kags, quand celui qui vit ainsi loin du monde, a avec lui un ami, arrivé de l'étranger à l'improviste, et trop modeste pour mettre sa carte chez les magistrats à son retour. »

Il y eut un court moment de silence, après quoi Tobie Crackit, sentant l'impossibilité de soutenir la conversation sur le ton plaisant, se tourna vers Chitling et dit :

« Quand Fagin a-t-il été pris ?

— Juste au moment du dîner, à deux heures de l'après-midi : Charlot et moi, nous avons eu la chance de nous échapper par une cheminée ; quant à Bolter, il avait retourné le cuvier et s'était blotti dessous ; mais ses longues échasses l'ont fait découvrir, et il a été pincé comme le juif.

— Et Betsy ?

— Pauvre Betsy ! dit Chitling qui perdait de plus en plus contenance ; elle est allée voir le cadavre et est sortie comme une folle en criant et en se frappant la tête contre les murailles, de

sorte qu'on lui a mis la camisole de force, et qu'on l'a conduite à l'hôpital, où elle est à l'heure qu'il est.

— Qu'est devenu le jeune Charlot Bates ? demanda Kags.

— Il est à rôder quelque part aux environs, en attendant qu'il fasse nuit noire, mais il sera bientôt ici, répondit Chitling. Il n'y a pas moyen d'aller ailleurs, car aux Trois Boiteux on a arrêté tout le monde ; c'est une souricière ; il y a des mouchards au comptoir ; je les ai vus de mes yeux, quand j'y suis allé.

— Voilà qui est diabolique, observa Tobie en se mordant les lèvres ; il y en aura plus d'un qui y passera cette fois-ci.

— On tient les assises en ce moment, dit Kags ; si on instruit l'affaire à la vapeur, si Bolter charge Fagin, comme il le fera sans doute, d'après ce qu'il a déjà dit, on peut avoir la preuve de la complicité du juif, et rendre la sentence vendredi ; et, dans six jours d'ici, il la dansera, morbleu !

— Si vous aviez entendu la foule crier après lui ! dit Chitling ; les agents de police ont été obligés de lutter comme des diables pour empêcher qu'on ne le mît en pièces ; il y eut un moment où on le renversa, mais ils formèrent un cercle autour de lui et parvinrent à se frayer un passage, Si vous l'aviez vu, couvert de boue et de sang, jeter autour de lui des regards effarés et se cramponner aux agents de police comme si c'étaient ses meilleurs amis ! je les vois encore, serrés de tous côtés par la foule, et l'entraînant au milieu d'eux. Il y avait là des gens qui n'auraient pas mieux demandé que de le déchirer à belles dents ; je le vois encore la barbe et les cheveux pleins de sang ; j'entends les cris affreux que poussaient les femmes, en jurant qu'elles lui arracheraient le cœur. »

Chitling, frappé d'horreur au souvenir de cette scène, mit ses mains sur ses oreilles, et, les yeux fermés, arpenta la chambre en long et en large, comme un homme qui a perdu le sens.

Tandis qu'il se livrait à cet exercice et que les deux autres restaient silencieux, les yeux fixés sur le plancher, un bruit étrange se fit entendre dans l'escalier, et le chien de Sikes s'élança dans la chambre.

Ils coururent à la fenêtre, descendirent l'escalier, regardèrent dans la rue ; le chien avait pénétré dans la maison par une fenêtre ouverte, il ne fit aucun mouvement pour les suivre : son maître n'était pas avec lui.

« Qu'est-ce que ça signifie ? dit Tobie, quand ils furent rentrés dans la chambre ; il n'est pas possible qu'il vienne ici, je… je compte bien qu'il ne viendra pas.

— S'il avait dû venir, il serait venu avec le chien, dit Kags en se penchant pour examiner l'animal, qui était couché haletant sur le plancher. Tenez, donnez-lui un peu d'eau, il est tout fatigué d'avoir couru.

— Voyez ! il n'en a pas laissé une goutte, ajouta Kags, après avoir regardé le chien un instant sans rien dire ; il est couvert de boue, il boite ; il faut qu'il ait fait une grande trotte.

— D'où peut-il venir ainsi ? s'écria Tobie ; il aura été sans doute aux autres gîtes, et, n'y trouvant que des inconnus, il sera venu ici comme il l'a déjà fait si souvent. Mais où a-t-il quitté son maître et pourquoi arrive-t-il seul ?

— Il n'est pas possible qu'il se soit tué, dit Chitling, sans oser prononcer le nom de l'assassin. Qu'en pensez-vous ? »

Tobie hocha la tête.

« S'il s'était tué, dit Kags, le chien aurait essayé de nous conduire près du corps de son maître. Non, je crois plutôt qu'il a trouvé le moyen de quitter le pays et qu'il aura abandonné son chien ; il faut qu'il l'ait planté là de manière ou d'autre : sans cela, l'animal n'aurait pas l'air si tranquille. »

Cette supposition paraissant la plus probable fut adoptée sans contestation : le chien, se glissant sous une chaise, s'y établit commodément pour dormir, et personne ne fit plus attention à lui.

La nuit était venue ; on ferma les volets et l'on alluma une chandelle que l'on mit sur la table. Les terribles événements qui s'étaient succédé depuis deux jours avaient fait sur nos trois individus une profonde impression, accrue encore par le danger et l'incertitude de leur propre position. Ils s'assirent tout près les uns des autres, tressaillant au moindre bruit ; ils parlaient peu et à voix basse, et, à les voir ainsi muets et terrifiés, on eût cru que le cadavre de la femme assassinée gisait dans la pièce voisine.

Ils étaient depuis quelque temps dans cette attitude, quand tout à coup on frappa à la porte de la rue à coups précipités.

« C'est le jeune Charlot », dit Kags en regardant avec colère autour de lui pour se donner du courage.

On frappa de nouveau… Ce n'était pas Charlot… il ne frappait jamais ainsi.

Crackit alla à la fenêtre, se pencha pour regarder et fit un bond en arrière ; il n'y avait plus besoin de demander qui était là : le vi-

sage pâle de Crackit le disait assez. Au même instant, le chien se remit sur ses pattes et courut vers la porte en grondant.

« Il faut lui ouvrir, dit Tobie en prenant la chandelle.

— Le faut-il absolument ? demanda l'autre d'une voix étouffée.

— Oui, il faut le faire entrer.

— Ne nous laissez pas dans l'obscurité », dit Kags en prenant une chandelle sur la cheminée et en l'allumant d'une main si tremblante que l'on frappa encore deux fois avant qu'il eût fini.

Crackit descendit ouvrir et rentra bientôt, suivi d'un homme dont la figure était presque entièrement cachée par un mouchoir. Il le dénoua lestement et laissa voir un visage livide, des yeux enfoncés, des joues caves, une barbe de trois jours : ce n'était plus que l'ombre de Sikes.

Il posa la main sur le dos d'une chaise qui se trouvait au milieu de la chambre, mais il tressaillit au moment de s'asseoir ; il eut l'air de regarder par-dessus son épaule et tira la chaise près du mur… aussi près que possible… puis s'assit.

Pas une parole n'avait été échangée ; il promenait silencieusement ses regards sur les trois autres, qui se détournaient avec effroi chaque fois qu'ils rencontraient son œil. Lorsque d'une voix sourde il rompit le silence, tous trois tressaillirent : ils n'avaient jamais entendu une voix pareille.

« Comment ce chien est-il venu ici ? demanda-t-il.

— Seul, il y a trois heures.

— Le journal de soir dit que Fagin est arrêté ; est-ce vrai ou faux ?

— Parfaitement vrai. »

Nouveau silence.

« Que le diable vous emporte tous ! dit Sikes en passant sa main sur son front. N'avez-vous rien à me dire ? »

Ils se regardèrent avec embarras, et personne ne répondit.

« Vous qui êtes ici chez vous, dit Sikes en s'adressant à Crackit, avez-vous l'intention de me livrer ou de me donner un asile pour laisser passer l'orage ?

— Vous pouvez rester ici si vous vous y trouvez en sûreté, répondit Crackit après quelque hésitation.

Sikes dirigea lentement ses regards vers le mur auquel il était adossé.

Essayant plutôt de tourner la tête qu'il ne la tournait réellement, il dit : « Le corps… est-il… enterré… ? »

Ils firent signe que non.

« Pourquoi ne l'a-t-on pas enterré ? dit l'homme en regardant de nouveau derrière lui. Pourquoi garder de ces vilaines choses-là en vue ?… Qui est-ce qui frappe ainsi ? »

Crackit sortit en faisant un geste qui indiquait qu'il n'y avait rien à craindre ; il rentra presque aussitôt, suivi de Charlot Bates. Sikes était assis en face de la porte, de sorte que sa figure fut la première qui frappa les yeux du nouveau venu.

« Tobie ! dit Charlot en reculant d'horreur, pourquoi ne m'avoir pas dit cela en bas ? »

Il y avait eu quelque chose de si sinistre dans l'accueil que lui avaient fait les trois premiers interlocuteurs, que l'assassin voulut se rendre favorable le nouveau venu, et fit mine de lui tendre la main.

« Laissez-moi passer dans une autre chambre, dit le jeune garçon en reculant encore.

— Ah çà ! Charlot, dit Sikes en se rapprochant de lui, est-ce que… tu ne me reconnais pas ?

— N'avancez pas, répondit le jeune homme en regardant l'assassin avec horreur. N'avancez pas, monstre que vous êtes. »

L'homme s'arrêta, et leurs yeux se rencontrèrent ; mais bientôt l'assassin ne put soutenir ce regard et baissa les yeux.

« Soyez témoins tous trois, s'écria Charlot en brandissant son poing serré, et en s'animant de plus en plus, soyez témoins tous trois… que je n'ai pas peur de lui… Si l'on vient le chercher ici, je le dénoncerai ; oui, je le dénoncerai. Faites bien attention à ce que je dis là : il peut me tuer, s'il le veut ou s'il l'ose ; mais, si je suis là quand la police viendra, je le livrerai… Je le livrerai, quand il devrait être brûlé à petit feu. Au meurtre ! au secours ! S'il y a parmi nous quelqu'un qui ait du cœur, qu'il me seconde. À l'assassin ! au secours ! mort à l'assassin ! »

En poussant ces cris et en les accompagnant de gestes violents, Charlot se jeta, à lui tout seul, sur le robuste Sikes, d'une manière si imprévue et en même temps si énergique, qu'il le fit tomber lourdement à terre.

Les trois spectateurs furent stupéfaits. Ils n'intervinrent pas dans la lutte. Charlot et Sikes roulèrent ensemble sur le plancher, sans que le premier se laissât émouvoir des coups qui pleuvaient sur lui ; il se cramponnait de plus en plus aux vêtements du meurtrier, tâchait de le prendre à la gorge, et ne cessait de crier au secours de toute la force de ses poumons.

La lutte était cependant trop inégale pour se prolonger longtemps. Sikes avait terrassé son jeune adversaire et allait l'écraser sous ses pieds, quand Crackit vint le tirer par le bras d'un air épouvanté et lui montra du doigt la fenêtre. Des lumières brillaient dans la rue ; on entendait des cris confus, des conversations animées, le bruit des pas précipités de la foule, qui se pressait sur le pont de bois le plus proche. Il y avait sans doute un cavalier, car on entendait les sabots d'un cheval résonner sur le pavé. L'éclat des lumières s'accrut, le bruit des pas se rapprocha de plus en plus, puis on frappa vivement à la porte, et toute la multitude se mit à pousser des cris de fureur qui auraient fait trembler l'homme le plus intrépide.

« Au secours ! hurlait le jeune garçon de toute sa force. Il est ici ! il est ici ! enfoncez la porte !

— Ouvrez, au nom du roi ! disaient des voix du dehors ; et les murmures et les cris de recommencer de plus belle.

— Enfoncez la porte ! criait Charlot. Je vous dis qu'on ne l'ouvrira pas ; courez droit à la chambre où vous voyez de la lumière. Enfoncez la porte ! »

Des coups violents et répétés ébranlèrent en effet la porte et les volets des fenêtres du rez-de-chaussée. Toute la foule poussa

un hourra énergique, d'après lequel on put se faire une idée de la masse compacte qui entourait la maison.

« Ouvrez-moi une porte derrière laquelle je puisse enfermer à clef ce maudit braillard, dit Sikes furieux, courant çà et là et tirant le jeune garçon après lui aussi aisément qu'il eût fait d'un sac vide. Ouvrez-moi cette porte, vite… » Il y poussa Charlot, tira le verrou et tourna la clef dans la serrure. « La porte d'entrée est-elle bien fermée ?

— À double tour et à la chaîne, répondit Crackit, qui, ainsi que ses deux compagnons, ne savait plus où donner de la tête.

— Les panneaux sont-ils solides ?

— Doublés de tôle.

— Et les fenêtres ?

— Les fenêtres aussi.

— Que la foudre vous écrase ! s'écria le brigand en levant le châssis et en menaçant la foule ; faites, faites, vous ne me tenez pas encore. »

Jamais oreilles mortelles n'entendirent un sabbat pareil à celui que fit alors cette multitude furieuse : les uns criaient à ceux qui étaient le plus près de mettre le feu à la maison ; d'autres demandaient en trépignant aux agents de police de faire feu sur l'assassin. Nul ne montrait plus de fureur que l'individu à cheval ; il mit pied à terre et, fendant la foule, il se fraya un passage jusque sous la fenêtre, et s'écria d'une voix qui dominait toutes les autres :

« Vingt guinées à qui apportera une échelle… »

Ceux qui l'entouraient répétèrent ce cri, qui fut bientôt dans toutes les bouches ; les uns demandaient des échelles ; les autres des marteaux de forge ; d'autres couraient çà et là avec des torches comme pour chercher ce que l'on demandait, puis revenaient sur leurs pas et se remettaient à crier. Ceux-ci s'épuisaient en malédictions, ceux-là se précipitaient en avant comme des furieux, et gênaient ainsi les efforts des travailleurs. Les plus hardis tâchaient de grimper le long du tuyau de décharge ou à l'aide des crevasses du mur. Cette foule ondulait dans l'obscurité, comme les blés agités par un vent violent, et de temps à autre, tous ensemble poussaient un cri de fureur.

« La marée, dit l'assassin, la marée était haute quand je suis venu ; donnez-moi une corde, une longue corde ; ils sont tous devant la maison ; je puis me laisser glisser dans le fossé et m'évader par là… Donnez-moi une corde, ou je commettrai encore trois meurtres, et je me tuerai ensuite moi-même. »

Crackit et ses deux compagnons, saisis de terreur, lui indiquèrent l'endroit où il en trouverait une. Il saisit vivement la plus longue et la plus forte, et monta en courant au haut de la maison.

Toutes les fenêtres sur le derrière étaient murées depuis longtemps, sauf une petite lucarne dans la chambre où Charlot était enfermé, lucarne trop petite pour qu'il pût y passer la tête ; mais, par cette ouverture, il n'avait pas cessé de crier à ceux du dehors de garder les derrières de la maison : de sorte que, lorsque l'assassin parut sur le toit, de grands cris annoncèrent sa présence à ceux qui se trouvaient par devant, et ils se mirent aussitôt à faire le tour, s'avançant à flots pressés.

L'assassin barricada la porte qui lui avait donné accès sur le toit, de manière qu'on ne pût l'ouvrir qu'à grand-peine, glissa jusqu'au bord du toit et regarda par-dessus la gouttière.

La marée s'était retirée et le fossé n'offrait plus qu'un lit fangeux.

La foule était restée silencieuse pendant quelques instants, épiant ses mouvements et se demandant ce qu'il voulait faire. Mais dès qu'elle entrevit son projet et comprit qu'il était impraticable, elle poussa un cri de haine et de triomphe bien plus fort que toutes les clameurs précédentes. Ceux qui étaient trop loin pour comprendre ce dont il s'agissait, répétaient pourtant ces cris, qui trouvaient sans cesse un nouvel écho. On eût dit que toute la population de Londres était venue maudire l'assassin.

Des milliers d'hommes venaient de la façade, tous enflammés de colère, et, à la lueur de quelques torches qui brillaient çà et là, on pouvait lire sur leurs visages la haine et la fureur. Les maisons situées de l'autre côté du fossé avaient été envahies par la foule, qui aussitôt levait ou brisait les châssis : on s'entassait à chaque fenêtre, tous les toits étaient encombrés de monde ; les trois ponts de bois jetés sur le fossé pliaient sous le poids de la foule ; chacun voulait voir l'assassin.

« On le tient maintenant, s'écria un homme sur le pont le plus rapproché ; hourra ! »

Les cris redoublèrent.

« Cinquante livres sterling ! s'écria un vieux monsieur, à qui le prendra vivant ; j'attendrai ici qu'on vienne réclamer la récompense. »

Nouveaux cris dans la foule…

En ce moment, le bruit se répandit qu'on était enfin parvenu à enfoncer la porte, et que celui qui, le premier, avait demandé une échelle, était monté dans la chambre.

Dès que cette nouvelle courut de bouche en bouche, la foule se dirigea vers la porte ; les gens qui étaient aux fenêtres, voyant les autres rebrousser chemin, s'élancèrent dans la rue, et tous se ruèrent pêle-mêle devant la maison pour voir passer le meurtrier, quand il serait emmené par les agents de police. On se serrait à s'étouffer ; les rues étroites étaient complètement obstruées. En ce moment, l'ardeur des uns à revenir en courant sur le devant de la maison, les efforts inutiles des autres pour se dégager de la foule, firent perdre de vue l'assassin, quoique chacun fût plus avide que jamais de voir opérer cette capture.

Intimidé par les cris furieux de la multitude, Sikes, qui ne voyait plus aucun moyen de s'évader, s'était accroupi sur le toit. Quand il s'aperçut de la nouvelle direction que prenait la foule, il se décida à profiter vite de l'occasion qui s'offrait, et se releva, résolu à faire un dernier effort pour sauver sa vie, en se jetant dans le fossé et en tâchant, au risque de se noyer dans la vase, de s'échapper à la faveur du désordre et de l'obscurité.

Stimulé par le bruit qu'il entendit dans la maison et qui annonçait qu'on en avait forcé l'entrée, il mit le pied contre une cheminée pour se donner plus de force, afin d'attacher solidement un des bouts de la corde au tuyau, et fit à l'autre bout un nœud coulant, à l'aide de ses dents et de ses mains. Ce fut l'affaire d'une seconde. Il allait pouvoir descendre jusqu'à quelques

pieds du sol, et il tenait à sa main son couteau ouvert, pour couper la corde dès qu'il serait en bas.

Au moment où il passait sa tête dans le nœud coulant pour la fixer sous ses aisselles, et où le vieux monsieur, qui s'était cramponné à la balustrade du pont pour résister à la foule et garder sa position, élevait la voix pour dénoncer à ceux qui l'entouraient cette tentative d'évasion ; en ce moment, disons-nous, l'assassin, regardant derrière lui, éleva ses bras au-dessus de sa tête avec terreur et poussa un cri qui n'était pas de ce monde.

« Encore ces yeux ! » s'écria-t-il, il chancela, comme s'il était frappé de la foudre, perdit l'équilibre, et tomba par-dessus le parapet ; le nœud coulant était autour de son cou ; la corde se tendit sous son poids comme celle d'un arc ; avec la rapidité de la flèche qu'il décoche, le brigand fit une chute de trente-cinq pieds de haut. Il y eut une brusque secousse, un mouvement convulsif de tous les membres, et l'assassin resta pendu, tenant encore son couteau ouvert dans sa main crispée.

La vieille cheminée trembla du coup, mais résista bravement au choc. Le cadavre de Sikes se balançait devant la lucarne de la chambre où était enfermé Charlot, et celui-ci, écartant de la main ce corps qui gênait sa vue, criait au secours et demandait en grâce qu'on vînt le délivrer.

Un chien, qui ne s'était pas montré jusqu'alors, se mit à courir sur le bord du toit en poussant des cris plaintifs, et, prenant son élan, sauta sur les épaules du pendu ; il manqua son coup, tomba dans le fossé, sur le dos, et se brisa la tête contre une pierre qui fit jaillir sa cervelle.

q

Chapitre 51 Plus d'un mystère s'éclaircit. - Proposition de mariage où il n'est question ni de dot ni d'épingles.

Deux jours après les événements racontés dans le précédent chapitre, Olivier se trouvait, à trois heures de l'après-midi, dans une berline de voyage et roulait rapidement vers sa ville natale. Avec lui se trouvaient Mme Maylie, Rose, Mme Bedwin et le bon docteur. M. Brownlow suivait dans une chaise de poste, en compagnie d'un personnage dont il n'avait pas dit le nom.

La conversation avait langui pendant le trajet, car Olivier était dans un état d'agitation qui l'empêchait de réunir ses idées et lui enlevait presque l'usage de la parole. Ceux qui l'accompagnaient étaient en proie à la même anxiété et ne parlaient pas davantage.

Il avait été, ainsi que les deux dames, mis au courant par M. Brownlow de la nature des aveux arrachés à Monks, et, bien qu'ils sussent que le but de leur voyage était d'achever l'œuvre si bien commencée, il y avait encore dans toute cette affaire assez de mystère et d'obscurité pour les laisser dans une grande perplexité.

Leur ami dévoué avait soigneusement empêché, avec l'aide de M. Losberne, qu'ils n'apprissent rien des fatals événements qui venaient de s'accomplir. « Il n'y a pas de doute, disait M. Brownlow, qu'ils les connaîtront avant peu, mais le moment sera peut-être plus favorable qu'à présent : il ne saurait être pire. » Ils voyageaient donc en silence, l'esprit tout occupé du but qu'ils poursuivaient en commun, sans être disposés le moins du monde à s'entretenir du sujet qui absorbait leurs pensées.

Mais si Olivier était resté silencieux et plongé dans ses réflexions tant qu'il avait suivi une route qui lui était inconnue pour arriver à sa ville natale, avec quelle vivacité se réveillèrent en lui les souvenirs d'autrefois, et combien d'émotions lui firent battre le cœur, quand il se retrouva sur le chemin qu'il avait parcouru à pied dans son enfance, pauvre orphelin abandonné, sans un ami pour lui tendre la main, sans un toit pour abriter sa tête !

« Voyez, voyez, s'écria-t-il en serrant vivement la main de Rose et en mettant la tête à la portière ; voici la barrière que j'ai escaladée, voici les haies le long desquelles je me glissai en rampant pour éviter d'être surpris et ramené de force chez le fabricant de cercueils ; voici là-bas le sentier, à travers champs, qui mène à la vieille maison où j'ai passé mon enfance ! Oh ! Richard, Richard, mon cher ami d'autrefois, si seulement je pouvais te voir maintenant !...

— Vous le verrez bientôt, dit Rose en prenant les mains d'Olivier ; vous lui direz que vous êtes heureux, que vous êtes devenu riche, et que votre plus grand bonheur est de venir le retrouver pour le rendre heureux aussi !...

— Oui, oui, dit Olivier ; et puis nous l'emmènerons avec nous, nous le ferons habiller et instruire, et nous l'enverrons dans une paisible campagne où il deviendra grand et fort, n'est-ce pas ? »

Rose fit signe que oui, car elle ne pouvait parler en voyant l'enfant sourire de bonheur à travers ses larmes.

« Vous serez douce et bonne pour lui comme vous l'êtes pour tout le monde, dit Olivier ; les récits qu'il vous fera vous serreront le cœur, je le sais ; mais qu'importe ? tout cela sera bien loin et vous sourirez de plaisir, j'en suis sûr aussi, en songeant que vous

avez changé son sort, comme vous l'avez déjà fait pour moi. Le pauvre Richard ! il m'a si bien dit : « Dieu te bénisse ! » alors que je me sauvais ; moi aussi, ajouta Olivier, en éclatant en sanglots, je lui dirai : « Dieu te bénisse maintenant ! » et je lui montrerai combien ses paroles d'adieu m'ont été au cœur !... »

Quand ils approchèrent de la ville et qu'ils se furent engagés dans ses rues étroites, ce ne fut pas chose facile que de modérer les transports de l'enfant ; il revoyait la boutique de Sowerberry, l'entrepreneur de pompes funèbres, telle qu'elle était jadis, mais plus petite et moins imposante qu'elle ne l'était dans ses souvenirs ; il retrouvait les magasins, les maisons qu'il avait si bien connus, et qui lui rappelaient à chaque instant quelque petit incident de sa vie d'enfant : la charrette de Gamfield, le ramoneur, toujours la même, arrêtée à la porte du cabaret ; le dépôt de mendicité, cette affreuse prison de son enfance, avec ses étroites fenêtres donnant sur la rue ; sur le seuil de la porte, le portier d'autrefois avec sa mine décharnée. En le voyant, Olivier ne put réprimer un sentiment de terreur, puis se mit à rire de sa sottise, puis à pleurer pour rire encore après ; il revoyait cent figures de connaissance, tout enfin, comme s'il avait quitté ces lieux la veille, et que son bonheur récent ne fut qu'un songe délicieux.

Mais ce bonheur n'était point un songe ; ils s'arrêtèrent à la porte du meilleur hôtel, devant lequel Olivier s'extasiait jadis, le prenant pour un somptueux palais, mais qui lui parut maintenant un peu déchu de sa grandeur et de son air imposant. M. Grimwig était là, prêt à recevoir nos voyageurs ; il embrassa la jeune demoiselle et aussi la vieille dame, à leur descente de voiture, comme s'il était le grand-père de toute la société. Aimable et souriant, il n'offrit pas une seule fois « de manger sa tête », pas

même quand il soutint à un vieux postillon qu'il connaissait mieux que lui le plus court chemin pour aller à Londres, bien qu'il n'eût fait ce trajet qu'une seule fois, et encore en dormant tout le temps. Le dîner était servi, les chambres étaient préparées, tout avait été disposé comme par enchantement pour les recevoir.

Néanmoins, dès que la première agitation fut passée, chacun redevint silencieux et préoccupé comme pendant le voyage. M. Brownlow ne vint pas les retrouver et se fit servir à dîner dans une chambre à part. Les deux autres messieurs allaient et venaient d'un air inquiet ou se parlaient à l'oreille. On vint avertir Mme Maylie, qui sortit de la chambre et revint au bout d'une heure avec les yeux rouges et gonflés. Toutes ces circonstances troublaient et alarmaient Rose et Olivier, qui n'étaient point dans le secret de ces nouvelles inquiétudes. Ils restaient silencieux et étonnés, ou, s'ils échangeaient quelques mots, c'était à voix basse, comme s'ils avaient peur d'entendre même le son de leur voix.

Enfin, à neuf heures, quand ils commençaient à croire qu'ils ne sauraient rien de plus ce jour-là, ils virent entrer M. Losberne et M. Grimwig, suivis de M. Brownlow et d'un individu dont la vue arracha presque à Olivier un cri de surprise, car on lui dit que c'était son frère, et c'était ce même homme qu'il avait rencontré un jour de marché à la porte d'une auberge, et qu'il avait aperçu avec Fagin regardant à travers la fenêtre de sa petite chambre. Cet homme lança à l'enfant étonné un regard plein de haine et s'assit près de la porte. M. Brownlow, tenant des papiers à la main, se dirigea vers la table près de laquelle étaient assis Rose et Olivier.

« J'ai à remplir une pénible tâche, dit-il ; mais il faut que ces déclarations, qui ont été signées à Londres, en présence de témoins, soient reproduites ici en substance ; j'aurais voulu vous épargner cette ignominie, mais il faut que nous les entendions de votre propre bouche : vous savez pourquoi.

— Continuer, dit en se détournant l'individu auquel M. Brownlow s'adressait. Dépêchons-nous ; j'en ai déjà assez fait, ce me semble ; n'allez pas me garder longtemps ici.

— Cet enfant, dit M. Brownlow en posant la main sur la tête d'Olivier, cet enfant est votre frère ; c'est le fils illégitime de votre père, Edwin Leeford, auquel j'étais si attaché, et de la pauvre Agnès Fleming, qui mourut en lui donnant le jour.

— Oui, dit Monks en regardant de travers Olivier qui tremblait de tous ses membres, et dont on aurait pu entendre battre le cœur, voilà leur bâtard.

— Le mot dont vous vous servez, dit sévèrement M. Brownlow, est un reproche adressé à deux êtres que depuis longtemps la vaine censure du monde ne peut plus atteindre ; c'est une insulte qui ne peut plus déshonorer âme qui vive, sinon vous qui vous en rendez coupable. Cet enfant est né dans cette ville ?

— Au dépôt de mendicité, répondit Monks ; du reste, vous avez là son histoire, ajouta-t-il avec impatience en montrant du doigt les papiers.

— Il faut que nous l'entendions de votre bouche, dit M. Brownlow en promenant ses regards sur les témoins de cette scène.

— Alors, écoutez-moi, répondit Monks ; mon père étant tombé malade à Rome, comme vous le savez, ma mère, dont il était depuis longtemps séparé, partit de Paris pour aller le rejoindre et m'emmena avec elle : c'était sans doute pour s'assurer la fortune de mon père, car elle n'avait pas grande affection pour lui, ni lui pour elle ; il ne nous reconnut pas, il avait déjà perdu connaissance et resta assoupi jusqu'au lendemain, jour de sa mort. Parmi ses papiers, il y en avait deux datés du jour où il était tombé malade et renfermés dans une lettre à votre adresse. Il avait écrit sur l'enveloppe qu'il ne fallait vous envoyer ces papiers qu'après sa mort. L'un était une lettre à cette fille, à Agnès, et l'autre un testament.

— Que disait-il dans cette lettre ? demanda M. Brownlow.

— La lettre ?... c'était une feuille de papier écrite dans tous les sens, une espèce de confession générale des torts qu'il se reprochait, et des prières au bon Dieu pour qu'il la prît sous sa protection ; il l'avait trompée, à ce qu'il paraît, en lui disant que certaines circonstances mystérieuses, qu'il lui expliquerait plus tard, s'opposaient à son mariage immédiat avec elle ; et alors elle avait été bon train, s'était fiée à lui, et beaucoup trop, car elle y avait perdu l'honneur, que personne ne pouvait plus lui rendre. Elle n'avait plus que quelques mois pour accoucher. Il lui disait tout ce qu'il avait l'intention de faire pour cacher sa honte s'il avait vécu ; et il la conjurait, s'il venait à mourir, de ne pas maudire sa mémoire et de ne pas croire que les conséquences fatales de cette faute retomberaient sur elle ou sur son enfant, parce qu'il n'y avait que lui de coupable. Il lui rappelait le jour où il lui avait donné un médaillon et une bague sur laquelle il avait fait graver le nom de baptême, laissant en blanc la place où il espérait un

jour faire ajouter le nom de famille… Il la priait de garder cette bague, de la porter toujours sur son cœur, comme elle avait fait jusque-là, et il répétait plusieurs fois les mêmes mots, comme un homme qui a perdu la tête, et je crois bien que c'était vrai.

— Quant au testament… », dit M. Brownlow en voyant Olivier pleurer à chaudes larmes.

Monks restait silencieux.

« Quant au testament, continua M. Brownlow à sa place, il était conçu dans le même esprit que la lettre. Il y parlait des chagrins que lui avait causés sa femme, des penchants coupables, des dispositions vicieuses qu'il avait reconnus en vous, son fils unique, qui aviez été nourri dans la haine de votre père. Il vous laissait, ainsi qu'à votre mère, une rente de huit cents livres sterling. Il faisait de sa fortune deux parts égales, l'une pour Agnès Fleming, et l'autre pour l'enfant auquel elle donnerait le jour. Si c'était une fille, la fortune lui revenait sans conditions ; mais si c'était un fils, il était stipulé qu'à l'époque de sa majorité il ne devait avoir souillé son nom d'aucun acte public de déshonneur, de bassesse, de lâcheté ou de méchanceté ; il voulait par là, disait-il, montrer à la mère la confiance qu'il avait en elle et la conviction profonde où il était que son enfant tiendrait d'elle un cœur noble et une nature élevée. S'il était trompé dans son attente, alors il voulait que la fortune vous revînt : car, dans le cas, mais dans le cas seulement où ses deux fils seraient également pervers, il vous reconnaissait un droit de priorité sur sa fortune, quoique vous n'en eussiez aucun sur son cœur, puisque dès votre enfance vous ne lui aviez jamais montré que de la froideur et de l'aversion.

— Ma mère, dit Monks en élevant la voix, fit ce que toute femme eût fait à sa place : elle brûla le testament ; la lettre ne parvint pas à son adresse ; ma mère la garda, ainsi que d'autres preuves, pour le cas où l'on essayerait de nier la faute de la jeune fille ; elle instruisit de tout le père d'Agnès, avec toutes les circonstances aggravantes que lui dictait la haine violente dont elle était animée et dont je la remercie. Le père, au désespoir, se retira avec ses enfants au fond du pays de Galles, et changea de nom pour que ses amis ne pussent jamais connaître le lieu de sa retraite. Quelque temps après on le trouva mort dans son lit. Sa fille s'était enfuie secrètement quelques semaines auparavant ; il avait parcouru à pied les villes et les villages d'alentour, la cherchant partout, et, persuadé qu'elle avait mis fin à ses jours pour cacher son déshonneur, il était revenu chez lui et était mort de chagrin le soir même. »

Il y eut ici un court moment de silence, jusqu'à ce que M. Brownlow reprit le fil de la narration.

« Quelques années plus tard, dit-il, je reçus la visite de la mère d'Édouard Leeford, de cette homme ici présent… À dix-huit ans, il l'avait quittée, lui avait volé ses bijoux et son argent, s'était fait joueur, escroc, faussaire, et s'était sauvé à Londres où, depuis deux ans, il ne fréquentait que les êtres les plus dégradés. Elle était atteinte d'une incurable et douloureuse maladie, et désirait le revoir avant de mourir. Après de longues et inutiles recherches, on parvint enfin à le découvrir, et il partit avec elle pour la France.

— Elle y mourut, dit Monks, après de cruelles souffrances ; à son lit de mort elle me révéla ses secrets et me légua la haine mortelle qu'elle avait vouée à Agnès et à son enfant. C'était une

recommandation bien inutile, car il y avait déjà longtemps que j'avais hérité de cette haine. Elle ne croyait pas au suicide de la jeune fille ; elle était persuadée qu'Agnès avait eu un fils et que ce fils était vivant. Je lui jurai que, si jamais je le rencontrais sur mon chemin, je le poursuivrais, je ne lui laisserais ni paix ni trêve, je m'acharnerais après lui avec une infatigable animosité, j'assouvirais sur lui ma haine et je foulerais aux pieds ce testament insultant, en traînant le fils de l'adultère dans la boue de l'infamie, dussé-je le conduire jusqu'au pied de la potence. Il s'est enfin trouvé sur mon chemin ; j'avais bien commencé, et, sans les bavardages d'une coquine, je serais arrivé à mon but. »

Tandis que le scélérat exhalait sa rage impuissante en murmurant d'affreuses imprécations, M. Brownlow, s'adressant aux témoins épouvantés de cette scène, leur expliqua comment le juif avait été le complice et le confident de cet homme ; comment il avait reçu, pour faire tomber Olivier dans ses embûches, une somme considérable dont il devait restituer une partie dans le cas où l'enfant s'échapperait ; comme enfin, à la suite d'une discussion à ce sujet, ils en étaient venus à s'assurer que c'était bien Olivier qui était à la campagne, chez Mme Maylie.

« Que sont devenus la bague et le médaillon ? dit M. Brownlow en s'adressant à Monks.

— Ils m'ont été vendus par l'homme et la femme dont je vous ai parlé. Ils les avaient volés à une vieille infirmière du dépôt qui les avait pris sur le cadavre d'Agnès, répondit Monks sans lever les yeux. Vous savez ce que j'en ai fait. »

M. Brownlow fit un signe à M. Grimwig, qui sortit aussitôt et rentra bientôt poussant devant lui Mme Bumble et tirant après

lui son infortuné mari.

« En croirai-je mes yeux ? s'écria M. Bumble jouant sottement l'enthousiasme. N'est-ce point le petit Olivier ?... Oh ! Olivier, si vous saviez comme j'ai été en peine de vous !...

— Taisez-vous, imbécile ! murmura Mme Bumble.

— C'est plus fort que moi, c'est plus fort que moi, madame Bumble, répliqua le chef du dépôt de mendicité ; je ne puis pas m'empêcher, moi qui l'ai élevé paroissialement, de sentir quelque chose en le voyant ici, au milieu de dames et de messieurs d'une tournure si distinguée ; j'ai toujours aimé cet enfant-là comme s'il était mon... mon... mon grand-père, dit M. Bumble en s'arrêtant pour chercher une comparaison exacte. Maître Olivier, mon ami, vous souvenez-vous de ce brave monsieur en gilet blanc ? Ah !... il est en paradis depuis huit jours... Nous l'avons porté en terre dans un cercueil de chêne à poignées d'argent.

— Allons, monsieur, dit sévèrement M. Grimwig, trêve de sentiment !

— Je tâcherai de me modérer, monsieur, répondit M. Bumble. Comment vous portez-vous, monsieur ? J'espère que vous êtes toujours en parfaite santé ? »

Ce compliment s'adressait à M. Brownlow, qui, s'approchant du respectable couple, demanda en désignant Monks :

« Connaissez-vous cet individu ?

— Non, répondit nettement Mme Bumble.

— Vous ne le connaissez probablement pas non plus ? dit M. Brownlow en s'adressant au mari.

— Je ne l'ai jamais vu du ma vie, dit M. Bumble.

— Et vous ne lui avez rien vendu sans doute ?

— Non, répondit Mme Bumble.

— Vous n'avez sans doute jamais eu non plus en votre possession certain médaillon d'or avec une bague ? dit M. Brownlow.

— Non certainement, répondit la matrone. Nous avez-vous fait venir pour nous adresser de si sottes questions ? »

M. Brownlow fit un nouveau signe à M. Grimwig, qui sortit aussitôt, comme précédemment : mais cette fois il ne ramena pas avec lui un couple si vigoureux ; il était suivi de deux vieilles paralytiques qui chancelaient et trébuchaient à chaque pas.

« Vous avez eu soin de fermer la porte la nuit où mourut la vieille Sally, dit la première des deux infirmes en levant sa main tremblante, mais vous n'avez pas pu boucher les fentes de la porte et nous empêcher d'entendre ce qui se disait.

— Non, non, dit l'autre en regardant autour d'elle et en remuant ses mâchoires veuves de leurs dents, vous n'avez pas bien pris vos précautions.

— Nous l'avons bien entendue, reprit la première, essayer de vous dire ce qu'elle avait fait ; nous vous avons vue prendre un papier qu'elle tenait à la main, et le lendemain nous vous avons guettée quand vous avez été au mont-de-piété.

— Oui, ajouta la seconde, et on vous a remis un médaillon et une bague d'or ; nous étions sur vos talons, oui, nous étions sur vos talons.

— Et nous en savons plus long encore, dit la première ; la vieille Sally nous avait dit, longtemps auparavant, ce que cette jeune femme lui avait conté, à savoir : qu'elle était en route pour aller mourir près de la tombe du père de son enfant, car elle sentait bien qu'elle ne survivrait pas à son malheur, et c'est alors qu'elle est accouchée au dépôt de mendicité.

— Voulez-vous que l'on fasse venir le commissionnaire au mont-de-piété ? demanda M. Grimwig en faisant un pas vers la porte.

— Non, répondit Mme Bumble. Puisque cet homme, dit-elle en désignant Monks, a eu la lâcheté de tout avouer, comme je n'en doute pas, et que vous avez su tirer les vers du nez de ces vieilles gueuses-là, je n'ai plus rien à dire. Eh bien ! oui, j'ai vendu ces objets, et ils sont quelque part où vous ne pourrez jamais les retrouver ; et puis après ?

— Rien, répondit M. Brownlow, sinon qu'à présent c'est notre affaire de veiller à ce que vous n'occupiez, plus jamais, vous ou votre mari, un poste de confiance. Vous pouvez vous retirer.

— J'espère, dit M. Bumble d'un air piteux, tandis que M. Grimwig sortait avec les deux vieilles femmes, j'espère que cette malheureuse petite circonstance ne me privera pas de mes fonctions paroissiales ?

— Si vraiment, répondit M. Brownlow ; mettez-vous bien cela dans la tête, et estimez-vous heureux qu'il n'en soit que cela.

— C'est Mme Bumble qui a tout fait, dit l'ex-bedeau après s'être prudemment assuré que sa femme était déjà sortie ; c'est elle qui l'a voulu absolument.

— Ce n'est pas une excuse, répliqua M. Brownlow. Vous étiez présent quand ces objets ont été jetés dans la rivière ; et d'ailleurs, aux yeux de la loi, c'est vous qui êtes le plus coupable. La loi suppose que votre femme n'agit que d'après vos conseils.

— Si la loi suppose cela, dit M. Bumble en serrant son chapeau entre ses mains, la loi n'est qu'une… une idiote. S'il en est ainsi aux yeux de la loi, c'est qu'elle s'est pas mariée, et ce que je puis lui souhaiter de pis, c'est d'en faire l'expérience ; cela lui ouvrirait les yeux. »

Cela dit en appuyant sur les mots, M. Bumble enfonça son chapeau sur sa tête, mit ses mains dans ses poches et descendit retrouver sa femme.

« Mademoiselle, dit M. Brownlow en s'adressant à Rose, donnez-moi la main ; n'ayez pas peur ; les quelques mots que j'ai encore à vous dire ne sont pas faits pour vous effrayer.

— S'ils me concernent personnellement, dit Rose, bien que j'ignore comment, laissez-moi, je vous prie, les entendre une autre fois ; je n'ai plus ni force ni courage.

— Vous avez plus d'énergie que cela, j'en suis sûr, répondit le vieux monsieur en lui prenant le bras et en le passant sous le sien. Connaissez-vous cette jeune demoiselle, monsieur ?

— Oui, répondit Monks.

— Je ne vous ai jamais vu, dit Rose d'une voix faible.

— Je vous ai vue souvent, répliqua Monks.

— Le père de la malheureuse Agnès avait deux jeunes filles, dit M. Brownlow ; qu'est devenue la seconde, celle qui était encore

enfant, à la mort de son père ?

— Cette enfant, répondit Monks, après avoir perdu son père, dans un pays où elle n'était connue de personne, n'ayant pas une lettre, pas un livre, pas un chiffon de papier qui pût la mettre sur la trace de sa famille ou de ses amis, fut recueillie par de pauvres paysans qui en prirent soin comme de leur propre fille.

— Continuez, dit M. Brownlow en faisant signe à Mme Maylie d'approcher. Continuez !

— Il vous fut impossible de découvrir sa retraite, dit Monks ; mais là où l'amitié échoue, parfois la haine réussit ; après une année de recherches, ma mère parvint à découvrir cette enfant.

— Elle la prit avec elle, n'est-ce pas ?

— Non. Ces braves gens étaient pauvres et commençaient, du moins le mari, à se lasser de leur humanité ; aussi leur laissa-t-elle l'enfant, en leur donnant une petite somme d'argent avec laquelle ils ne pouvaient pas aller loin, en leur promettant de leur en envoyer davantage, mais bien décidée à n'en rien faire. Comme leur mécontentement et leur misère n'étaient pas pour elle une garantie suffisante du malheur de cette petite fille, elle leur conta l'histoire du déshonneur de la sœur, en y ajoutant les détails les plus odieux, et les engagea à surveiller l'enfant de près car elle était le fruit d'une union illégitime, et tournerait mal tôt ou tard. Ces pauvres gens crurent à ce récit, et l'enfant traîna une existence assez misérable pour nous satisfaire, jusqu'à ce qu'une dame veuve, qui habitait alors Chester, la vit par hasard, en eut pitié, et la prit avec elle. En dépit de tous nos efforts, l'enfant resta près de cette dame et fut heureuse ; je la perdis de vue il y a

deux ou trois ans, et je n'ai retrouvé ses traces que depuis quelques mois.

— La voyez-vous maintenant ?

— Oui ; elle est appuyée sur votre bras.

— Mais elle n'en est pas moins ma nièce, s'écria Mme Maylie en serrant Rose sur son cœur ; elle n'en est pas moins mon enfant bien-aimée ; je ne voudrais pas la perdre maintenant, pour tous les trésors du monde. Ma douce compagne, ma chère fille…

— Vous avez été ma seule amie, dit Rose, la plus affectueuse, la meilleure des amies ; mon cœur est suffoqué par l'émotion, je ne puis supporter tout cela.

— Et vous, lui dit Mme Maylie en l'embrassant tendrement, vous avez toujours été pour moi la meilleure et la plus charmante fille, et vous avez toujours fait le bonheur de tous ceux qui vous ont connue. Allons, mon amour, pensez aussi à ce pauvre enfant, qui veut vous serrer dans ses bras. Tenez ! tenez ! voyez-le.

— Elle n'est pas pour moi une tante, dit Olivier en lui passant ses bras autour du cou, mais une sœur, une sœur chérie ; oh ! Rose, dès que je vous ai connue, mon cœur me disait que je devais vous aimer ainsi. »

Respectons les larmes que versèrent ces deux orphelins, et les paroles entrecoupées qu'ils échangèrent en tombant dans les bras l'un de l'autre : ils retrouvaient et perdaient au même instant un père, une mère, une sœur ; leur joie était mêlée de douleur, et pourtant leurs larmes n'étaient pas amères : car la douleur même qui s'élevait dans leur âme était si bien adoucie par les doux et tendres souvenirs qui l'accompagnaient, qu'elle dé-

pouillait toute sensation de peine, pour devenir seulement un plaisir solennel.

Ils restèrent longtemps seuls ; enfin on frappa doucement à la porte ; Olivier l'ouvrit, et, s'éloignant rapidement, céda la place à Henry Maylie.

« Je sais tout, dit celui-ci, en s'asseyant près de l'aimable jeune fille. Chère Rose, je sais tout. Je ne suis pas ici par hasard, ajouta-t-il après un long silence ; ce n'est pas aujourd'hui que j'ai tout appris, mais hier, seulement hier. Devinez-vous que je suis venu pour vous faire souvenir de votre promesse ?

— Arrêtez, dit Rose ; vous savez tout, dites-vous ?

— Tout. Vous m'avez permis de vous entretenir encore une fois du sujet de notre dernière entrevue.

— Oui.

— Je me suis engagé à ne pas insister pour modifier votre détermination et à vous demander seulement de me la faire connaître encore une fois ; j'ai promis de mettre à vos pieds ma position et ma fortune, et de ne rien dire ni rien faire pour vous ébranler, si vous persistiez dans votre première résolution.

— Les mêmes motifs qui me décidèrent alors me décident encore maintenant, dit Rose avec fermeté ; je comprends ce soir, mieux que jamais, quels sont mes devoirs envers celle dont la bonté m'a arrachée aux souffrances et à la misère. C'est une lutte, dit Rose, mais c'est une lutte dont je suis fière ; c'est un coup cruel, mais mon cœur saura le supporter.

— La découverte de ce soir… commença Henry.

— La découverte de ce soir, reprit doucement Rose, me laisse, en ce qui vous concerne, dans la même position qu'auparavant.

— Vous voulez endurcir votre cœur contre moi, Rose, dit le jeune homme.

— Oh ! Henry, Henry, dit la jeune fille en fondant en larmes, je voudrais le pouvoir, je ne souffrirais pas tant.

— Alors, pourquoi vous infliger cette peine ? dit Henry en lui prenant la main ; songez, chère Rose, songez à ce que vous avez entendu ce soir.

— Et qu'ai-je entendu ? s'écria Rose ; que le sentiment du déshonneur de sa famille troubla tellement mon père, qu'il s'enfuit loin de tous ceux qu'il avait connus… Tenez, nous en avons dit assez, Henry ; laissons là cet entretien.

— Pas encore, dit le jeune homme en la retenant au moment où elle se levait ; espérances, désirs, projets, tout a changé pour moi, excepté l'amour que je vous ai voué ; je ne vous offre plus un rang élevé au milieu des agitations du monde, de ce monde méchant et envieux où l'on a à rougir d'autre chose que de ce qui est vraiment honteux. Mais je vous offre un foyer et un cœur ; oui, chère Rose, voilà tout ce que j'ai maintenant à vous offrir.

— Que signifie ce langage ? balbutia la jeune fille.

— Il signifie… que la dernière fois que je vous ai vue, je vous ai quittée avec la ferme résolution d'aplanir tous les obstacles imaginaires qui s'élevaient entre vous et moi, bien décidé, si le monde dans lequel je vivais ne pouvait devenir le vôtre, à le quitter pour être à vous, et à tourner le dos à quiconque mépriserait votre naissance : c'est ce que j'ai fait ; ceux qui se sont éloignés de

moi pour ce motif, se sont éloignés de vous, et m'ont ainsi prouvé que jusque-là vous aviez raison. Tel protecteur puissant, tel parent influent qui me souriait alors, me regarde maintenant avec froideur ; mais il y a en Angleterre de riantes campagnes et de beaux ombrages, et à côté d'une église de village, de l'église dont je suis le pasteur, s'élève une habitation rustique, où je serais plus fier de vivre avec vous, chère Rose, qu'au milieu de toutes les splendeurs du monde ; voilà mon rang, voilà ma position actuelle que je mets en ce moment à vos pieds. »

. . . . . .

« C'est bien désagréable pour un souper d'attendre après des amoureux, dit M. Grimwig, qui venait de faire un somme, avec son mouchoir de poche sur la tête. »

À dire vrai, le souper attendait depuis un temps déraisonnable ; ni Mme Maylie, ni Henry, ni Rose, qui entrèrent tous au même moment, n'avaient la moindre excuse à alléguer.

« Je songeais sérieusement à manger ma tête ce soir, dit M. Grimwig : car je commençais à croire que je n'aurais pas autre chose. Je prendrai la liberté, avec votre permission, de faire mon compliment à la jeune fiancée. »

M. Grimwig, sans plus de cérémonie, embrassa Rose, qui se mit à rougir ; l'exemple devint contagieux, et fut suivi par le docteur et par M. Brownlow. Quelques personnes assurent qu'Henry Maylie en avait déjà fait autant dans la pièce voisine ; mais les meilleures autorités s'accordent à dire que c'est une méchanceté pure ; il était si jeune, et un pasteur encore !

« Olivier, mon enfant, dit Mme Maylie, d'où venez-vous, et pourquoi avez-vous l'air si affligé ? Vous avez encore des larmes dans les yeux ; qu'est-ce que vous avez donc ? »

Que de déceptions dans ce monde ! Hélas ! nos plus chères espérances, celles qui font le plus d'honneur à notre nature, sont souvent celles qui sont brisées les premières. Le pauvre Richard était mort !

q

Chapitre 52 La dernière nuit que le juif a encore à vivre.

La cour d'assises, du plancher jusqu'au plafond, était pavée de figures humaines ; il n'y avait pas un pouce de terrain qui ne présentât une paire d'yeux tout grands ouverts. Depuis la barre placée devant le tribunal, jusqu'aux coins les plus reculés des galeries, tous les regards étaient fixés sur un seul homme… le juif, devant lui, derrière lui, à droite, à gauche, en tout sens. Il était là, debout, encadré dans un firmament émaillé d'yeux étincelants.

Il était là, au milieu de cette gloire de lumière vivante, une main appuyée sur la balustrade de bois placée devant lui, l'autre posée derrière son oreille, la tête penchée en avant pour saisir plus distinctement chaque mot prononcé par le président, qui faisait le résumé de l'affaire ; parfois il dirigeait ses regards vers les jurés, pour observer l'effet que produisait sur eux la circonstance la plus légère en sa faveur, et, quand les charges qui pesaient sur lui étaient prouvées avec une clarté terrible, il regar-

dait son avocat comme pour lui adresser un appel muet et le supplier de tenter encore un effort pour le sauver. C'était sa seule manière de trahir son anxiété, car il ne faisait pas un mouvement ; il n'avait presque pas bougé depuis le commencement du procès, et, quand le président cessa de parler, il garda la même attitude et resta immobile et attentif, les yeux toujours fixés sur lui, comme s'il l'écoutait encore.

Un léger mouvement dans la cour le rappela au sentiment de sa position ; il regarda autour de lui. Les jurés étaient réunis pour délibérer. Il promena ses regards sur la galerie et put voir que les gens montaient les uns sur les autres pour apercevoir sa figure : ceux-ci braquaient sur lui leurs lorgnettes, tandis que ceux-là, sur le visage desquels se peignaient l'horreur et le dégoût, s'entretenaient à voix basse avec leurs voisins. Quelques-uns, c'était le petit nombre, semblaient ne pas faire attention à lui et attendre avec impatience le verdict du jury, en s'étonnant de la lenteur de la délibération. Mais il n'y avait pas dans l'auditoire, même parmi les femmes qui se trouvaient là en grand nombre, une seule figure sur laquelle il pût lire la moindre sympathie pour lui, ou dont l'expression trahit autre chose que le vif désir de le voir condamner.

Tandis qu'il considérait tout cela d'un œil égaré, un profond silence se fit tout à coup ; il regarda derrière lui et vit que les jurés s'étaient retournés du côté du président. C'était seulement pour demander la permission de se retirer.

Il les considéra attentivement, un à un, à mesure qu'ils sortaient, pour tâcher de deviner de quel côté pencherait la majorité ; ce fut en vain. Le geôlier lui toucha l'épaule ; il le suivit

machinalement jusqu'au prétoire et s'assit. Si on ne lui avait montré le siège placé devant lui, il ne l'eût pas aperçu.

Il regarda encore du côté de la galerie. Parmi les spectateurs, les uns étaient en train de manger, les autres s'éventaient avec leurs mouchoirs, car il faisait très chaud dans la salle. Un jeune homme était occupé à crayonner sur un album les traits de l'accusé ; curieux de savoir si le croquis était ressemblant, et, profitant d'un moment où l'artiste était occupé à tailler son crayon, il se pencha pour regarder l'esquisse, comme eût pu le faire un spectateur indifférent.

De même, quand il dirigeait ses regards vers le juge, il était tout occupé d'examiner son costume en détail, de rechercher ce que ça pouvait coûter, comment ça se mettait, etc.

Il avisa un vieux monsieur qui rentrait après une demi-heure d'absence ; il se demanda si cet homme était sorti pour aller dîner, où il avait été, ce qu'il s'était fait servir, et continua de se livrer à ce genre de réflexions insouciantes, jusqu'à ce qu'un nouvel objet attirât son attention, pour faire naître en lui d'autres pensées tout aussi saugrenues.

Ce n'était pas que, pendant tout ce temps, il eût pu se soustraire un instant à l'effroyable idée que sa fosse était ouverte à ses pieds ; cette pensée était toujours présente à son esprit, mais d'une manière vague et générale, et il ne pouvait y arrêter son esprit. Ainsi, tandis qu'il frissonnait de terreur et devenait rouge comme le fer en songeant qu'il allait bientôt mourir, il se mettait involontairement à compter les barreaux de la grille du tribunal, s'étonnait d'en voir un cassé et se demandait si on le raccommoderait ou si on le laisserait comme ça. Il songeait avec horreur à

l'échafaud, à la potence, puis s'arrêtait pour regarder un homme qui arrosait les dalles afin de les rafraîchir, et revenait ensuite à ses sinistres pensées.

Enfin on entendit crier : « Silence ! » et chacun retint sa respiration en portant ses regards vers la porte. Les jurés rentrèrent et passèrent tout près de lui ; il ne put rien lire sur leurs visages : ils étaient impassibles comme le marbre. Un profond silence s'établit… pas un mouvement… pas un souffle… « L'accusé est coupable. »

Des cris frénétiques éclatèrent dans tout l'auditoire, cris répétés bientôt par la foule qui encombrait les abords du tribunal, par la populace enchantée d'apprendre que le juif serait pendu le lundi suivant.

Le tumulte s'apaisa, et on demanda au criminel s'il avait quelque observation à faire sur l'application de la peine. Il avait repris son attitude attentive et regardait de tous ses yeux celui qui lui adressait cette question ; il fallut pourtant la lui répéter deux fois avant qu'il eût l'air de l'entendre, et alors il murmura à voix basse qu'il était… un vieillard… un vieillard… Il ne put dire autre chose et redevint silencieux.

Le juge se couvrit du bonnet noir ; le juif ne bougea pas ; il avait conservé la même indifférence apparente. Cette sinistre formalité arracha un cri à une femme de la galerie. Le juif regarda vivement de ce côté, comme s'il était fâché de cette interruption, et se pencha en avant d'un air encore plus attentif. Les paroles qu'on lui adressait étaient solennelles et émouvantes, la sentence horrible à entendre ; mais il restait immobile comme une statue, sans qu'un seul muscle de son visage se mît en jeu. L'œil hagard,

il restait penché en avant, la mâchoire pendante, quand le geôlier lui toucha le bras et lui fit signe de le suivre. Il regarda un instant autour de lui d'un air hébété, et obéit.

On lui fit traverser une salle basse où quelques prisonniers attendaient leur tour de passer en jugement, tandis que d'autres causaient avec leurs amis, à travers la grille qui donnait sur la cour. Il n'y avait là personne pour lui parler, à lui, et quand il passa, les prisonniers se reculèrent, pour que les gens qui s'étaient accrochés à la grille pussent mieux le voir. Ils l'accablèrent d'injures, se mirent à crier, à siffler ; il leur montrait le poing et leur aurait craché au visage, si ses gardiens ne l'eussent entraîné par un sombre couloir, à peine éclairé de quelques quinquets, jusqu'à l'intérieur de la prison.

Là, on le fouilla pour s'assurer qu'il n'avait rien sur lui qui lui permît de devancer son supplice ; puis on le mena dans une des cellules des condamnés à mort, et on l'y laissa… seul.

Il s'assit sur un banc de pierre placé en face de la porte et qui servait à la fois de siège et de lit ; puis, fixant à terre ses yeux injectés de sang, il essaya de rappeler ses souvenirs. Au bout de quelque temps, il parvint à recueillir quelques lambeaux de phrases de l'allocution que lui avait adressée le juge, phrases dont il avait cru, sur le moment, n'avoir pas entendu un mot. Peu à peu ses souvenirs se complétèrent, se coordonnèrent dans sa tête : « Condamné à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. » C'étaient bien là les derniers mots qu'on lui avait adressés : « condamné à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. » Comme il commençait à faire nuit, il se mit à penser à tous les gens qu'il avait connus qui étaient morts sur l'échafaud… quelques-uns par sa faute… Ils lui revenaient en mé-

moire avec une telle rapidité, qu'il pouvait à peine les compter. Il y en avait qu'il avait vus mourir et dont il s'était moqué, parce qu'ils étaient morts avec une prière sur les lèvres. Quel drôle de bruit leurs pieds avaient fait en ratissant les planches, quand ils avaient été lancés dans l'espace ! Quel changement soudain, quand un instant avait fait de ces hommes forts et vigoureux une masse de chiffons, pendillant au bout d'une corde !

Quelques-uns d'entre eux avaient probablement occupé cette cellule… s'étaient assis sur ce banc de pierre. Comme il fait sombre ! pourquoi n'apporte-t-on pas de lumière ? Il y a des siècles que cette cellule est construite… combien d'hommes ont dû y passer leurs dernières heures ! On se croirait couché dans une cave jonchée de cadavres… N'est-ce pas là le bonnet, le nœud coulant, les bras garrottés, ces figures qu'il reconnaît jusque sous le voile hideux qui les cache ?… De la lumière ! de la lumière !

À la fin, quand il se fut bien meurtri les mains à force de frapper contre la porte massive ou contre les murs, deux hommes parurent, l'un tenant une chandelle qu'il fourra dans un chandelier de fer fixé à la muraille, l'autre traînant un matelas sur lequel il passerait la nuit : car le prisonnier ne devait plus être perdu de vue un seul instant.

La nuit vint… sombre, sinistre, silencieuse ; ceux qui veillent aiment à entendre sonner les horloges des églises, car elles leur annoncent le réveil de la vie et l'approche du jour ; mais pour le juif, elles n'annonçaient que désespoir. Tout son de cloche était un tintement d'agonie ; chaque coup apportait à son oreille ce son monotone, profond et sourd… mort ! À quoi lui servaient le bruit et le mouvement du joyeux réveil du jour, qui pénétrait même là, jusqu'à lui ? ce n'était qu'une autre forme de glas fu-

nèbre qui lui rappelait sa fin, avec un carillon moqueur par-dessus le marché.

Le jour passe… un jour ? Il n'est pas possible que ce soit un jour. Il est à peine venu que le voilà déjà parti. La nuit vint à son tour, nuit à la fois si longue par son affreux silence, et si courte par la rapidité avec laquelle fuyaient les heures ! Tantôt, dans son délire, il s'emportait en blasphèmes ; tantôt il hurlait et s'arrachait les cheveux. Des hommes respectables, de sa religion, étaient venus prier près de lui ; il les avait chassés avec des imprécations ; ils renouvelèrent leurs efforts charitables, et il les chassa cette fois en les battant.

Vint le samedi soir ; il n'avait plus qu'une nuit à vivre après ; comme il y songeait, le jour parut ; on était au dimanche. Ce ne fut que le soir de ce dernier et terrible jour que la pensée de sa situation désespérée, et de l'effroyable dénouement auquel il touchait, s'offrit à son esprit dans toute son horreur : non qu'il eût eu un seul instant l'espoir d'être gracié ; mais il n'avait jusqu'alors entrevu que d'une manière vague la possibilité de mourir sitôt.

Il n'avait presque jamais adressé la parole aux deux gardiens qui se relevaient tour à tour pour le surveiller, et qui, de leur côté, ne faisaient rien pour attirer son attention. Il s'était tenu immobile sur son banc, rêvant tout éveillé. Maintenant il se levait à chaque instant, la peau brûlante et l'écume à la bouche, et parcourait convulsivement son étroite cellule dans un tel paroxysme de terreur et de colère, que ses gardiens eux-mêmes, bien que familiarisés avec de tels spectacles, reculaient d'horreur et d'épouvante. Enfin, il devint si effrayant qu'un seul homme ne suffît

plus pour le surveiller, et que les deux geôliers restèrent ensemble près de lui.

Il s'étendit sur sa couche de pierre et pensa au passé ; il avait été blessé, le jour de sa capture, par quelques-uns des projectiles que lui avait lancés la foule ; sa tête était enveloppée de bandes ; ses cheveux roux retombaient sur son visage livide, et sa barbe inculte était hideuse à voir ; ses yeux brillaient d'un feu terrible ; sa peau rugueuse et sale était toute craquelée par la fièvre qui le consumait. Huit, neuf, dix heures : si ce n'était pas une farce qu'on lui faisait pour l'effrayer, si c'étaient bien de vraies heures qui sonnaient ainsi l'une après l'autre, où serait-il quand les aiguilles auraient fait le tour du cadran ? Onze heures. Le son de l'heure précédente vibrait encore à son oreille. Le lendemain, à huit heures, il marcherait à la mort, sans autre ami pour suivre ses funérailles que lui-même. Et à onze heures…

Ces murs redoutables de Newgate, qui ont dérobé tant de souffrances, tant d'inexprimables angoisses, non seulement aux yeux, mais encore et trop longtemps à la pensée des hommes, n'avaient jamais été témoins d'une scène pareille… Les gens qui passaient le long de la prison, et qui se demandaient peut-être ce que faisait en ce moment le criminel qui devait être pendu le lendemain, n'en auraient pas fermé l'œil de la nuit, s'ils avaient pu seulement le voir tel qu'il était alors au fond de sa cellule.

Pendant toute la soirée, de petits groupes de deux ou trois personnes vinrent à chaque instant, à la porte de la prison, demander d'un air inquiet si l'on avait reçu avis d'une commutation de peine ; on leur répondait que non, et ils se hâtaient d'aller faire part de cette bonne nouvelle aux gens qui stationnaient en foule dans la rue ; on se montrait la porte par où sortirait le condamné,

l'endroit où s'élèverait la potence. Vers minuit, la foule s'écoula comme à regret, et peu à peu la rue redevint déserte et silencieuse.

On avait fait évacuer les abords de Newgate, et disposé quelques solides barrières peintes en noir, pour contenir la foule sur laquelle on comptait, quand M. Brownlow, accompagné d'Olivier, se présenta au guichet de la prison, et exhiba un permis de pénétrer jusqu'au condamné, signé d'un des shériffs : on le fit entrer sur-le-champ.

« Est-ce que ce jeune monsieur vient avec vous ? demanda à M. Brownlow l'homme chargé de les conduire à la cellule du juif ; ce n'est pas un spectacle à montrer à un enfant, monsieur.

— Aussi ne venons-nous pas par curiosité, mon ami, répondit M. Brownlow ; si je tiens à être introduit près du criminel, c'est à cause de cet enfant, qui l'a connu dans le temps qu'il poursuivait avec succès la carrière de ses forfaits. J'ai cru qu'il était bon de le lui faire voir en ce moment, dût-il en éprouver quelque peine et quelque frayeur. »

M. Brownlow avait dit ces quelques mots assez bas pour qu'Olivier ne pût les entendre. L'homme porta la main à son chapeau, et, regardant les deux visiteurs avec une certaine curiosité, ouvrit une porte en face de celle par laquelle ils étaient entrés, et les conduisit jusqu'aux cellules par des couloirs sombres et tortueux.

« C'est par ici, dit-il en s'arrêtant dans un endroit obscur où deux ouvriers étaient en train de faire en silence quelques préparatifs ; c'est par ici qu'il doit passer. Vous pouvez voir d'ici la porte par laquelle il doit sortir. »

Il leur fit traverser une cuisine pavée, garnie de la batterie de cuivre nécessaire pour préparer la nourriture des prisonniers, et leur montra du doigt une porte. Près de là était, en haut, une grille ouverte où l'on entendait des voix et des coups de marteaux : on était en train de monter l'échafaud. De là, ils passèrent dans une cour, après avoir franchi plusieurs lourdes portes à chacune desquelles se trouvait un geôlier ; ils montèrent quelques marches et arrivèrent dans un corridor le long duquel on voyait une rangée de portes massives. Le geôlier leur fit signe de s'arrêter, et frappa à une des cellules avec son trousseau de clefs ; les deux gardiens du juif, après un court entretien à voix basse, sortirent dans le corridor en s'étirant les membres, satisfaits d'avoir un moment de répit, et firent signe aux visiteurs de suivre le geôlier dans la cellule.

Le condamné était assis sur son lit et se balançait à droite et à gauche, moins semblable à un homme qu'à une bête féroce ; il était évidemment absorbé par le souvenir de sa vie passée, car il continua à marmotter des paroles incohérentes, sans paraître s'apercevoir de la présence des nouveaux venus, qu'il prenait sans doute pour des personnages imaginaires qui jouaient un rôle dans sa vision.

« Bravo ! Charlot, disait-il… c'est un coup de maître… et Olivier donc… ah ! ah ! ah !… et Olivier donc… le voilà devenu un monsieur… Menez coucher cet enfant. »

Le geôlier prit la main d'Olivier, lui dit tout bas de n'avoir pas peur, et continua à regarder sans parler.

« Menez-le coucher, dit le juif, m'entendez-vous ? il a été… la cause indirecte de tout ceci… ça me vaudra de l'argent d'en faire

un voleur… Guillaume, coupe la gorge à Bolter… ne t'inquiète pas de la jeune fille… coupe la gorge à Bolter… enfonce tant que tu pourras… scie-lui la tête.

— Fagin ! dit le geôlier.

— Me voici, dit le juif, en reprenant aussitôt l'air attentif qu'il avait gardé pendant son procès ; je suis un vieillard, milord, un pauvre vieillard.

— Voici, dit le geôlier en lui posant la main sur la poitrine pour le faire asseoir, voici quelqu'un qui veut vous voir et vous faire quelques questions, je suppose. Fagin ! Fagin ! êtes-vous un homme ?

— Je ne le serai plus longtemps, dit le juif en levant la tête avec une expression de rage et de terreur. Malédiction sur eux tous ! Quel droit ont-ils de m'envoyer à la boucherie ? »

Comme il disait ces mots, il aperçut Olivier et M. Brownlow, et se reculant jusqu'au bout du banc, il demanda ce qu'ils faisaient là.

« Du calme, Fagin, dit le geôlier en le maintenant sur le banc. Dites ce que vous voulez dire, monsieur ; mais dépêchez-vous, s'il vous plaît, car il devient de plus en plus furieux.

— Vous avez des papiers, dit M. Brownlow en s'approchant, qui vous ont été confiés pour plus de sûreté par un individu appelé Monks.

— C'est un mensonge tout du long, répondit le juif ; je n'en ai pas, je n'en ai jamais eu.

— Pour l'amour de Dieu, dit M. Brownlow d'un ton solennel, ne parlez pas ainsi à cette heure suprême, mais dites-moi où ils sont. Vous savez que Sikes est mort, que Monks a tout avoué, que vous n'avez aucun intérêt à rien cacher. Où sont ces papiers ?

— Olivier, dit le juif, en faisant signe à l'enfant, venez près de moi, que je vous parle à l'oreille.

— Je n'ai pas peur, dit Olivier à voix basse, en quittant la main de M. Brownlow.

— Les papiers, lui dit le juif en l'attirant près de lui, sont dans un sac de toile, caché dans un trou, au-dessus de la cheminée de la chambre du premier étage. J'ai à vous parler, mon ami ; je veux vous dire un mot.

— Oui, oui, répondit Olivier ; laissez-moi faire une prière ; faites-en seulement une à genoux avec moi, et nous causerons ensuite jusqu'au matin.

— Sortez, sortez, dit le juif en poussant l'enfant vers la porte et en jetant autour de lui des regards effarés, dites que j'ai été me coucher pour dormir ; ils vous croiront. Vous… vous pouvez me tirer d'ici… Vite, vite.

— Oh ! que Dieu pardonne à ce malheureux ! dit l'enfant en fondant en larmes.

— C'est bien, nous y voilà, dit le juif. Sortons d'abord par cette porte… Si je frissonne et si je tremble en passant devant la potence, n'y faites pas attention… Mais hâtez le pas. Allons, allons… dépêchons-nous…

— Avez-vous quelque autre question à lui faire ? demanda le geôlier.

— Aucune, répondit M. Brownlow. Si j'avais l'espoir de le rappeler au sentiment de sa situation…

— N'y comptez pas, monsieur, répondit le geôlier en secouant la tête ; ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous retirer. »

Il ouvrit la porte de la cellule, et les gardiens rentrèrent.

« Dépêchons-nous, dépêchons-nous ! s'écria le juif ; plus vite, plus vite. »

Les deux gardiens se saisirent de lui, lui firent lâcher Olivier et le repoussèrent vers le fond de la cellule. Il se mit à se débattre et à lutter avec l'énergie du désespoir, en poussant des cris si perçants, que, malgré l'épaisseur des murs, M. Brownlow et Olivier les entendirent jusque dans la rue.

Ils ne purent quitter la prison sur-le-champ, car Olivier était presque sans connaissance après cette horrible scène, et si faible que, pendant plus d'une heure, il ne put se soutenir.

Il commençait à faire jour quand ils sortirent ; il y avait déjà foule sur la place ; les fenêtres étaient encombrées de gens occupés à fumer ou à jouer aux cartes pour tuer le temps ; on se bousculait dans la foule, on se querellait, on plaisantait : tout était vie et mouvement, sauf un amas d'objets sinistres qu'on apercevait au centre de la place : la potence, la trappe fatale, la corde, enfin tous les hideux apprêts de la mort.

q

Chapitre 53 Et dernier.

Le sort de chacun des personnages qui ont figuré dans ce récit est maintenant fixé, et quelques lignes suffiront à leur historien pour achever de faire connaître ce qui les concerne.
Moins de trois mois après, Rose Fleming et Henry Maylie furent mariés à l'église du village, théâtre futur du zèle pieux du jeune pasteur ; le même jour ils prirent possession de leur nouvelle et heureuse demeure.

Mme Maylie vint se fixer près de son fils et de sa belle-fille, pour jouir paisiblement, pendant ses dernières années, de la plus grande félicité qui soit réservée à la vieillesse et à la vertu : celle de contempler le bonheur de ceux auxquels, pendant une vie bien remplie, on a voué l'affection la plus vive, et auxquels on a prodigué sans relâche les plus tendres soins.

Il paraît, d'après les renseignements les plus exacts, qu'en partageant également entre Olivier et Monks les débris de la fortune dont ce dernier s'était emparé, et qui n'avait jamais prospéré dans ses mains, ni dans celles de sa mère, il devait leur revenir à chacun trois mille livres sterling. En vertu des dispositions du testament de son père, Olivier aurait eu le droit de garder le tout ; mais M. Brownlow, pour ne pas enlever au fils aîné la seule chance qui lui restât de s'arracher à sa vie de désordres et de vivre honnêtement, proposa le partage égal de la fortune, et son jeune pupille y consentit avec joie.

Monks garda son nom d'emprunt, partit pour l'Amérique, où il dissipa bientôt ses ressources, retomba dans ses anciens déportements, et, après avoir subi une longue détention pour quelques

nouvelles escroqueries, fut repris d'un accès de sa maladie d'autrefois, et mourut en prison.

Les principaux membres de la bande de Fagin moururent aussi misérablement, loin de leur patrie.

M. Brownlow adopta Olivier pour son fils et vint s'établir avec lui et sa vieille ménagère à moins d'un mille du presbytère où demeuraient ses bons amis ; il combla ainsi le seul vœu que pût former encore le cœur dévoué et reconnaissant d'Olivier, et ils formèrent une petite société étroitement unie et aussi heureuse qu'il est possible de l'être ici-bas.

Peu après le mariage du jeune couple, le bon docteur retourna à Chertsey, où, loin de ses vieux amis, il serait devenu chagrin et maussade, si son tempérament et son humeur n'avaient pas résisté à cette épreuve. Pendant deux ou trois mois il se contenta de donner à entendre qu'il craignait fort que l'air de Chertsey ne convînt pas à sa santé ; puis, trouvant en effet que le pays n'avait plus pour lui d'attrait, il céda sa clientèle à un confrère, loua une petite maison à l'entrée du village où son jeune ami était pasteur, et retrouva comme par enchantement sa belle humeur et sa santé. Il se mit à jardiner, à planter, à pêcher, à faire de la menuiserie avec cette impétuosité qui faisait le fonds de son caractère, et, dans chacun de ces exercices, il se fit une telle réputation à dix lieues à la ronde, qu'on venait le consulter comme une autorité incontestable.

Avant de quitter Chertsey, il s'était pris pour M. Grimwig d'une sincère amitié que celui-ci lui rendit cordialement : aussi le bon Grimwig vient-il le voir très souvent, et, dans chacune de ces occasions, plante, pêche et fait de la menuiserie avec grande ar-

deur, mais toujours d'une manière originale et qui n'appartient qu'à lui, et il soutient toujours, en offrant de « manger sa tête », que sa méthode est la seule qui soit bonne. Les dimanches, il ne manque pas de critiquer le sermon, à la barbe du jeune pasteur, bien qu'il avoue en confidence à M. Losberne qu'il a trouvé le sermon excellent, mais qu'il aime autant ne pas le dire. M. Brownlow s'amuse souvent à le plaisanter sur l'horoscope qu'il avait tiré d'Olivier, et à lui rappeler cette soirée où ils étaient assis devant une table, la montre entre eux deux, en attendant le retour de l'enfant ; mais M. Grimwig soutient qu'il ne s'était pas trompé, à preuve qu'au bout du compte Olivier ne revint pas ; et là-dessus il part d'un grand éclat de rire qui ne fait qu'ajouter à sa bonne humeur.

M. Noé Claypole, après avoir été gracié pour avoir dénoncé le juif, s'aperçut que le métier qu'il faisait n'était pas tout à fait aussi sûr qu'il aurait pu le désirer, et songea aux moyens de gagner sa vie sans pourtant se donner trop de peine ; tout considéré, il se mit dans la police secrète, et il se fait là-dedans une jolie petite existence. Voici comment il s'arrange : il sort le dimanche, à l'heure de l'office, en compagnie de Charlotte décemment vêtue ; celle-ci tombe en faiblesse à la porte d'un cabaret ; Noé, pour la faire revenir à elle, demande pour dix sous d'eau-de-vie, que le cabaretier sert par bonté d'âme ; il verbalise et assigne pour le lendemain le cabaretier philanthrope ; le sieur Noé fait son rapport et empoche la moitié de l'amende. D'autres fois, c'est lui qui s'évanouit, mais le résultat est le même.

M. et Mme Bumble, après leur destitution, tombèrent peu à peu dans la dernière misère et finirent par se faire admettre comme pauvres dans ce même dépôt de mendicité où ils avaient

jadis régné en maîtres. On a surpris M. Bumble à dire que son malheur et sa dégradation ne lui laissaient pas même la force de se réjouir d'être séparé de sa femme.

Quant à M. Giles et à Brittles, ils sont toujours à leur poste, bien que le premier soit chauve et que le second ait blanchi. Ils couchent au presbytère ; mais ils partagent si également leurs soins entre Mme Maylie et ses enfants, Olivier, M. Brownlow et M. Losberne, que les habitants du village n'ont pas encore pu découvrir au service de quel ménage ils sont particulièrement attachés.

Maître Charlot Bates, terrifié du crime de Sikes, se demanda si après tout il ne valait pas mieux mener une vie honnête ; il rompit avec son passé et résolut de l'effacer par une existence laborieuse ; il lutta et souffrit beaucoup dans les commencements ; mais, comme il savait se contenter de peu et qu'il avait de la bonne volonté, il finit par réussir, et, après avoir été garçon de ferme et charretier, il est aujourd'hui le plus joyeux éleveur du Northamptonshire.

Et maintenant celui qui écrit ces lignes regrette de toucher au terme de sa tâche et voudrait poursuivre encore le fil de cette histoire.

J'aimerais à m'arrêter près de quelques-uns de ces personnages au milieu desquels j'ai vécu si longtemps, et à partager leur bonheur en tâchant de le dépeindre. Je voudrais montrer au lecteur Rose Maylie, dans toute la fleur et la grâce d'une jeune ménagère, répandant au milieu du cercle qui l'entoure le bonheur et la joie, animant de sa gaieté le coin du feu pendant l'hiver et les causeries sous les arbres pendant l'été. Je voudrais la suivre au

milieu des champs et entendre sa douce voix pendant les promenades du soir, au clair de la lune. Je voudrais la suivre, bonne et charitable au dehors et s'acquittant chez elle, douce et souriante, de ses devoirs domestiques ; je voudrais retracer l'affection qu'elle portait à l'enfant de sa pauvre sœur, affection qu'Olivier lui rendait si bien pendant les longues heures qu'ils passaient ensemble à s'entretenir des amis qu'ils avaient si tristement perdus ; je voudrais, une fois encore, rappeler sous mes yeux ces bonnes et joyeuses petites figures d'enfants groupées autour de ses genoux, et écouter leur joyeux babil ; je voudrais évoquer les éclats de leur rire franc et pur, avec la larme de bonheur et d'émotion qui brille dans les yeux bleus de leur mère. Oh ! oui, toutes ces scènes délicieuses, tous ces regards, tous ces sourires, toutes ces pensées et ces paroles innocentes… je voudrais les repasser encore sous ma plume l'une après l'autre.

M. Brownlow s'attacha de plus en plus à son fils adoptif, en voyant tout ce que promettait sa bonne et généreuse nature ; il retrouvait en lui les traits de l'amie de sa jeunesse, et cette ressemblance ravivait dans son cœur de vieux souvenirs, doux et tristes à la fois. Les deux orphelins, qui avaient connu l'adversité, gardèrent des rudes épreuves de leur jeunesse un sentiment de compassion pour les malheurs des autres, et de fervente reconnaissance envers Dieu qui les avait protégés et sauvés, mais à quoi bon ces détails, puisque j'ai dit qu'ils étaient vraiment heureux ? Le bonheur est-il possible sans une affection vive, sans ces sentiments d'humanité et de bonté pour nos semblables, et de reconnaissance envers l'Être dont la miséricorde et la bonté s'étendent sur tout ce qui respire ?

Près de l'autel de la vieille église du village se trouve une table de marbre blanc sur laquelle on ne lit encore qu'un seul nom : « Agnès ». Il n'y a point de cercueil sous cette tombe, et puisse-t-il s'écouler bien des années avant qu'on y inscrive d'autres noms ! Mais si les âmes des morts redescendent sur la terre pour visiter les lieux consacrés par l'affection… l'affection qui survit à la mort, l'affection de ceux qu'ils ont connus ici-bas, j'aime à croire que l'ombre de cette pauvre jeune fille vient souvent planer au-dessus de ce petit coin solennel ; j'aime à croire qu'il n'en est pas moins béni parce qu'il est là, près d'une église austère, et que la pauvre femme n'a été qu'une brebis égarée.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dickens_charles_-_olivier_twist_ii/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.